3 F

La Quinzaine littéraire

Numéro 53 du 1er au 15 juillet 1968

INEDIT

Dutschke

Kojève

ENTRETIENS

Galbraith

Les murs de la Sorbonne

SOMMAIRE

3	LE LIVRE DE LA QUINZAINE	Marguerite Yourcenar	*L'Œuvre au noir*	par Edith Thomas
4	ROMANS ETRANGERS	Yukio Mishima	*Le marin rejeté par la mer*	par Marie-Claude de Brunhoff
5		John Updike	*La ferme*	par Guy Forgue
6		Günther Herburger	*Un paysage uniforme*	par Claude Bonnefoy
		Heinrich Böll	*Fin de mission*	
		Wolfgang Koeppen	*Un amour malheureux*	
7			Les murs de la Sorbonne	
8	POESIE	Denis Roche	*Eros énergumène*	par Jacques Roubaud
10		Claude Mauriac	*Théâtre*	par Jean-Noël Vuarnet
		Arthur Adamov	*L'homme et l'enfant*	par Alain Clerval
11		Nino Frank	*Le bruit parmi le vent*	par A.C.
		Françoise Mallet-Joris	*Trois âges de la nuit*	par Rémi Laureillard
12	ROMANS FRANCAIS	Jean-Michel Gardair	*Et Moi*	par L.M.
		Patrick Modiano	*La place de l'Etoile*	par Emmanuel Berl
13		Michel Fardoulis-Lagrange	*Memorabilia*	par Michel Carrouges
		Bruno Gay-Lussac	*L'Ami*	par L.M.
14		Jean Blot	*La jeune géante*	par L.M.
	HISTOIRE LITTERAIRE	Pierre Naville	*D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIII^e siècle*	par Yvon Belaval
16	ARTS	Damien Bayon	*L'Architecture en Castille au XVI^e siècle*	par Severo Sarduy
18		E. Siebert et W. Forman	*L'Art des Indiens d'Amérique*	par Jean Selz
19	ENTRETIEN		Kojève : Les philosophes ne m'intéressent pas, je cherche des sages	Propos recueillis par Gilles Lapouge
20	ECONOMIE POLITIQUE	Jacques Néré	*La crise de 1929*	par Michel Lutfalla
21	INEDIT		Dépasser les anciens concepts du socialisme	par Rudi Dutschke
22	UNIVERSITE		Ce que pourrait être « l'Université critique »	par GH. Chacornac et R. Neufville
23	SOCIOLOGIE	Club Jean Moulin	Révolution en sociologie	par Jean Duvignaud
24			*2 000 communes en France*	par Pierre Avril
	ENTRETIEN		Galbraith : Comment s'affranchir de l'incertitude économique ?	propos recueillis par Bernard Cazes
27	THEATRE		Réformes ou Conservatoire	par Adélaïde Blasquez
28	CINEMA		Le cinéaste des intellectuels	par Claude Pennec

La Quinzaine littéraire

François Erval, Maurice Nadeau.
Conseiller : Joseph Breitbach.
Direction artistique Pierre Bernard.
Administration : Jacques Lory.
Comité de rédaction :
Georges Balandier, Bernard Cazes, François Châtelet, Françoise Choay, Dominique Fernandez, Marc Ferro, Bernard Pingaud, Gilbert Walusinski.
Secrétariat de la rédaction :
Anne Sarraute.
Courrier littéraire :
Adélaïde Blasquez.
Documentation : Gilles Nadeau.
Rédaction, administration :
43, rue du Temple, Paris 4^e.
Téléphone : 887.48.58.

Publicité littéraire :
22, rue de Grenelle, Paris 7^e.
Téléphone : 222.94.03.
Publicité générale : au journal.
Prix du n° au Canada : 75 cents.
Abonnements :
Un an : 42 F, *vingt-trois numéros.*
Six mois : 24 F, *douze numéros.*
Etranger :
Un an : 50 F. Six mois : 30 F.
Pour tout *changement d'adresse :* envoyer 3 timbres à 0,30 F.
Règlement par mandat, chèque bancaire, chèque postal. :
C.C.P. Paris 15.551.53.
Directeur de la publication :
François Emmanuel.
Imprimerie : Offprint.
Copyright : La Quinzaine littéraire.

Crédits photographiques

p. 3 Marc Garanger
p. 4 Giraudon
p. 5 Le Seuil éd.
p. 6 Droits réservés
p. 7 Cartier-Bresson, magnum
p. 8 Annette Léna
p. 11 Gallimard éd.
p. 13 Droits réservés
p. 15 Giraudon
p. 16 Giraudon
p. 17 Viollet
p. 17 Klincksieck éd.
p. 19 Droits réservés
p. 21 Gamma
p. 22 Jean Lattès, Gamma
p. 23 Jacques Sassier
p. 24 Cartier-Bresson, magnum
p. 25 Opéra mundi
p. 27 Holmès-Lebel
p. 28 Parc-Film

Zénon, ou le drame de la pensée critique

Marguerite Yourcenar
L'Œuvre au noir
Gallimard éd., 340 p.

Enfermée dans son île, recluse dans ses personnages, Hadrien ou Zénon, qui se sont imposés à elle tout au cours de sa vie, Marguerite Yourcenar est un cas singulier de la littérature contemporaine. Les circonstances de sa biographie — Yourcenar est l'anagramme de Crayencour, vieille famille du Nord de la France — une éducation donnée par son père, qui l'a initiée dès l'âge de huit ans au grec, au latin, et l'a modelée selon des normes qui échappent aux lycées et aux universités traditionnels, des voyages qui, dès son enfance, ne l'enracinent nulle part, une certaine fortune qui lui a permis d'échapper longtemps aux contraintes matérielles, ont fait de Marguerite Yourcenar une « érudite » qui rappelle beaucoup plus les femmes (ou les hommes) de la Renaissance qu'une femme (ou un homme) d'aujourd'hui.

Démodée ? Non. En dehors du temps. Plus capable donc, de comprendre, de sentir, l'identité profonde des hommes par-delà les siècles et les pays. Quels rapports peut-il y avoir entre une femme du XX[e] siècle et l'empereur Hadrien ou le philosophe alchimiste de la Renaissance, Zénon ? Et cependant, ils existent pour Marguerite Yourcenar au point qu'elle a senti le besoin primordial de les recréer. C'est cela que l'on appelle *l'humanisme*, n'en déplaise à ses contempteurs d'aujourd'hui.

Car les romans historiques de Marguerite Yourcenar ne sont nullement des prétextes au pittoresque de carton-pâte, qui suffit à condamner ce genre faux (*la Guerre et la Paix* mis à part, bien entendu). A travers Hadrien, c'est le drame du pouvoir, à travers Zénon celui de la pensée critique, que Marguerite Yourcenar a voulu exprimer. Et, dans les deux cas, elle a fait œuvre d'historien en même temps que de romancier. Pour *les Mémoires d'Hadrien*, elle avait étudié tout ce que l'on pouvait savoir de l'empereur, avant de se lancer dans l'aventure intellectuelle de le reconstituer. Pour Zénon, personnage imaginaire, c'est la démarche inverse. Mais Marguerite Yourcenar nous livre honnêtement ses « sources », qui témoignent d'une étude de la Renaissance assez étonnante. Ses inventions reposent sur des bases certaines : épisodes de la vie d'Erasme ou de Dolet, idées empruntées aux hommes les plus hardis de la Renaissance, Paracelse, Léonard de Vinci ou Bernard Palissy. Les personnages secondaires ont aussi leurs modèles : les Fuggers par exemple. Le procès de Zénon lui-même est emprunté à ceux des moines augustins et cordeliers de Gand et de Bruges. Méthode historique rigoureuse, sans aucun doute, mais à laquelle il fallait insuffler cette vie aussi indispensable à l'historien qu'au romancier. Les pages sur la peste, ou sur les Anabaptistes de Münster, la fuite de Zénon dans les dunes, sa fin dans les prisons de Bruges,

Marguerite Yourcenar

nous montrent que Marguerite Yourcenar y a pleinement réussi.

Ce Zénon, qui était-il ? Un homme qui, à travers les contraintes de son siècle, cherche sa vérité, la vérité. « *Je vais voir*, dit-il, au début de ses voyages, *si l'ignorance, la peur, l'ineptie et la superstition verbale règnent ailleurs qu'ici.* » Sa méthode : « *Tout nier pour voir si l'on peut ensuite réaffirmer quelque chose, tout défaire pour regarder ensuite tout se refaire sur un autre plan ou à une autre guise.* » Et la conclusion : après sa condamnation à mort, Zénon se tue dans la prison, affirmant par ce dernier acte, la totale liberté de l'homme.

Marguerite Yourcenar écrit bien, dans une forme classique parfaite, comme on n'écrit plus aujourd'hui, où l'on préfère les vagissements. Elle sait tracer des portraits, planter des décors avec la précision des vieux maîtres flamands (« *on y voyait un étroit lit blanc, un pot de romarin sur l'appui d'une fenêtre, un missel sur une étagère...* ») Et en même temps tracer à grands traits l'essentiel : ces banquiers de la Renaissance, « maîtres ès-réalités », « les froides ardeurs » de la Réforme, la première révolution technique des métiers et les soulèvements des tisserands.

D'où vient que tant de qualités ne nous satisfont pas entièrement ? Que leur manque-t-il ? Derrière cette distinction et ce détachement, on voudrait sans doute trouver aussi plus de chaleur.

Edith Thomas

Le point d'application

La Quinzaine littéraire — qui est entrée dans sa troisième année d'existence — s'est fixé une tâche précise, culturelle et, comme telle, contestante : **la critique des livres**. Sa fonction a été et demeure de déterminer, dans la masse considérable des ouvrages qui, chaque mois, chaque jour, paraissent, à compte d'auteurs, à compte d'éditeurs, le plus souvent à mécompte de lecteurs, ceux qui, en quelque manière, positivement ou négativement, méritent de retenir l'attention.

Cette fonction, elle l'a accomplie : il est peu de livres importants qu'elle ait négligé d'analyser ; elle a su, dans l'ensemble, dénoncer ou omettre les textes médiocres, ceux que l'habitude impose et qui appartiennent à l'inertie de la culture (ou à son inverse abstrait : la mode). Elle a participé, en son lieu, limité mais réel, au mouvement effectif de mise en question de la « littérature » (et de ses prix), de « l'esthétique » (et de ses questions commerciales), de la « philosophie » (et de ses traditions), des « sciences humaines » (et des techniques récupératives). Elle a été souvent austère dans sa forme et dans son contenu. Elle a préféré l'être plutôt que donner dans le sensationnel irréfléchi. Elle a réalisé, avec application, circonstances aidant ou circonstances contraires, ce qu'un philosophe appellerait le point de vue de l'entendement, de la réflexion.

L'ordre de ce journal bimensuel étant fixé, personne n'avait à s'y tromper. Les « papiers » affluaient, l'institution **Quinzaine littéraire** était en route : il y aurait à se battre, singulièrement contre les habitudes des maisons d'édition, contre les auteurs en mal de critique (de n'importe quelle critique !), contre le jeu, sans cesse rétracté et renouvelé, des institutions publiques et privées, contre les fausses amitiés et les vrais jugements.

En fait, **la Quinzaine littéraire** avait à se battre contre elle-même. Contre le reflet qu'elle était, qu'elle n'avait pu manquer d'être, d'une **situation stagnante** de la culture, de l'idée même qu'elle avait originairement et naïvement recueillie et qu'elle n'avait pas critiquée. La liberté de **la Quinzaine**, formellement effective, était abstraite : elle **savait** que Levi-Strauss et Boulgakov sont essentiels à la contestation révolutionnaire ; elle ne **connaissait** pas les moyens de développer la signification de ces œuvres. Elle restait enfermée, non par manque de volonté d'en sortir, mais par absence d'un point d'application, dans le cercle complice des « médiateurs de la culture », où chacun renvoie à chacun dans l'exercice séculaire où se complait, depuis Sainte-Beuve, la critique.

Aujourd'hui, le point d'application — qui va bien au-delà de la seule contestation culturelle — est donné. Poursuivant le même but, réflexive et critique comme elle l'a toujours été, **la Quinzaine** rencontre ce qu'elle avait pressenti et qu'elle n'avait pas su dire. L'agressivité fondamentale qu'elle voulait développer, la remise en question du monde culturel, elle les manquait. Jeune, elle avait, déjà, son inertie, tant va le poids des corps graves !

Parce qu'il importe que demeure une critique des livres, parce qu'il faut que ne soit pas laissée aux opérations publicitaires et aux pressions gouvernementales la fonction critique, **la Quinzaine littéraire** demande à tous ceux qui ont avec les livres un rapport décisif d'être avec elle, de travailler à une mise en œuvre originale de l'opération critique. Ce que l'analyse nouvelle peut être ? Ce sur quoi elle peut déboucher ? Il est encore beaucoup trop tôt pour le déterminer. L'important serait que, dans un très proche avenir, puisse être substitué aux dissertations coutumières — celui-ci jugeant celui-là — *le rapport collectif émanant* des usagers, les lecteurs mêmes du livre commenté. **La Quinzaine littéraire** s'attache, dès maintenant, à organiser des « Commissions de lecture » dont sortiront des analyses, des rapports divers et contradictoires. Elle réclame qu'on l'aide. Elle le réclame parce qu'elle veut aller au-delà du lieu où elle a sérieusement et modestement réussi. De quelles publications faut-il parler ? Comment doit-on écrire à propos d'elles ?

Le livre est une arme dans la lutte des classes. Faire connaître les livres qui comptent. En discuter. Ouvrir des « tribunes libres » (qui soient autre chose que les lettres louangeuses ou insultantes que tout auteur de n'importe quel article reçoit dès qu'il a publié son opinion sur n'importe quoi). Laisser la place la plus large aux textes collectifs. Marquer constamment la relation existant entre la production culturelle et la situation politique...

Comprendre **politiquement** l'ordre culturel ; et, du même coup, culturellement, le domaine politique. Développer, jusqu'à l'outrance l'agressivité théorique. Ne pas sortir de ce domaine, mais l'épuiser. Tel peut être le programme de **la Quinzaine**. La réalisation d'un tel programme suppose que, dès maintenant, tout lecteur se pense, responsable culturellement et politiquement, comme rédacteur.

Du kimono au pull-over

Yukio Mishima
Le Marin rejeté par la mer
Gallimard, éd., 232 p.

Au Japon, actuellement, les écrivains se sentent protégés par les ombres tutélaires de Balzac, Dumas et Zola ; comme eux ils écrivent pour les journaux. Leurs livres, même ceux de littérature pure, passent en feuilleton toutes les semaines et sont lus par des millions de lecteurs. Les auteurs qui n'ont pas le « style feuilleton » sont méprisés : ils ne sont pas assez mûrs. Quoi de pire qu'un mépris japonais ? Cela fait froid dans le dos. Yukio Mishima ne craint pas cette humiliation. Il a reçu les trois grands prix littéraires de son pays, il a publié essais, nouvelles et romans (*Le Pavillon d'or, Après le banquet*). Il a modernisé les pièces Nô en mélangeant à la tradition une vision à la Robbe-Grillet et en transposant brutalement les lieux de l'action : un palais impérial devient, par exemple, un asile de fous...

La littérature française a profondément pénétré au Japon. Dès la deuxième moitié du XIX siècle Zola et les Naturalistes y étaient connus. Cette rencontre a été un bouleversement car, contrairement aux occidentaux, les Japonais considèrent que le naturalisme ne s'oppose pas à l'esthétisme. L'Art pour l'Art ne leur suffit pas, la psychologie doit y être intimement mêlée. Mishima nous a donné ces précisions lors de son dernier passage à Paris. Il a une quarantaine d'années et parle de Radiguet avec émotion ; particulièrement du *Bal du Comte d'Orgel*. Ce roman d'analyse où seule la psychologie est romanesque et où l'imagination suggère non des événements extérieurs mais des sentiments, est très proche de ses préoccupations d'écrivain.

Le Marin rejeté par la mer est le troisième roman de Mishima publié en France. Il se passe à Yokohama : de gros cargos viennent décharger des marchandises exotiques, et le modernisme occidental couvre les anciennes traditions comme des fantaisies en sucre fondu ornent un gâteau de pâtissier consciencieux. Le lecteur français est constamment amusé par le passage rapide du kimono au pull-over à col roulé, dans une maison où les lits en cuivre ont été commandés à la Nouvelle Orléans, et le miroir est en faux Venise. On célèbre le Jour de l'An avec les ornements traditionnels : bouquets d'algues, plat de nouilles au sarrasin et souhaits accompagnant les coupes de saké.

Marins, estampe japonaise

Cette dualité d'atmosphère est prolongée par une double histoire. Une jeune veuve dirigeant une boutique élégante va se remarier avec un officier de marine marchande. Leurs problèmes sont simples ; le marin Ryûji qui détestait la terre, qui cherchait une « gloire » (laquelle ? il ne savait pas) doit seulement s'habituer à quitter la mer et à se conduire en « terrien ». Mishima a mêlé, dans ce personnage, lyrisme et modestie. Ryûji est un brave homme sentimental, il est tellement honnête, il aime les chansons de marins poétiquement simplettes, il est un peu mièvre. Sans grand intérêt pour Mishima. Quant à la jeune veuve, ce nouvel amour la transforme en éternel féminin, en être inférieur. « *Elle ressemble à une blanchisseuse* », déclare son jeune fils dont l'histoire forme le deuxième volet du roman.

Noboru a treize ans. Cette précision a de l'importance car l'article 14 du Code pénal stipule : « *Les actes de jeunes gens n'ayant pas encore quatorze ans ne sont pas punissables par la loi.* » Noboru est le n° 3 d'une bande de petits durs habités par des principes tels que : « *La société n'a fondamentalement aucun sens. C'est un bain mixte à la romaine pour hommes et femmes.* » Eux seuls sont capables de briser le sceau IMPOSSIBLE collé sur le monde. Les adultes, les autres, les pères surtout sont méprisables et stupides : « *Les pères sont les mouches du monde* ». Leur philosophie de surhommes reflète pour nous l'influence de Nietzsche et de sa Volonté de Puissance, mais peut être est-elle plus particulièrement inspirée des Kamikazés (les pilotes-suicide) et de la dureté cristalline des coutumes japonaises.

Avec un sang-froid religieux, le chef de la bande leur fait sacrifier un petit chat. Ce n'est qu'un prélude, nous le savons. La mort et le décortiquage anatomique de ce chat, décrits dans les moindres détails, sont horribles et nous sommes stupéfaits lorsque soudain l'épreuve terminée, Noboru devient homme véritable. L'esthétisme surgit aussi surprenant qu'un diable hors d'une boîte : la mort avait transformé le chat en monde parfait, son foie devenait une douce péninsule, son cœur un petit soleil, le sang les eaux tièdes d'une mer tropicale...

Peu de lectures nous avaient habitués à de tels renversements d'atmosphère. On peut se douter que Noboru, horrifié par l'idée d'un nouveau père, le conduira en holocauste aux mains de sa bande. Son apprentissage de la cruauté inhumaine, de la pureté méprisante est décrit avec une minutie étonnante. Car malgré tout Noboru reste un petit garçon : il désirerait se faire tatouer un jour une ancre sur la poitrine, elle représenterait son cœur de fer indifférent aux coquillages et autres débris qui se collent sur les coques des navires. Il aime la mer et les bateaux. C'est pour cela qu'il doit combattre en lui les sentiments qui l'entraînent vers ce nouveau père marin. Les bateaux sont dépeints par Mishima comme de somptueux animaux mécaniques permettant les rêveries les plus folles mais les plus pures aussi, puisqu'ils échappent à la société.

Nous voulons bien croire que *Le Marin rejeté par la mer* a été écrit comme un feuilleton mais il n'en est pas moins construit avec rigueur et amour. L'art des images, des symboles, atteint chez Mishima une aisance totale dans une logique qui se referme comme un anneau parfait.

Marie-Claude de Brunhoff

EDITEURS

En marge

Il y a les grands éditeurs. Il y a également les petits auxquels on ne prend pas suffisamment garde, d'autant qu'ils n'ont point d'exemplaires à distribuer à la presse, et peu d'argent pour la publicité. Parmi eux, on s'en voudrait de ne pas signaler l'existence de Bruno Roy (Ed. Fata Morgana), 64, Cours Gambetta, à Montpellier. Ce sympathique jeune homme a décidé de ne point tirer un profit commercial des remarquables ouvrages qu'il édite sur beau papier et distribue à quelques libraires choisis. Les textes sont inédits et ornés d'un frontispice dû à quelque grand ou bon peintre. Parmi les derniers titres (4 ou 5 par an) : Roger Caillois, **Obliques** (frontispice de Max Ernst), Pierre de Mandiargues **Critiquettes** (Bona), Claude Sernet **Ici repose** (Jacques Hérold), Victor Segalen **Briques et tuiles** (André Masson), Pierre Klossowski **Origines cultuelles et mythiques d'un certain comportement des dames romaines** (dessins originaux de l'auteur). En préparation Malcolm de Chazal, Yves Bonnefoy, Tristan Tzara, Joe Bousquet, C.A. Cingria. Les exemplaires de tête sont à des prix abordables. Les autres n'excèdent pas le prix d'un roman ordinaire.

Fata Morgana distribue pour la France les ouvrages des éditions suisses « l'Age d'homme » qui ont publié l'admirable **Pétersbourg** d'Andréi Biély et les **Œuvres complètes** de Charles-Albert Cingria en dix volumes. Nous avons rendu compte de ces publications. Signalons la toute dernière : un texte du poète russe Ossip Mandelstam, tragiquement disparu, on le sait, en 1938 : **le Sceau égyptien**, poétique chronique des Journées de février et d'octobre.

INFORMATIONS

Le prix Stendhal à Charles Paron

Le prix Stendhal 1968 a été décerné à Charles Paron pour son roman, **les Vagues peuvent mourir** (Gallimard).

Voulu et défini par Stendhal dans une lettre de 1810, ce prix est destiné à récompenser un ouvrage exaltant le sens de la responsabilité de l'individu vis-à-vis de la société et vis-à-vis de lui-même et constituant « un message de respect humain ». En ce sens, il ne semble pas que le héros stendhalien type y eût fait bonne figure. Selon le vœu de Stendhal, le prix est attribué par un jury franco-anglais et son lauréat reçoit les œuvres complètes de Shakespeare en anglais.

Charles Paron, écrivain belge, fut longtemps correspondant de guerre au Moyen-Orient. Son roman prend pour point de départ un crime passionnel en Chine communiste. Au cours du procès les juges essaieront d'obtenir du meurtrier l'explication de son geste.

Un numéro d'« Action poétique » sur l'Union des Ecrivains

L'Union des Ecrivains, née à la faveur des événements de mai, a pris pour siège l'Hôtel de Massa, immeuble de la Société des Gens de Lettres. Ses statuts, ses buts, son programme, ses prises de position en mai et juin 1968, ainsi qu'un débat auquel participent plusieurs de ses principaux fondateurs : Yves Buin, Henri Deluy, Jean-Pierre Faye, Alain Jouffroy, Jean-Claude Montel, Bernard Pingaud, Maurice Roche, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Franck Venaille, constituent l'essentiel du numéro 37 de la revue **Action Poétique** actuellement sous presse chez Pierre-Jean Oswald et qui sera diffusée en librairie début juillet.

Un univers de la solitude et de la crainte

John Updike
La ferme
trad. par Raphaël Noris
Le Seuil éd., 160 p.

Lorsqu'un écrivain figure sur la couverture de *Time* au même titre que les prix Nobel, les chefs politiques et les as du base-ball, et lorsque ce même *Time* lui consacre seize colonnes (contre six aux émeutes de Columbia), on peut s'interroger sur les causes. L'occasion était la récente parution aux Etats-Unis de *Couples*, roman de John Updike, best-seller dès le premier jour et déjà réquisitionné par Hollywood en échange de 500 000 dollars.

Jusqu'ici, John Updike avait donné dans le genre jeune homme qui promet, en quête d'un grand sujet. Et ce grand sujet (comme s'il n'y en avait pas de nos jours), le romancier l'a fébrilement cherché : fuite devant l'étouffement bourgeois dans *Cœur de lièvre* ; rapports filiaux dans *le Centaure* ; le mythe d'Iseult dans *Couples*. Rien de tel dans *la Ferme* : c'est une œuvrette sans prétention, une longue nouvelle sur le mode mineur qui convient le mieux à l'écrivain. Le thème ? Joey Robinson, « exécutive » new-yorkais récemment remarié, vient passer quelques jours en Pennsylvanie dans la ferme de sa mère pour faucher ses prés et lui présenter femme et fils. Nous sommes conviés à partager la vie du trio, ses activités ménagères ou agrestes, ses bisbilles et ses escarmouches. Les protagonistes nous apparaissent bribe après bribe tandis qu'ils apprennent à se mieux connaître grâce à cette ferme qui sert de catalyseur à leurs conflits, leurs tensions, leurs vrais sentiments. En somme, il ne se passe rien, ou presque : l'intérêt réside dans les scènes de genre délicates, discrètes, toutes en fines nuances, mais rapportées avec une minutie de contour qui rappelle que l'auteur est d'origine hollandaise et a étudié les beaux-arts. Il excelle dans l'évocation des âmes secrètement déchirées qui se révèlent avec un lamento au fil d'une allusion ou d'une réplique inattendue. La réalité qu'il recrée est mince, fragile, chatoyante aussi, comme le monde de ses souvenirs d'enfance idéalisés que vernit une observation clinique de son milieu actuel.

John Updike

Updike est d'abord un styliste, pour qui le langage tient souvent lieu de propos, et qui sait trop bien broder de mainte arabesque verbale des riens nostalgiques et des brumes d'inquiétude. Frisant par endroits le pompiérisme *(« Je sortis du salon où la lune, comme une voleuse, faisait main basse sur les bibelots... On distinguait les colonnes du lit, terminées par des ananas de métal qui allaient s'apanouissant jusqu'à la troisième dimension... »)*, le fameux style Updike n'est autre que celui du *New Yorker* à son apogée, de même que ses sujets sont précisément ceux qui réclame un public de riches banlieusards dans le vent ; ce sont des récits lisses comme des parois de wagon, lents et attendus comme le New York-New Haven, sans heurts et tapissés de velours. Qu'importe le thème, s'il ne s'y rencontre que du connu et si la nostalgie de l'autobiographie y est assaisonnée de descriptions bien léchées et d'une forte pointe de sexualité. D'ailleurs, je ne crois pas qu'Updike écrive « pour » le *New Yorker*, encore qu'il en soit l'enfant chéri. Disons que son talent rejoint miraculeusement ce que le *Wasp (White Anglo-Saxon Protestant)* urbanisé et snob attend de lui.

Avec son envergure modeste, *la Ferme* contient la meilleure veine du romancier, celle de son premier roman, inédit en France, *the Poorhouse Fair*. Ici, on trouve une atmosphère de pastorale, des scènes intimistes qui n'excluent pas des fissures menaçantes, et des notations sexuelles d'une crudité incongrue. Dans cette bluette, la description a pour sujets la mère, la conduite d'un tracteur et les cuisses de l'épouse. Passage typique : *« Le tracteur était couvert d'écume, et moi, secoué comme par une houle sur ma selle en fer qui avait la forme des hanches d'une femme, seul au milieu de la nature, aussi invisible sous le ciel éclatant qu'on peut l'être au cœur de la nuit, me sentant léger et grisé de saccage, je pris conscience de ma virilité et, pensant à Peggy, ne fis rien contre cette découverte. Ma femme est un pré ».*

Updike est-il surfait, ainsi que le prétendent plusieurs critiques américains ? Voici des années qu'on le dénonce parce qu'il n'a rien à dire et qu'il le dit trop bien. Mais je ne suis pas sûr que Marcus Klein ou John Aldridge lui rendent tout à fait justice. Updike est peut-être moins coupable que victime. Très pauvre dans sa jeunesse, mal inséré dans la classe moyenne ambitieuse où il se croit tenu de vivre, Updike se laisse impressionner par une société qui pratique volontiers le vampirisme sur les talents timides. Il y a chez lui du petit garçon marqué par sa famille, et mal à l'aise en présence des femmes. Comme Sartre enfant dans *les Mots*, il s'oblige à briller pour plaire ; ainsi que son anti-héros Joey, il se sent écrasé par des forces humaines, surtout féminines, et ne peut les dominer que par le beau langage et le jargon de la sexualité.

Ces obsessions, d'ailleurs, ne vont pas sans sous-entendus métaphysiques : derrière le sexe, il y a le divin, et l'amour est d'autant plus platonicien chez lui qu'il se montre agressif et provocant dans les termes. L'univers d'Updike est celui de la solitude et de la crainte ; or, celles-ci le coupent des autres romanciers et le rejettent vers des recettes éprouvées et des clichés à la mode. Le public lui en est reconnaissant ; l'auteur ne scandalise pas et il écrit bien ; il promet, mais il n'a rien à dire.

Après tout, Updike n'a que trente-six ans. Débarrassé de ses freins puritains, il pourrait analyser brillamment les rapports sociaux et intimes, comme il vient de le faire dans *Couples* (peut-être sur un conseil de Norman Mailer). Sa technique et ses obsessions personnelles peuvent faire de lui un écrivain dont *Time* parlera moins, mais qui concernera davantage ses contemporains.

Guy Forgue

"LES GRANDES VAGUES REVOLUTIONNAIRES"

C. P. FitzGerald
des
MANDCHOUS
à
MAO TSE-TUNG
Les révolutions chinoises du XX[e] siècle

Roland Mousnier
FUREURS PAYSANNES
Les paysans dans les révoltes du XVII[e] siècle (France, Russie, Chine)
à paraître en 1968

Robert Palmer
1789
Les révolutions de la liberté et de l'égalité

Paul Akamatsu
MEIJI - 1868
Révolution et contre-révolution au Japon

"NAISSANCE ET MORT"
Albert Soboul
LA 1ère REPUBLIQUE

Jacques Julliard
LA IVème REPUBLIQUE
à paraître

Louis Girard
LA IIème RÉPUBLIQUE

J. P. Azéma et M. Winock
LA IIIème RÉPUBLIQUE

CALMANN-LÉVY

Vient de paraître
Anne CARON
UNE PETITE ENTRE DEUX GRANDS
Un premier roman..... qui nous révèle une nouvelle romancière
Broché B.F.
OASIS, 22, R. DE VARENNE - PARIS
(222-00-25 — C.C.P. Paris 108-38)

Trois romanciers allemands

Günter Herburger
Un paysage uniforme
traduit de l'allemand
par Lily Jumel
Gallimard, 256 p.

Heinrich Böll
Fin de mission
traduit de l'allemand
par S. et G. de Lalène
Le Seuil, 190 p.

Wolfgang Koeppen
Un amour malheureux
traduit de l'allemand
par Jacqueline Humery
Albin Michel, 232 p.

Koeppen, Böll, Herburger, les hasards de la traduction nous proposent simultanément trois âges de la littérature allemande contemporaine. Publié en 1934 chez un éditeur qui devait bientôt fermer ses portes, premier essai avant un long silence, *un Amour malheureux* annonce le lyrisme épique et douloureux, la construction complexe des œuvres récentes de Koeppen, dévoile l'appartenance à la tradition romantique d'un écrivain dont la culture et les choix esthétiques étaient faits avant le triomphe du nazisme.

Si *Fin de mission* et *un Paysage uniforme* peignent la réalité allemande des années 60 et, par là, présentent certaines analogies, leurs auteurs, à l'évidence, n'appartiennent pas à la même génération. Le roman de Böll est d'un écrivain confirmé, mais qui fut d'abord profondément marqué par la guerre. Les nouvelles de Günter Herburger sont d'un jeune auteur très doué, dont l'enfance sans doute fut traumatisée, mais qui se veut résolument d'aujourd'hui.

Il y a chez Herburger un mélange singulièrement détonnant de froide lucidité et de passion sourde. Il n'est pas de ceux pour qui la fonction de l'écriture est d'être un miroir, soit du rêve soit du réel. Il ne sépare pas l'un de l'autre, sinon pour montrer comment celui-ci emprisonne celui-là, comment celui-là empoisonne celui-ci. Pas plus il ne se complait aux jeux du style ou s'enchante de sa parole. Proche en cela de Böll, il adopte un dire neutre, presque gris. Ses récits aux sujets simples, comme découpés dans une vie quotidienne sans éclats, en marge de l'événement ou du fait divers, ont l'apparente sécheresse d'un constat. Tout est dans le choix des éléments, des moments, dans la manière de rendre sensible ce qu'ils cachent.

Herburger décrit la société contemporaine avec une patience d'entomologiste, de clinicien, de chasseur d'images. Il suit à la trace de jeunes bourgeois d'une petite ville, sortes de « vitelloni » du dimanche qui cherchent désespérément entre les filles, le jeu, l'alcool, les farces idiotes — mais sans être des Don Juan, des flambeurs, des ivrognes ou des humoristes — à tuer le temps d'un week-end. Il conte plusieurs jours de la vie d'un présentateur de télévision, fonctionnaire du divertissement, populaire et insatisfait, admiré et sans amour, qui ne réussit pas à concilier les jeux de l'écran et ceux de la vie, qui pas plus n'ose profiter du micro pour dire tout net ce qu'il pense, troubler d'une phrase le confort moral des spectatrices. Il nous fait assister à un singulier repas d'enterrement où se désagrège ce qui n'a jamais été réellement une famille, où les fausses larmes sont un piment érotique.

Paradoxalement, l'accumulation des détails souligne la vacuité d'un monde dont l'horizon se répète à l'infini sous forme d'objets standardisés. Même les paysages de montagne, les perspectives sur la neige et les lacs sont ramenés aux normes communes de la civilisation, balisés par les pompes à

Henrich Böll

Wolfgang Koeppen

Günter Herburger

essence ou les stations de téléférique, répertoriés par les agences de voyage.

Mais partout Herburger cherche et révèle la faille, l'anomalie. S'il traque le réel, c'est pour découvrir son envers. Comme le photographe de *Blow-up*, il découvre des drames en agrandissant ses images. Derrière les gestes, les habitudes, les comportements, transparaissent les intentions, se révèle un abime de pensées sournoises, de désirs furtifs, de tentations refoulées. Sur fond d'ennui, protégé contre leurs instincts par le confort qui les entoure, par le souci de leur respectabilité, les hommes rêvent : d'une autre vie, d'un amour, d'un mot, d'une liberté qu'ils n'auront pas le courage de dire ou de conquérir ; mais aussi de caresses inavouables, de viols et de violences. Ce quadragénaire par exemple qui visite le camp de concentration de Bergen — transformé avec ses monuments, ses allées, en un parc pour touristes autant qu'en lieu du souvenir — avec une adolescente qu'il ne touchera pas, à qui il se contentera d'offrir des glaces — a l'air d'un individu paisible. Et c'est parce qu'il est bien cet individu paisible, agent d'assurance soucieux de payer sa maison du « lotissement » que la seule présence de la jeune fille suffit à nourrir ses songeries érotiques et cruelles. Mais ce sont ses petites ambitions, sa solitude, son acceptation du monde tel qu'il est, qui le condamnent à vivre imaginairement, à la limite de la folie.

Bref, pour Herburger, le confort mécanisé de la République Fédérale — aussi bien, de toute la civilisation occidentale — est la Bastille où des Sades au petit pied consomment, sans risque de passer à l'acte, d'illusoires orgies, le désert où des hommes inquiets, oppressés, incapables de nommer le malaise qui les ronge, attendent sans le savoir une improbable révélation.

C'est ce même vide que dénonce Heinrich Böll. Mais si *Fin de mission* est le récit objectif d'un procès, englobant heure par heure, dans un même souci de vérité, les faits, gestes et dires de tous ses participants, accusés, magistrat, avocat, témoins et spectateurs, l'intention satirique est flagrante. Un jeune soldat, aidé par son père, ébéniste en renom, coqueluche de la bourgeoisie locale, mais en difficulté avec le fisc, a réalisé un « happening » en faisant brûler dans un champ, la veille de sa démobilisation, une jeep de la Bundeswehr. Comme il vaut mieux étouffer l'affaire, celle-ci est confiée à un juge réputé pour son indulgence, concitoyen et quelque peu client des accusés. Ainsi la situation a quelque chose d'une farce : tout l'humour de Böll consiste à la prendre, à la faire prendre au sérieux. Du même coup, cela lui permet, à travers les réactions graves ou amusées des protagonistes de décrire les différents milieux d'une petite ville provinciale, plus encore, les contradictions de l'Allemagne contemporaine. Le geste absurde et joyeux des Gruhl père et fils sert de révélateur. Réprobateurs ou enthousiastes, nostalgiques du passé ou snobs avides de modernité en marquent pareillement le sens profond qui est une saine révolte contre tout ce qui symbolise le grégarisme, le totalitarisme, la guerre. Derrière l'ironie, plus apparente que dans les précédents romans de Böll, la gravité est là. *Fin de mission* est un livre qui nous concerne, qui requiert notre réflexion.

Koeppen, au contraire, s'adresse au cœur. Alors que dans ses romans d'après-guerre, *Pigeons sur l'herbe* ou *la Mort à Rome*, les jeux subtils du temps et de l'espace, les angoisses et les éblouissements s'inscrivent dans une réalité présente, dans l'expérience de la guerre et du chaos, dans *un Amour malheureux*, la passion est à elle-même son propre miroir. A peine marquée par quelques détails — voitures, wagons-lits, allusions à la révolution russe — l'époque n'a pas d'importance. Le romantisme magique l'emporte qui voue Frédéric à n'être que le confident, docile comme un chien battu, de Sibylle, la petite théâtreuse qui lui est « prédestinée ». Habilement, Koeppen qui déjà possédait le sens des retours en arrière, des transitions feutrées, de la composition en mosaïque, évite les poncifs du genre, et sait réinventer la fatalité de l'amour. Mais ses personnages ne cessent de fuir un monde dont les héros de Böll et de Günter Herburger sont prisonniers.

Claude Bonnefoy

Les murs de la Sorbonne

La fantaisie, la spontanéité, l'audace, la poésie se sont donné libre cours durant les semaines de mai, à la Sorbonne et ailleurs. Le comité d'action écrivains-étudiants nous communique ces inscriptions relevées sur les murs de l'antique maison, fort rajeunie pour l'occasion.

Donnez un diplôme à ce vieux serviteur de la bureaucratie éclairée et qu'il parte ! — **Pour la liberté, le viol, transformation de la chapelle en urinoir.** — Ne vous excitez pas sur les bâtiments camarades, nos cibles sont les institutions. — **Toute vue des choses qui n'est pas étrange est fausse.** — L'esprit fait plus de chemin que le cœur mais va moins loin, proverbe chinois. — **Ne dors pas avec les yeux d'autrui, proverbe africain.** — Si vous avez des boîtes de conserves vides faites-en des cendriers, merci. — **Soutenez la lutte du peuple kurde.** — Respectez les manuscrits portugais. — **Les murs sont les pages blanches de notre cahier d'enfant.** — Le vent se lève il faut tenter de vivre, Valéry Rimbaud. — **Salle André-Lalande : Il est mort.** — L'imagination et l'intelligence ont enfin envahi cette salle. — **Flics, flics et flics.** — Les ordures au bas de l'escalier. — **Saviez-vous qu'il existait encore des chrétiens ?** — Merde au bonheur. — **Passage réservé aux blessés ou à information importante.** — L'ortografe et un mandarina. — **Con je suis, con je reste.** — La révolution c'est aussi le droit au silence. — **La transparence ne joue plus son rôle. (1)** — La beauté sera convulsive ou ne sera pas, A. Breton. — **On demande des volontaires au service de nettoyage escalier C.** — L'ennui pleure. — **La société est une fleur carnivore.** — Cache-toi, objet. — **On demande de façon permanente et toujours urgente des volontaires pour le service nettoyage.** — A bas le partage du Port-Salut. — **Ne travaillez jamais.** — Je vous construirai une ville avec des loques, moi, Michaux. — **Laissez la Sorbonne propre.** — La vieille taupe, l'histoire, semble bel et bien ronger la Sorbonne. — **Prière de frapper, merci.** — Les peuples sont prêts, ils souffrent beaucoup et, qui plus est, ils commencent à comprendre qu'ils ne sont pas du tout obligés de souffrir, Bakounine. — **Mort aux vaches et aux champs d'honneur, B. Péret.** — Professeurs, vous nous faites vieillir. — **Tous les routiers chauffeurs et assimilés sont priés de se faire connaître ici.** — La vie de la présence, rien que de la présence. — **Moi seul mène le bal. Signé : 666.** — Dans les cavernes de l'ordre nous forgerons des bombes. — **Pluie, pluie, vent et carnage ne nous dispersent pas ; nous soudent.** — La lutte contre la police exige des qualités spéciales, exige des qualités révolutionnaires, Lénine. — **Comité d'Agitation Culturelle « Rentrons dans la rue ».** — Instruction pour les gazés : asseyez-vous sur un banc, attendez qu'on vous donne du collyre, et sortez tout de suite. — **Ne travaillez jamais, n'allez jamais en vacances.** — Avant tout c'est la vie du Français qu'il faut transformer. — **Contre les gaz : eau dans la bouche, ne pas manger pendant quatre heures.** — C'est merveilleux de se sentir libre. — **On enterre à Nanterre.** — Je vois que dans l'histoire on avait le droit de se révolter pourvu qu'on jouât de sa vie, Jules Vallès. — **Plutôt ce cœur à cran d'arrêt.** — Si tu n'as pas de berger fidèle adresse-toi au troupeau, proverbe. — **Lorsqu'il eut douze ans, Chico décida qu'il avait appris tout ce qu'il fallait savoir sur les sciences appliquées, il quitte l'école, Harpo Marx.** — Déjà dix jours de bonheur. — **Nous avons fait une révolution plus grande que nous-mêmes.** — Apprenez le karaté. — **Ecrivez partout.** — Silence, crèche. — **La révolution c'est l'intelligence.** — Tout le conseil aux pouvoirs ouvriers. — **Silence, respectez vos camarades blessés.** — Je ne sais pas quoi dire, mais j'ai envie de le dire. — **Je n'ai plus peur.** — Le rêve est le vrai. — **Visitez le Portugal et ses citroëns. Visitez Citroën et ses Portugais.** — Trouvé pipe. — **Salaud il a recouvert mon affiche.** — Gundel, qu'elle est belle. — **Travailleurs de tous les pays amusez-vous.** — Gundel, qu'elle est belle. — **La seule profanation du soldat inconnu est celle qui consiste à l'envoyer dans la tombe.** — Gundel est belle. — **A Citroën on l'aime pas Bercot.** — Passez vos examens le sexe à la main et gracieusement. — **Ci-devant Messieurs, sale Fouchet** (2). — Ici on spontane. — **L'arrivisme commence à six ans.** — J'enrage chez Citroën. — **Coco est triste, chez Citroën on est seul.** — Un étudiant anglais qui passait par ici se sentait solidaire des étudiants français. — **Boîte aux idées. Déposez vos idées ici.** — On travaille mieux en dormant, formez des comités de rêves. — **Il faut payer les lacrymeurs.** — Le conseil de perfectionnnement c'est nous. — **Dites toujours non pour le principe, popularisons les justes luttes du divin marquis.** — Prenez vos désirs pour des réalités. — **Ouvrons les portes des asiles et des prisons, des lycées et des jardins d'enfants.** — Propriétaire d'opinion, s'abstenir. — **La vie humaine ne serait pas cette déception pour certains si nous ne nous sentions constamment en puissance d'accomplir des actes au-dessus de nos forces, A. Breton.** — A bas le crapaud de Nazareth. — **J'aspire à être moi, à marcher sans entraves, à m'affirmer seul dans ma liberté. Que chacun fasse comme moi et ne vous tourmentez plus alors du salut de la révolution. Elle sera mieux entre les mains de tout le monde qu'entre les mains des partis, Ernest et les flambeurs de Gay Lussac.** — On a besoin de personnes intelligentes et objectives. — **L'imagination au pouvoir.** — Pendant 20 ans je me suis battu pour des augmentations de salaires. Pendant vingt ans, mon père, avant moi, s'était battu pour des augmentations de salaires. J'ai la télé, une Volkswagen, un réfrigérateur. Autrement dit pendant 20 ans j'ai eu une vie de con. — **La culture est en miette.** — Baisse-toi et broute. — **Le poète a dégoupillé la parole, l'orage frappe à cœur ouvert, poètes à vos grenades. C.R.A.C.** — Fais l'art au cœur de la souffrance. — **Ne changeons pas de maîtres, devenons les maîtres de notre vie.** — La vie est une antilope mauve sur un champ de thon, J. Travin. — **Il ne faut pas écrire sur les murs parce que c'est amusant, signé : la loi.**

1 Ecrit sur une vitre
2 Porte des toilettes « Messieurs »

Un rythme

Denis Roche
Eros energumène
Le Seuil éd., 200 p.

Après *Récits complets*, après *les Idées centésimales de Miss Elanize*, *Eros Energumène*, troisième livre de poèmes de Denis Roche, vient de paraître (comme les deux précédents, dans la collection « Tel quel »). Précédant les poèmes, qui sont bien dans la *manière* de ce poète, reconnaissable entre toutes, à l'œil aussi bien qu'à l'oreille (ils sont même encore plus « Denis Roche » que d'habitude, pour la joie des uns et l'exaspération des autres (souvent identiques, successivement ou simultanément, aux premiers), se trouve un court texte de prose critique qui se présente comme

Leçons sur la vacance poétique (fragments).

Je me permettrai d'en extraire (fragment de fragments donc), pour commencer, un passage : ce passage concerne les rapports de la poésie et de sa critique (conçue comme « théorisation poétique ») ; donne des conditions pour une « *définition stricte des règles de l'écriture poétique* », permettant d' « *éviter que les verdicts des gens en place ne demeurent si imprécis et si mal fondés, ces pantins de la coquetterie et du beau sens ne se hasardant jamais à démontrer quoi que ce soit, l'analyse étant remplacée par des paraphrases et quelques sursauts de beau langage...* » Ce qu'il faut c'est, entre autres, la mise en évidence « *d'une terminologie descriptive qui ne se contenterait pas de décrire le contenu... mais décrirait aussi le contenant, c'est-à-dire un ensemble de lois non connues régissant (et sans qu'il soit possible de le faire à volonté en ce moment) des types de fait à dominante pulsionnelle (déroulement de l'écriture, rythme d'arrivée des enchaînements métaphoriques et des ellipses, rythme de déroulement de la lecture, rythme des structures du discours, de leur arrivée et de leur disparition, d'étalement, d'enserrement, d'écoulement des textes imprimés, rythme de succession des pages et de leur imbrication possible et de leur succession...)*
... développer l'idée du fossé qui est entre le rythme métrique et ces rythmes dont j'ai parlé ci-dessus ».

Denis Roche

Une clé

Le but de cette longue citation n'est pas de décontenancer le lecteur en lui donnant à lire de la prose de Denis Roche au moment où il attendrait plutôt qu'un poème bien choisi le persuade de la nécessité de posséder ce livre, mais au contraire d'offrir une clé pour la lecture de ces textes, pour la compréhension de leur très *grande nouveauté*.

La poésie de Denis Roche est en effet, à ma connaissance, la première où se code, dans la langue française, l'ensemble des *rythmes complexes* de la langue (la liste ci-dessus énumère quelques exemples) ; rythmes se situant au-delà du niveau prosodique de l'énoncé, seul accessible, seul que puisse *mettre en mémoire* la poésie métrique (de tradition), par essence incapable de faire plus.

LES LIVRES DE "MAI 68"

A la vitrine du libraire figurent depuis le début de juin trois ouvrages consacrés à la crise française : **le Livre noir des journées de mai** (éditions du Seuil) qui, réalisé par l'U.N.E.F. et le S.N.E. Sup., présente les quelque 400 dépositions par les commissions d'enquête et de secours aux victimes de la répression policière ainsi que les commentaires parus au jour le jour dans la presse à ce propos ; **le Réveil de la France**, par Jean-Jacques Servan-Schreiber, qui regroupe les éditoriaux du directeur de **l'Express** (Denoël) ; **Pour préparer l'avenir**, textes et discours de Pierre Mendès France prononcés à Grenoble (Denoël).

Dans l'immédiat, les éditions du Seuil viennent de publier, dans la collection « Histoire immédiate », **la Révolte étudiante** qui réunit, sous la direction d'Hervé Bourges, les textes des principaux dirigeants des mouvements étudiants : Jacques Sauvageot, Alain Geismar, Daniel Cohn-Bendit ; **Que faire de la Révolution de mai ?**, ouvrage collectif par le Club Jean Moulin ou sont définis les six objectifs prioritaires proposés par ce club dans le sens d'une réforme des structures françaises ; **Projets pour la France**, anthologie de textes parus dans la collection « Société » pouvant contribuer à éclairer la situation actuelle ; **10 mai 1968**, pièce de Luc de Goustine écrite après un « vendredi rouge » et qui paraît dans la collection « Théâtre ».

Vont également paraître : le **Piéton de mai**, recueil des chroniques de Jean-Claude Kerbouc'h parues dans **Combat** (Julliard) ; **Mai 1968**, récapitulation des faits au jour le jour et aux quatre coins de Paris par trois journalistes : Pierre Andro d'Europe n° 1, Jean Lagoutte des **Echos**, Alain Dauvergne de R.T.L. (Christian Bourgois) ; **la Brèche**, premières réflexions sur les événements de mai par trois sociologues : Edgar Morin, Claude Lefort, Jean-Marc Coudray (Fayard) ; **les Vendredis rouges** (3 mai, 10 mai, 24 mai), par Philippe Labro et une équipe de journalistes (le livre, lancé par la nouvelle maison d'édition, Edition Spéciale, inaugure une série mensuelle consacrée à l'événement le plus marquant de l'actualité) ; **l'Imagination au pouvoir**, recueil, en grand format, de photographies présentant les inscriptions murales de la Sorbonne et des autres facultés (Losfeld) ; **les Murs ont la parole. Sorbonne. Mai 1968**, ouvrage qui rassemble aussi les inscriptions murales (Tchou) ; **les Citations de la Révolution de mai** (Jean-Jacques Pauvert) ; **les Etudiants allemands vous parlent**, recueil de textes parmi lesquels figure l'essai théorique fondamental de Rudi Dutschke (Gallimard/Idées). D'autres ouvrages, enfin, sont annoncés pour la rentrée ; chez Fayard, Christian Charrière, rédacteur à **Combat**, publiera en septembre un historique des événements de mai qui sera divisé en trois parties : « Les étudiants », « Les ouvriers », « Les problèmes législatifs » et qui ira du 22 mars au 23 juin. Titre du livre : **le Printemps des enragés**.

Chez Christian Bourgois paraîtront les **Ecrits politiques** de Rudi Dutschke, ensemble des textes prononcés par le leader du mouvement étudiant allemand, à l'occasion de meetings ou de conférences dans les universités allemandes, ainsi que des articles parus dans les journaux étudiants, tandis que André Glucksmann publiera **Stratégie et Révolution en France**, essai sur la tactique révolutionnaire, de Trotsky à Mao, à la lumière des événements de mai en France.

Chez Robert Laffont, une nouvelle collection est à l'étude sous la direction de Daniel Anselme : « Contestation ». De leur côté, Philippe Bouchard et Maurice Bruzek, journalistes à Europe n° 1 et aux **Echos**, publieront une étude intitulée **le Syndicalisme à l'épreuve** qui rassemble des travaux préparés depuis longtemps, mais entièrement remis à jour.

Enfin, la collection 10/18 inaugurera une nouvelle série, « Le Cours nouveau », dont le premier titre est d'ailleurs annoncé pour juillet : **Insurrection étudiante**, chronologie détaillée, complétée par les déclarations, prises de position, tracts et réactions de la presse, des journées de la révolte universitaire du 2 au 13 mai dernier, sous la direction de Marc Kravetz, ancien leader de l'U.N.E.F.

« Le cours nouveau », qui se réclame du mot de Trotsky : « **On pourra contrôler d'autant mieux l'idéologie politique hétérogène qui s'élève maintenant contre le bureaucratisme et l'épurer de tout élément étranger et nuisible, que l'on s'engagera sérieusement dans la voie du cours nouveau** », proposera en septembre un recueil qui entreprendra de recenser l'explosion culturelle spontanée (graffitis notamment) qui a accompagné les journées de mai, et un essai de Jean-Michel Palmier, **Présentation d'Herbert Marcuse**.

neuf

La poésie mesurée traditionnelle, le rythme métrique (de l'alexandrin avec ses divisions, ou du décasyllabe) était, on le sait (par exemple, pour le cas de la prosodie anglaise, par les travaux de John Thompson) une *mimique* non déguisée des sons de la langue, un moyen par lequel la poésie française accomplissait sa tâche de mémorisation de la musique du français, afin de la définir et le la préserver. Cette poésie est morte depuis bientôt un siècle ; à vrai dire, l'âge d'or de son fonctionnement (qui n'est jamais que le temps de l'origine) est antérieur (sauf sans doute pour l'alexandrin) au XIV[e] siècle : on l'entend chez Thibaut de Champagne, chez Blondel de Nesle ; la grande abondance d'exemples qu'on rencontre encore aujourd'hui est due à la puissance qu'ont les formes à se conserver identiques ou, au mieux, comme mémoires d'elles mêmes (*« quelques-uns de ces objets étaient beaux »*, dit Denis Roche).

Aussi voit-on le rythme, chez Denis Roche, se faire dérision de la métrique, déjouer l'alexandrin par la parodie.

les portes où je dors qui sont deux et fertiles d' (adjonction ironique d'un lettre), dissoudre toute possibilité de mesure dans des poèmes où elle (la mesure) reste toute proche (ce ne sont pas des vers « faux », mais au contraire, des vers qui font que les vers comptés sonnent faux).

ils, la même, la chasse en une forme souple
et ouverte, par la foi liquoreuse qui l'emploie
dur veuvage à remplir, à déplacer les limites...

En ce sens, la forme, ici, est *originale* ; elle commence ; et, comme telle, agressive, impérialiste : sur la destruction allègre de ce qui l'a précédé

le verbe ayant produit l'ortie du lyrisme !
se trouva fort dépourvu quand l'aile flancha
En vain nos chasubles lyriques en souffletaient-elles la poussière eau de rose...

Procédés « de collage »

Autrefois, il y a bien longtemps, la poésie métrique (« contrefaçon qu'on débite à voix haute») s'inventa, pour survivre, ce qu'on a gentiment appelé les vers libres. Que le « vers librisme » fût incapable de trouver sa *scansion*, de créer « la science... des modes d'alternance pulsionnels », c'est ce que l'aventure de bien des poètes de ce siècle montre abondamment. Quelle joie, souvent, une fois très *librement* tiré sur la laisse, de rentrer au bercail douillet de l'alexandrin; ou, aussi bien, aligner interminablement le sentiment — sensation sans rythme.

Pierre de Boisdeffre écrivait dans *Arts*, à propos des *Idées centésimales de Miss Elanize* cette phrase, valable aussi bien pour *Eros Energumène* et reprise en éloge sur la couverture du livre : *« Quoi de plus volontairement inintelligible, de plus gratuit et finalement de plus vide que ces poèmes »*. On ne saurait mieux dire. Car ce qui est construit ici ne peut en aucun cas être traduit, et débarassé de ce qui ne serait que le moule décoratif d'une forme, assagi en un discours (éventuellement paraphrasé) apte à satisfaire le critique sérieux. La composition même des textes (« certains de mes procédés qu'on a dit de collage ») au moyen d' « éléments empruntés du discours » brouille celui-ci irrémédiablement. Et ce brouillage est nécessaire. C'est à ce prix, c'est ainsi seulement, que peut naitre la distance entre le rythme poétique qui code et le *rythme du fonctionnement complexe de la langue* qui est codé par lui.

Antilyrique par nature

S'il ne s'agit (poésie métrique) que de mimer le déroulement phonique, la musique des énoncés élémentaires, peu importe alors que l'on raconte une bataille ou explicite des recettes pour la confection des abat-jours en duralumin. Nulle inquiétude au niveau du discours. Le *mètre énergumène* de Denis Roche, au contraire, débarrasse « la poésie... des exposants moraux, affectifs, sentimentaux et philosophiques qui l'accablent... » Il a besoin, pour *s'établir*, de l'incohérence provocatrice du sens en surface. Il est antilyrique par nature, nullement par quelque artifice ou parti pris de modernisme.

« elle boit, elle boit ! admirez l'incomparable dame ! »
encore :
« la mise en place de nos cœurs comme des fermes »

C'est par le trouble qu'agit ce rythme neuf : bouleversement des habitudes de lire l'écrit, d'entendre ; transgression du « poétique » reçu ; et ce trouble agit sur nous dans ces poèmes par le biais d'Eros, l'Eros énergumène qui donne son titre au livre, « agité par un enthousiasme déréglé ou une vive passion » (ou bien est-ce, à l'inverse, Eros qui agit sur nous par le biais de ce rythme ?)

Ceci, maintenant, pour conclure, « parce qu'il est peut-être bon de mettre fréquemment les avertissements par écrit » : cette poésie, signée de Denis Roche, est (pourquoi ne pas le dire), sans doute (avec celle de Michel Deguy) la *première* aujourd'hui.

Jacques Roubaud

NORMAN MAILER

Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?

roman

Le soulèvement des jeunesses occidentales permet aujourd'hui de mesurer l'ampleur du désastre engendré par la société d'opulence que dénonce Norman Mailer.
Si jamais livre fut un coup de poing au lecteur, c'est celui-ci. C'est un happening plutôt qu'un livre.

JACQUES CABAU
L'Express

Grasset

La critique vous dit :
"Lisez BRENNER"
(L'Inconnue de la Seine)
roman

Du premier coup, il fait mieux que les spécialistes du roman policier. (Le Nouvel Adam) ● Dieu qu'il écrit bien ! J.BARDE (Elle) Un récit mené avec une rigueur exemplaire. J.FREUSTIÉ (Nouvel Observateur) ● Style vif et élégant. J.RICAUMONT (Combat) ● Ce livre se lit vite et avec plaisir. A.COPPERMANN (Les Échos)

ALBIN MICHEL

COLLECTION U

HISTOIRE ARTISTIQUE
DE L'OCCIDENT MÉDIÉVAL

par Gabrielle DEMIANS D'ARCHIMBAUD
chargée d'enseignement à la Faculté des Lettres d'Aix

HISTOIRE RELIGIEUSE
DE L'OCCIDENT MÉDIÉVAL

par Jean CHELINI
maître-assistant à la Faculté des Lettres d'Aix

Série dirigée par Georges DUBY

ARMAND COLIN

Le passage à l'absurde

Claude Mauriac
Théâtre
Grasset éd. 235 p.

Le théâtre de Claude Mauriac est dicté par des préoccupations semblables à celles qui animent sa recherche romanesque, voire même critique. Au centre, la question du temps, et aussi, mais de façon moins directe, la question du sens sous la forme de la menace du non-sens (l'absurde ?). Une volonté que Claude Mauriac nous a appris comme critique à reconnaître, une volonté *alittéraire*, sous-tend tout au long la recherche.

Cinq pièces courtes, apparemment très différentes *(la Conversation, Ici-maintenant, le Cirque, les Parisiens du dimanche, le Hun)* composent le volume. Les cinq fois, c'est à la même angoisse que nous avons à faire, à la réitération d'un questionnement qui est aussi un attendrissement (« *je m'attendris sur nous, sur notre solitude. Tellement nombreux et n'en faisant qu'un, tous autant que nous sommes, des millions et des milliards en un... Et devant nous retrouver seul, pourtant, au moment de mourir* ») — questionnement qui ne porte pas sur la mort, le trépas, mais sur l'existence porteuse de mort, la temporalité.

C'est dans la *Conversation* que le temps est le plus directement invoqué ou plutôt convoqué. Cette « conversation » est le dialogue qu'un couple poursuit pendant soixante ans, un échange de phrases quotidiennes et banales : « *une longue conversation, toujours la même, souvent interrompue sans cesse reprise et dont nous verrons d'autant moins la fin que nous ne l'avons jamais vraiment commencée* ». Dans cette pièce, le temps directement a lieu et littéralement *se passe* sur la scène, sous nos yeux (« *le temps passe, c'est incroyable, comme si les jours, les mois, les années boulaient les uns sur les autres* »). Le temps de l'action n'apparait jamais comme la répétition du temps réel d'une conversation réelle mais se constitue dans sa réalité textuelle au fur et à mesure que la pièce se déroule. Il semble que, sur ce point, Claude Mauriac se soit souvenu de la pensée d'Artaud : *la Conversation* invente l'espace de son jeu dans un dépassement et une abolition de la représentation. Comment ne pas rapprocher ce spectacle qui se veut une anti-représentation de ce que Claude Mauriac appelle « alittérature » et ne pas risquer, alors, l'expression de théâtre « athéâtral » ?

Mais de quoi parle-t-on, dans *la Conversation* ? On n'y parle pas de quelque chose, et, en un sens, personne n'y parle : ON y parle. C'est *on*, précisémment, pronom neutre qui parle, dans *la conversation*, de lui-même — *on*, sous forme de personnages à peine individualisés : H, F, puis F2, F3, F4 et H2, H3, H4... (« *La même chose, on passe sa vie à répéter la même chose. Et pourtant, lorsqu'on meurt, on n'a rien dit, rien* »). Et c'est le même pronom, ce même *on*, qui parle dans les autres pièces de Claude Mauriac, des personnages qui même s'ils possèdent un nom et vivent à une époque donnée, « ne sont personne de précis ». Ces « personnages » s'exténuent à dire ce qu'il faudrait dire — mais, que dire ?

Le temps qui passe (notre histoire, ou l'Histoire), c'est toujours la mort qui vient. Et les phrases qu'on dit sont toujours *de trop*, ne disent jamais ce qu'il faudrait dire. Impossible conversation : *on* ne parle pas, *on* est parlé... et le temps, pendant ce temps, passe en vain, et coule, la vie s'écoule.

Parler, au contraire, ce serait partir *à la recherche du temps perdu*, afin de se constituer dans un vrai discours. Alors, une conversation serait possible, un dialogue, la conversation. Seulement, parler, le peut-on ?...

Il semble que le théâtre de Claude Mauriac ne puisse être qualifié de « théâtre de l'absurde » dans la mesure où il laisse ouverte la perspective que nous dit la voix off d'un enfant dans la dernière des pièces, cette voix si pure. Claude Mauriac est moins comparable à un Samuel Beckett dont on l'a parfois rapproché qu'à un Jean Vauthier pour qui le passage par l'absurde est ressenti comme une « nécessité déchirante »...

Jean-Noël Vuarnet

La Quinzaine
littéraire

ABONNEZ-vous
abonnez-VOUS

La continuité du malheur

Arthur Adamov
L'Homme et l'enfant
Gallimard éd., 250 p.

Aujourd'hui, Adamov est peut-être un écrivain maudit. En publiant le journal, les notes hachées, les cris de souffrance, la description des tortures qu'il a endurées au cours d'une longue maladie, en plaçant les souvenirs de sa jeunesse sous un éclairage impitoyable, où rien n'est omis des conditions atroces dans lesquelles il a vécues, il a voulu placer son destin sous le signe de l'abjection. Ainsi la littérature apparaît-elle comme l'une des faces d'une carrière marquée par l'échec et la souffrance. Mais, de nos jours, l'écriture ne semble-t-elle pas le signe d'une activité honteuse si elle n'est pas justifiée par le succès, cette approbation distraite et hasardeuse d'une opinion aveugle ? Comme Baudelaire dans *Mon cœur mis à nu*, Adamov tente de ressaisir par la littérature une vie qui se désagrège et montre la continuité du malheur dans son existence. Une destinée est souvent déterminée par les hallucinations de l'enfance, ainsi celle d'Adamov qui nous confie les terreurs qui l'ont rongé précocément, la pauvreté et le refus de devenir adulte. Il semble que le châtiment dont l'écrivain n'a jamais cessé d'épuiser les raffinements pervers, figure le corollaire, l'envers de cette persévérante adolescence.

Pourtant, Adamov naquit sous des auspices bienveillants, il appartient à une famille arménienne qui exploitait des puits de pétrole dans le Caucase. A la déclaration de guerre de 1914, il émigre avec ses parents en Allemagne, puis en Suisse. Sans avoir pu rentrer en Russie, ses parents sont surpris par la Révolution d'Octobre et perdent la totalité de leur fortune avec la nationalisation des gisements pétrolifères. D'où une existence d'émigré à Genève, en Allemagne, à Paris où l'adolescent va partager la vie de bohème des intellectuels et des artistes à l'époque du Surréalisme et des années folles. Il vit d'expédients, n'a pas de domicile fixe, connait les vexations que la police réserve aux étrangers et aux apatrides, avec la succession des amours orageuses, les premières amitiés avec Artaud, Georges Bataille, Jean Cocteau, André Gide, Roger-Gilbert Lecomte, Modigliani et Roger Vaillant. Il fait de nombreux voyages aux Etats-Unis et en Europe. De cette partie de sa vie, l'auteur dramatique n'a retenu que la noirceur, le goût de l'humiliation, l'adversité. Indéniablement, il accuse avec un masochisme féroce les traits sinistres ; la pauvreté, l'obsession du suicide, l'usage de l'alcool et de la drogue, le déréglement sous toutes ses formes, c'est comme une antienne que reviennent sans cesse les thèmes d'une condition tragique.

L'internement de l'écrivain dans un camp de réfugiés politiques en 1940 est le point d'orgue, l'aboutissement du malheur, comme si les années noires devaient être l'accomplissement naturel du Sabbat dont Maurice Sachs nous avait déjà dévoilé les fastes morbides. Mais, n'est-il pas admirable que l'écrivain conserve, malgré les pires traverses, une ironie, un goût pour le sarcasme et le rire qui préserve ces pages d'une complaisance suspecte ? Adamov apparaît comme un personnage tiré d'un roman de Dostoïevsky et partage avec l'humanité frémissante du grand Russe cette familiarité joyeuse et forcenée avec la souffrance, une espèce d'innocence qui se consume à la flamme de la générosité. Si bien que la détresse morale et le dénuement ne sont jamais si absolus qu'il le laisse entendre.

Amertume et désarroi

C'est très tardivement qu'Adamov vient au Théâtre, avec *l'Invasion, la Parodie* (montée par Roger Blin), *la Grande et la Petite Manœuvre* (montée par J.-M. Serreau), qui vont lui apporter les premières satisfactions. On le sait, Adamov fait bientôt figure d'auteur d'avant-garde, son nom appartient à la trilogie Beckett et Ionesco, précurseurs du théâtre de l'absurde ou de l'anti-théâtre. Mais Adamov n'a pas été longtemps tenté par le nihilisme, par l'angoisse métaphysique ou philosophique et s'est engagé dans la fresque sociale ou épique fortement influencée par Brecht. Malgré des succès d'estime, il n'est jamais parvenu à conquérir une audience suffisamment large. D'où l'amertume et le désarroi retrouvés.

Les pages que la maladie lui a inspirées sont la conclusion de cette descente aux enfers provoquée par les excès et le délabrement physique. Dans cette faillite morale et physiologique, le sentiment d'échec entre pour une part importante. Rien n'est plus remarquable que l'économie et la rigueur avec lesquelles l'écrivain exprime se dérélictio.1. La sobriété, la sécheresse du trait sont une forme de pudeur, Adamov tempère la cruauté de l'aveu, la nudité souvent intolérable de la confidence par un atticisme, une brièveté saisissante. Un grand écrivain se révèle, un maître de l'eau-forte, qui burine des croquis impitoyables dans sa propre chair, et l'on songe irrésistiblement à certaines pages du Journal de Jules Renard.

Comment ne pas être touché par les accents inoubliables par lesquels un homme se fouaille et se fustige pour se sauver ?

Alain Clerval

Les haltes de la mémoire

Nino Frank
Le bruit parmi le vent
(Mémoire brisée II)
Calmann-Lévy éd., 304 p.

Avec le deuxième volume de ses souvenirs, Nino Frank plonge à pleines mains, pour notre enchantement, dans la brassée des instantanés où sont enregistrés, avec une fraîcheur et une vivacité étourdissantes, les éphémérides effervescents d'une époque. Idées, événements, hommes, pays, atmosphère, anecdotiques, tels des feux follets qui courent sur l'écume des jours, malgré un savant et apparent disparate, sont regroupés autour de quelques grands thèmes qui dégagent les tendances, les lignes de vie d'une existence riche en rencontres, ressources, voyages et entreprises. Que la figure de Léon-Paul Fargue soit longuement évoquée au seuil de ce volume, prend valeur de symbole et d'invocation. Le piéton de Paris donnant rendez-vous, au crépuscule, à la Beauté nocturne, vivant une bohème imagée, contemplant son reflet de guetteur sentimental et mélancolique dans l'eau du canal Saint-Martin, a été le patron, l'initiateur de Nino Frank à cette vie d'aventures boulevardières...

Né en Italie, d'une famille helvétique installée à Naples, exilé à Paris après l'avènement du fascisme, correspondant en France du Corriere della Sera, Européen de culture, internationaliste de cœur et de vocation, séduit un instant par les grandes orgues de la Révolution d'Octobre, Nino Frank appartient à cette génération qui a reçu, à travers le viatique de la guerre, de la révolution, du Cubisme, du surréalisme, de Montparnasse, une éducation européenne et cette volonté éperdue de changer la vie que les surréalistes avaient appris de Rimbaud, et la frénésie de goûter à ce monde-ci en attendant d'inventer un monde meilleur ! Il s'est abreuvé aux sources de l'art, du lyrisme, traversant tous les bouleversements. Avec Georges Ribemont-Dessaignes, il fut le fondateur de *Bifur,* revue d'avant-garde qui, comme *Commerce* ou le *Navire d'Argent*, se voulut accueillante à tous les courants, à tous les mouvements littéraires, artistiques novateurs en France et à l'étranger. Son sommaire prestigieux s'honorait des noms de Joyce, Hemingway, Gottfried Benn, Babel, Michaux, Leiris, Limbour, Carpentier, Asturias, Parain, Drieu, Arp, Klee, Sartre.

Après la littérature, il devait s'engager durablement dans l'activité cinématographique.

Nino Frank

D'Ilya Ehrenbourg qui surgit, à l'orée de ce volume, tel un elfe enigmatique byzantin, déconcertante et ondoyante personnalité en qui s'unissaient, très singulièrement, le judaïsme fiévreux des Askhenase, ces maudits des pogroms et de la boue, et l'épicurien sardonique marqué à la fois par l'esprit des lumières et l'universalisme encyclopédique, à Raoul Ponchon, auteur lyonnais truculent, poète rabelaisien de *la Muse gaillarde,* Nino Frank nous donne à voir une galerie pittoresque haute en couleur et en ironie. C'est avec un coup d'œil aigu, un sens étonnant de l'observation qu'il a saisi, tels qu'en eux-mêmes la mémoire les éternise, ces acteurs bigarrés d'une époque. Aussi bien, sont commémorés, avec une nostalgie poignante, les fastes de la bohème, tels qu'ils étaient célébrés, au cours de cette entre deux-guerres, pour qui la saveur de la paix devait prendre très tôt un goût de cendre, dans les hauts lieux de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés, ouverts à tous les tourbillons des idées et de la passion. Comment ne pas admirer la tolérance, l'éclectisme et l'inoubliable hospitalité cosmopolite d'un temps où le démantèlement de la guerre et les feux de la paix avaient fait éclater les cloisons des nations, pour brasser vertigineusement, dans une improvisation éblouissante, les ferments de la révolution, de la poésie, de l'amour et de l'amitié ?

Surgit aussi, saisissant de relief et de puissance, Isaac Babel, dont les contes montrent ce qui, dans l'ordre de la littérature, approche le plus de l'art de Chagall, petit homme tenant à la fois du cavalier des steppes et de l'éternel employé de bureau, tout droit sorti d'un récit de Gogol. Pour définir le contraste qui séparait Ehrenbourg et Babel, Nino Frank a une formule éclatante : la voix la plus ancienne du monde, la voix de la faiblesse et le rire éclatant, puissant des grands matins de la terre... A travers le livre de Nino Frank, Montparnasse est comme le microcosme de l'Europe. L'agonie européenne et les crises mondiales, les ferveurs d'Octobre et les fusées du Surréalisme y retombèrent, avant de semer à tout vent.

Comme le papier tournesol, la décennie, 1925-1935, devait virer de l'euphorie créatrice à la tragédie de la crise économique, pour aboutir aux prémices de la peste brune. Nino Frank sait admirablement, derrière le pittoresque descriptif, faire apparaître le caractère historique, la dimension psychologique et culturelle d'un pays. A cet égard est-il peinture plus attachante que cette évocation de la Vienne impériale, telle qu'elle se lève intacte de l'enfance, capitale d'une Autriche-Hongrie démesurée, dont la splendeur anachronique était apparue au regard émerveillé comme une énorme et baroque pièce montée, œuvre de François-Joseph, octogénaire aux favoris neigeux ? Il est bien naturel qu'entre les feuillets de ce keepsake romantique, qui nous conduit dans les pays légendaires traversés par l'Orient-Express, se glissent les visages de Scott Fitzgerald et de Larbaud, tous deux restitués avec une impression qui a conservé son charme et sa fraîcheur insolite.

Infiniment émouvantes ces haltes de la mémoire, où le chroniqueur, se détournant un instant du fracas et du film trépidant des événements et des hommes, fait retour en lui-même pour retrouver l'enfant napolitain dont l'avidité et les courses fiévreuses préludaient aux curiosités et aux entreprises de la maturité. Les interférences du passé enfantin avec l'âge d'homme donnent au livre sa dimension, son frémissement.

Le début d'un poème d'Henri de Régnier, *« Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable, sachant que tout est vain... »* a été la devise constante de Nino Frank. La paresse flâneuse et gourmande du jeune Napolitain, moderne neveu de Rameau, a nourri la passion généreuse de l'âge d'homme, curieux de tout, des êtres et des idées. Cette fièvre des quatre vents, comme il l'a définie lui-même, donne à ses mémoires leur accent et leur alacrité, leur allègresse si sympathique.

A.C.

Trois cas de sorcellerie

Françoise Mallet-Joris
Trois âges de la nuit
Grasset éd., 372 p.

Parmi les multiples preuves de l'existence de Dieu, preuve ontologique, preuve par le consensus universel, il en est une bien singulière que l'on pourrait appeler la « preuve par le Diable ». Si le Diable existe, s'il se manifeste, montre ses pouvoirs, use de sortilèges, alors le doute n'est plus permis, et le Prince de ce monde ouvre malgré lui la voie vers les certitudes celestes.

Grande a été la tentation, à diverses époques, de forcer ainsi l'inconnu par ce jeu des contraires. L'hérésie manichéenne, présente encore dans la foi cathare, sensible dans le calvinisme et le luthéranisme, répondait à ce besoin de simplification, de vision « tauromachique » du monde. L'Eglise, ainsi que le rappelle Françoise Mallet-Joris, a d'abord vigoureusement condamné ces tentatives sacrilèges d'étayer en quelque sorte Dieu au moyen (et au prix) du Diable. C'est au quinzième siècle que se construit assez rapidement une « doctrine » de la sorcellerie à laquelle l'Eglise donne sa caution en déclenchant la répression.

De nombreuses théories ont été proposées pour expliquer le phénomene. L'auteur, qui n'entend pas sur ce point faire œuvre d'historien, relegue en note les causes les plus communément avancées : guerres, misère du peuple, fables et superstitions anciennes charriées par la Renaissance, ébranlement de la foi et, en corollaire, soif de prodiges bien tangibles. En vérité, son propos n'est pas d'étudier l'épidémiologie d'un phénomene aberrant, mais d'en retrouver l'écho dans quelques destins individuels. Aussi est-elle plus attentive à « l'esprit du temps » éprouvé intuitivement de l'intérieur qu'aux formes historiques globales.

Mais — ceci mérite d'être fortement souligné — c'est avec les armes et les connaissances d'un écrivain d'aujourd'hui qu'elle mène une enquête approfondie sur trois cas de sorcellerie choisis parmi d'innombrables procès authentiques dont elle a examiné les minutes. La manière est honnête, et Françoise Mallet-Joris conduit elle-même fermement et franchement son exposé, ne laissant ainsi guère de prise aux anachronismes puisqu'elle s'immisce dans la conscience de ses personnages et les anime. Dira-t-on qu'elle outrepasse les droits du romancier lorsqu'elle prête à une enfant, à une névropathe hystérique ou encore à une paysanne fruste les réflexions d'une femme de notre temps, de surcroit intelligente et talentueuse à s'exprimer ? Ce serait chercher à Mallet-Joris une bien mauvaise querelle, quand elle place le débat au plan spirituel, ne retenant d'abord de l'anecdote que les strates où fonder sa pensée. En brisant ainsi des conventions trop contraignantes, elle réintroduit dans ses histoires un mouvement nouveau, une étonnante vitalité, infiniment séduisante. Ce livre, où semble s'exprimer un seul souffle haletant, traduit le cheminement d'une pensée unique, attachée à bien définir les élans, les doutes, les ferveurs tout ensemble bonnes et mauvaises de l'âme humaine.

Ces « trois âges de la nuit » sont en vérité trois moments de la vie : Anne est une fillette et meurt, encore enfant, sur le bûcher. Elisabeth est une jeune veuve, torturée entre sa passion pour son médecin et l'impossibilité qu'elle s'est faite et qu'on lui a faite d'aimer. Jeanne est une femme plus mûre, plus dure, aussi, qui prend mieux conscience de la révolte qui l'anime. Toutes trois sont des êtres marginaux qu'habite un immense refus de l'ordre établi où oppresseurs et opprimés, nantis et humbles se retrouvent dans un même pharisaïsme. Que quelqu'un s'avise de méconnaître les sentiers battus, et l'on s'attache passionnément à lui, on en fait un agent puissant de l'Ennemi, on le supplie et le supplicie pour qu'il porte témoignage de la Puissance démoniaque qui le gouverne. Ainsi inquisiteurs et sorcières sont d'une certaine manière complices, acteurs d'un même drame ou mystère qui doit faire éclater une vérité évidente à tous. Au juge, la sentence obligée, au sorcier le bûcher, au peuple la satisfaction assez éprouvante de voir le « mystère » bien joué.

Tout l'aspect théâtral et parodique de la société, prise à ses propres schémas, séduite par ses propres fantasmes, avide de diabolisme autant que de sainteté, est remarquablement exploité dans l'histoire d'Anne de Chantraine en qui l'enfance tôt mûrie découvre les prodigieux pouvoirs de l'affabulation et des insinuations confondantes. Le désir impérieux d'exhibition est encore présent chez Elisabeth de Ranfaing qui n'évite le bûcher qu'avec les simagrées de l'hystérie (la « possession ») interrompue par de spectaculaires accès de dévotion. L'homme aimé paiera pour elle, condamné au bûcher sur la seule dénonciation de l'amoureuse en folie. Le troisième récit, conduit avec une sûreté exemplaire, est aussi le plus troublant. Jeanne Harvilliers est sorcière, fille de sorcière naguère brûlée vive, petite-fille de bohémienne. Sa condamnation ne fait pas de doute tant pèse sur elle une si lourde « hérédité ». Son juge, Jean Bodin, est un esprit éclairé, économiste, juriste, humaniste bon teint qui vient mener l'instruction du procès pour des motifs non vulgaires, saisi par un véritable intérêt « scientifique ». Il médite son traité sur la *Démonomanie*. L'homme n'est pas sanguinaire, et s'il ne se fait guère d'illusion sur le verdict final, il n'en veut pas moins explorer en conscience le cas soumis à lui. Or, Jeanne refuse le jeu, elle se *révolte* : il n'y a pas de sorcellerie, il n'y a pas de pouvoirs diaboliques, on peut piétiner le crucifix, s'adonner au mal, se rebeller contre la société humaine et urbaine constituée, selon Bodin, à l'image du Royaume des Cieux, rien n'arrive, nul *signe*. *« Dans un hurlement furieux, une sorte de spasme où elle s'anéantit en même temps que lui, un vertige où elle se sent disparaître, mais avec lui, mais pas seule : « Il n'y a pas de pacte ! Il n'y en a jamais eu ! Il n'y a rien ! Il n'y a rien ! ».*

Ainsi proclamée, la liberté entière de l'homme face à son destin épouvante le juge, l'empoisonne à jamais. Jeanne ouvre une faille dans l'âme de son inquisiteur, et l'on peut dire que c'est elle la seule véritable « sorcière » dans l'œuvre de Mallet-Joris, assez audacieuse pour défier toute la mythologie du temps et ouvrir la voie au doute moderne. Dès lors Françoise Mallet-Joris nous pousse jusqu'au vertige, trahissant l'épouvante de notre déréliction, la tragédie de notre liberté sans limite : le mal et le malheur de l'homme sont seuls réels. Le Diable n'existe pas.

Rémi Laureillard

Une petite ville toscane

Jean-Michel Gardair
Et Moi
Ed. de Minuit, 138 p.

La critique avait salué dans *le Corps de Louise* un premier livre à la fois dense, poétique et, par son langage, très nouveau. Aucune de ces qualités ne paraît applicable sans réserves au second roman de J.-M. Gardair, *Et moi*.

Un récit, neutre, d'aventures comme abstraites (malgré l'excès de précisions données en pâture) laisse deviner la solitude d'un homme, ses relations ambiguës avec son frère cadet, dont il semble avoir aimé la femme. Cette situation est née d'une autre équivoque, celle de l'écriture à laquelle cet homme s'était assujetti presque charnellement, jusqu'à ce qu'il en découvre la perfidie : *« l'angoisse de ne jamais rejoindre en elle-même que son propre abîme »*.

Qu'il se retire dans « une petite ville toscane » où se fondent des rapports nouveaux (politiques et urbains) peut s'expliquer par le choix d'une lutte « extérieure » (dans l'édification de la « cité ») s'opposant aux stériles combats de l'âme et même de la création littéraire. Pour le secteur, l'éventail des suppositions est vaste et agite beaucoup d'air. Il reste à J.-M. Gardair, à l'encontre de son héros, un amour évident de l'art d'écrire, que proclame un style vigoureux autant que subtil.

L.M.

Abonnez-vous

M.
Adresse
Ville Dépt. Signature
Date

souscrit un abonnement
☐ d'un an 42 F / Etranger 50 F
☐ de six mois 24 F / Etranger 30 F
règlement joint par
☐ mandat postal ☐ chèque postal
☐ chèque bancaire
Renvoyez cette carte à

La Quinzaine littéraire
43 rue du Temple, Paris 4
C.C.P. 15.551.53 Paris

Un jeune homme doué

Patrick Modiano
La Place de l'Etoile
Gallimard, éd., 160 p.

Patrick Modiano

Depuis l'entrée retentissante de Le Clézio sur la scène littéraire, aucun jeune écrivain (il est vrai que je ne prétends pas les connaître tous) ne m'a paru plus « doué pour le style » que Patrick Modiano. Il a vingt et un ans : il a écrit à vingt ans *la Place de l'Etoile* et y montre une telle maîtrise de son vocabulaire, de sa syntaxe, qu'on regrette parfois cette absence totale de gaucherie. D'ores et déjà, Patrick Modiano est en mesure de pasticher tous les auteurs qu'il déciderait d'imiter. On peut être un très grand poète, Baudelaire, Hölderlin, un très grand peintre, Van Gogh, Watteau peut-être, sans cette capacité qu'on voit chez Aragon, comme chez Proust, chez Balzac, chez Molière, sinon chez Corneille. Le talent naturel n'est pas tout, pour un artiste. On aurait tort, quand même, de croire qu'il ne compte pour rien.

La Place de l'Etoile n'est quand même pas un exercice de style, mais plutôt le contraire. Et non pas un roman, quoi qu'en dise sa couverture, mais une nouvelle fantastique — à la fois un cauchemar et un cri. Le héros : Raphael Schlemilovitch, quoiqu'il soit le surnom à peine déguisé de l'auteur — né lui-même en 1947, finit dans une clinique viennoise, soigné par Freud, en personne, auquel il dit : « *Je suis bien fatigué, bien fatigué* ». De fait, le travail de son livre ressemble beaucoup au « travail du rêve » tel que Freud l'analyse dans le difficile chapitre VI de sa *Traumdeutung*. « Condensation », « déplacement », « figuration » permettent à Schlemilovitch d'être à la fois l'amant d'Eva Braun, le camarade de Maurice Sachs, et un jeune juif de 1968 couvert d'or, comme Barnabooth, et menaçant des foudres de J.P. Sartre les universitaires bordelais, scandalisés par son inconduite. Il glisse dans le temps avec la même aisance que les héros d'Aragon et de Queneau.

C'est d'ailleurs cette combinaison hallucinée de 1967 et de 1942 — de « l'univers concentrationnaire » et de la « Société de consommation » avec ses hôtels, ses restaurants quatre étoiles qui produit l'effet hallucinatoire de ce livre bref et démesuré où le jeune juif, tiraillé de droite et de gauche, voyant s'effacer la destination du présent et du passé — de l'extrême malheur et de l'insolente prospérité, jusqu'à ne plus accepter de soins que ceux du Dr Bardamu-Céline — découvre dans chaque duchesse une juive et dans chaque juive une duchesse, se croit torturé, en Israël, par les agents d'un amiral Levy, frère de l'amiral Dœnitz, d'autant plus implacables qu'ils ont trouvé dans sa chambre des volumes de Proust et de Kafka, des reproductions de Modigliani et de Soutine — alors qu'il avait été choyé par les agents de Himmler et de Stulpnagel...

Dans ce cauchemar, c'est le commandant Bloch qui tue Schlemilovitch, rue Lauriston. Après quoi, ce sont les collaborateurs de Freud qui, dans la clinique de Potzleindorf travaillent à le guérir : « *Il faut, à tout prix que vous compreniez ceci : le Juif n'existe pas* — comme le disent très pertinemment Schweitzer et Sartre — *Vous n'êtes pas juif, vous êtes un homme parmi d'autres hommes, voilà tout, vous n'êtes pas juif, je vous le répète, vous avez simplement des délires hallucinatoires... une très légère paranoïa* ».

L'influence de Céline sur Patrick Modiano est très sensible. On regrette d'ailleurs que Céline n'ait pu lire cette *Place de l'Etoile*, probablement, il l'aurait aimée. Il n'aurait pu s'offenser de ce que Modiano voie en lui « le plus grand écrivain juif », lui qui regardait comme des auteurs juifs Racine et Mallarmé. Il voulait que le lecteur entende sans cesse sonner le tiroir-caisse de l'émotion, il serait servi : colère, désir, dégoût, jactance, frayeur, à chaque page, à chaque phrase de *La Place de l'Etoile* tinte une émotion, et même plusieurs.

Le talent de Modiano paraît indéniable. Qu'en fera-t-il ? Ceci est une autre histoire Avoir du talent est, pour un artiste, un grand avantage. Encore faut-il le porter, et empêcher qu'il vous écrase. On n'y parvient pas toujours. Je crois bien qu'il a, lui aussi, ses inconvénients, et ne va pas, lui non plus, sans risques. Les dons de peindre semblent beaucoup plus évidents chez Rubens, chez Fragonard, chez Renoir que chez Van Gogh, chez Cézanne, peut-être même chez Piero della Francesca... Leurs tableaux, pour autant, ne valent pas moins. Beaucoup de fées se sont penchées sur le berceau de P. Modiano ; mais il est encore trop jeune pour qu'on pressente les obstacles que la fée Carabosse mettra en travers de sa marche. On souhaite qu'ils soient minces, et que Modiano les franchisse, sans encombre.

Emmanuel Berl

Anti-mémoires

Michel Fardoulis-Lagrange

Michel Fardoulis-Lagrange
Memorabilia
Pierre Belfond, ed., 238 p.

Les *Memorabilia* de Fardoulis-Lagrange sont aux Mémoires ce que l'anti-roman est au roman. Ils ne nous livrent presque rien de ce que nous apprendrait une autobiographie, tandis qu'ils nous révèlent une des plus surprenantes aventures de la conscience menée de l'enfance à l'âge d'homme.

La série des anti-romans de Fardoulis-Lagrange commence en 1942, avec *Sébastien, l'enfant et l'orange*. Elle forme une des œuvres les plus originales de notre époque. Les *Memorabilia* permettent de vérifier qu'une telle œuvre n'est pas seulement exercice de style et forme de beauté, mais exercice de conscience et manière d'exister.

L'envoûtement social nous pousse sans cesse à prendre l'apparence usuelle du monde pour la falaise intangible des choses.

La conscience révoltée des *Memorabilia* agit en sens contraire. Pour elle, les objets deviennent des tremplins, la matière première d'une épuration illimitée. Ils oscillent dans les arabesques d'une perception originale, intensément poétique. En s'ouvrant de toutes parts, ils orientent la vue vers l'horizon primordial de l'être.

Les choses et les faits les plus banals : un tas de pommes de terre, une bataille de chiens, une épidémie, un bar... deviennent purs comme les plages, les vagues, les nuages. Tout glisse dans l'éclat spatial du retour de toutes choses au cycle de l'incorruptible.

« *Il faut savoir si cela durera au-delà de ce qui était prévu ; la patience est alors recommandée, celui qui peut comme moi persévérer se trouvera séparé de tout abri et la joie qu'il aurait connue auparavant tomberait comme un voile épais sur son esprit. Comment trouverais-je la force de revenir intact sur les lieux le lendemain ? Le cercle que j'aurais décrit par mes mouvements serait devenu une vision éloignée et autonome parmi les autres lueurs sidérales de la nuit.* »

Certaines affinités avec Nietzsche sont évidentes. Elles sont loin de suffire pour situer l'optique des *Memorabilia*.

En fondant la peinture sur la géométrie dans l'espace, le Vinci paraît bâtir sur le roc. Mais le classicisme n'est qu'une métamorphose parmi les autres. Entre la photographie comme preuve de la perception rétinienne et l'irreprésentable « champ unitaire » de la physique, Niepce et Einstein ont ouvert l'abîme vertigineux où se précipite le torrent des arts.

Dans la peinture on peut découvrir à l'œil nu les révolutions conjointes de la perception et de l'esthétique qui se succèdent de Meissonnier à Van Gogh, Seurat, Picasso et au-delà. En littérature, le mouvement est analogue, mais l'image mentale est volatile et beaucoup plus difficile à situer.

On éprouve d'emblée ce qui distingue Eluard de Beaudelaire. Mais quelles mutations réelles s'opèrent de Walter Scott à Faulkner ou de Flaubert à Robbe-Grillet ? Dans les neufs et beaux domaines de l'anti-roman, ne voit-on pas interférer des visions impressionnistes, cubistes, constructivistes ? Ou même des retours passionnés à la perspective géométrique ?

L'œuvre de Fardoulis-Lagrange se situe plutôt du côté des *frottages* de Marx Ernst, ouvrant dans la matière du bois la vue de ses villes et de ses forêts, ou du côté de Duchamp, quand il coupe les amarres du cubisme et fait apparaître les Nus, durs comme des armures, découpés par les secondes, dans un escalier couleur du temps perdu, vision non-rétinienne.

Ainsi, d'une autre manière, à partir du travail des ouvriers sur une terrasse, d'un inconnu montant un escalier, des voix venant d'un bar, ou du vertige du jeu, Fardoulis-Lagrange opère d'admirables et stupéfiantes métamorphoses.

Son point de vue dépasse toujours ce qu'on appelle description. Par une volute inattendue il tire, des encombrements de l'espace et du temps, une sensation de non-espace et de non-temps, bonheur de la liberté. Le plus étonnant est que dans cette approche de l'inaccessible, l'homme ne disparaît pas, il devient plus proche et plus vrai qu'à l'ordinaire.

A la fois Mémoires et Anti-mémoires, les *Memorabilia* offrent le paradoxe d'être à la fois une énigme et une merveilleuse initiation à cette énigme.

Michel Carrouges

Une vie privée de lumière

Bruno Gay-Lussac
L'Ami
Gallimard ed. 184 p.

L'étrange professeur de ce nouveau livre de Bruno Gay-Lussac tente de retracer un pénible épisode d'une vie privée de lumière. Dans une ville de province que l'on devine grise et fermée (s'il n'y avait l'appel de son fleuve près duquel les personnages aiment se rencontrer), le narrateur subit son rôle de mari et de père, de même qu'il subit l'horaire des cours, avec une parfaite neutralité.

Un être pourtant l'inquiète, ou simplement l'anime : son ami Martin, professeur lui aussi. Célibataire, solitaire, Martin est sujet depuis toujours à des « absences », à des pertes de conscience subites et momentanées, qui ont contribué à l'éloigner du mariage et du monde. Il partage ses loisirs entre une sorte de réclusion et une participation à la vie familiale du narrateur qui semble aller jusqu'à faire de lui l'amant d'Anne, l'épouse « sacrifiée ».

L'irruption d'un visage de jeune fille dans cet univers morne va enflammer ce qui sous la cendre était encore vivant. Des frémissements secrets, des tensions, vont être mis à nu. Chacun contemplera sa déchirure, insensible à celle qu'il aura provoquée chez les autres. Cette jeune fille, Irène, entrevue par le narrateur derrière la vitrine d'un antiquaire, puis rencontrée, connue, conquise mais jamais étreinte, blessera les deux amis par une innocence désespérée. Ils se la disputeront sournoisement.

Irène également est étrange : une femme, Ida, veille sur elle, ou peut-être la surveille, la convoite. Que veut Irène, s'accrochant comme une enfant au narrateur et se donnant à Martin, dans un hôtel au bord de la mer, pour les quitter tous les deux et sans doute se laisser saisir par Ida ?

D'actes esquissés, de pensées retenues, de cris échappés, en somme du contact douloureux de ces êtres entre eux naît l'angoisse, l'échec. Mais entre ces amis, Martin et le narrateur, que l'on pourrait croire rivaux, n'y a-t-il pas un autre drame, obstinément tu, une suite d'obstacles communs et souterrains, un lien refusé qui les concerne eux seuls et les fait saigner subrepticement ?

Bruno Gay-Lussac ne peut ici renier ce climat d'écrasement et de stupeur qu'il aime ni cet aspect souffrant, cette morbidité des etres et des choses toujours inaccomplis. Il faut, pour le suivre, admettre les blessures de ses personnages, qui tous portent les stigmates d'une malédiction. On reste au bord de leur misère, on l'envisage froidement, tandis que sur leur théâtre ils s'enveloppent d'une musicalité qui ne peut échapper à la sécheresse.

L.M.

Mort d'une mère

Jean Blot
La Jeune Géante
Gallimard éd. 185 p.

Un seul soir peut nous suffire pour rassembler tous les éléments de notre vie, pour remplacer le disparate par l'analogue, l'inattendu par l'inévitable, pour comprendre l'enchaînement cyclique de situations qui nous semblaient énigmatiques. Le débat ainsi lancé ne se satisfait pas de simples souvenirs, même raccordés : il vise à une justification de notre être qui engage l'avenir.

C'est à ce moment saillant (au sens de surplomb) que va se trouver Claude, lorsque l'histoire racontée par son ami Pierre Diamantis viendra provoquer en lui le déclic annonçant le retour à un état antérieur et malheureux. Il croyait avoir, par une progression ascendante, conquis le bonheur (c'est ce qu'il appelle « le soleil de Bangkok »), mais il s'aperçoit que ce bonheur ne représentait qu'une phase de son existence. Et qu'est-ce qu'une phase sinon une illusion, puisqu'elle aboutit à nier la permanence, la sécurité ? S'il y a cycle, Claude doit le briser, sous peine de recommencer à errer dans un labyrinthe où l'espoir d'une issue se dissout.

Il va donc « *reconnaître* » sa vie (et cette mission dont il se charge est presque désespérée), en remontant à la source, c'est-à-dire, bien sûr à cette « Jeune Géante », sa mère dont la mort prématurée l'a arraché au pays où justement la mort n'est pas, à l'innocence. Entre sa mère et lui se dresse un parcours semé d'obstacles, ou de points de repère, dont il devra déterminer le contenu réel pour le vider de tout pouvoir maléfique.

Utilisant une symbolique particulière, dans laquelle les noms de lieux jouent un grand rôle (« le café Brevort », « La nuit de l'Hôtel de Grande-Bretagne »...), ou qui conserve dans le figé du langage une somme d'émotions et de circonstances soudain liées : « la conversation essentielle », « la jeune Statue »...), Claude triomphe en admettant paradoxalement son échec. Le pays de sa mère, y revenir signifie mourir. Cette mort « *qui vient habiter l'existence et se loge en son creux, parce qu'on ne trouve pas le courage d'accepter qu'elle soit à son terme* », on ne peut la nier que par elle-même.

Méprisant « la voix seconde », c'est-à-dire le discours littéraire-subterfuge, Claude, ou peut-être Jean Blot, poursuit son auto-analyse jusqu'au bout, jusqu'à l'acceptation de la mort : « *La vie a une fin, simplement* ». Cette auto-analyse subtile explique les perspectives plutôt qu'elle ne les explore, mais si l'intelligence logique de l'auteur bannit tout lyrisme, grâce à une écriture d'une précieuse rigueur la vérité communique avec l'émotion.

L.M.

D'Holbach,

Pierre Naville
D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIII siècle
Nouvelle éd. revue.
Bibl. des Idées
Gallimard éd. 496 p.

Amené, pour une réédition du *Système de la Nature* (Olms, 1966), à lire, de mon mieux, la littérature consacrée à son auteur, je me crois en droit de conclure que l'étude de Pierre Naville offre la meilleure vue d'ensemble sur d'Holbach. Publiée en 1943, elle revoit le jour avec de menus changements, une nouvelle annexe et un complément de bibliographie.

Inutile de s'arrêter aux menus changements (1). On souhaiterait une bibliographie plus complète, où ne seraient négligés, par exemple, ni toutes les éditions des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* au XVIII[e] siècle, ni le *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le baron d'Holbach* (Paris, 1790), ni les récentes traductions de Berlin-Est (1959-1960), etc., et qui signale, en rapport direct ou indirect, avec d'Holbach, le livre de Max Pearson Cushing (1914), les articles de la grande Encyclopédie soviétique, les enquêtes de J.S. Spink, la thèse de Jacques Proust, et, surtout, le Commentaire de Diderot à la *Lettre sur l'homme*, de Hemsterhuis, découvert et édité par Georges May en 1964.

La « Synagogue »

L'important est que Pierre Naville aime son philosophe : il y croit, il l'a lu, il s'est informé, il n'en traite qu'avec clarté, et, malgré son désir d'en redorer la gloire, voire de l'engager au profit d'une polémique — l'ouvrage a été écrit sous Pétain, durant l'occupation — il ne surélève pas son modèle.

Jakob Thierry ou Thiry naît à Edelsheim (Palatinat) en 1723. Il fait des études à Leyde. A Paris, où il arrive en 1748, il épouse sa cousine. En 1753 il hérite biens et baronnie d'un oncle enrichi et anobli en France : le voici donc Paul - Henri, baron d'Holbach. Ayant perdu sa femme, il épouse sa belle-sœur. Il se lie à Diderot, Rousseau, d'Alembert, Helvetius, plus tard Naigeon, Turgot, etc. : que ce soit rue Saint-Roch où il tient le fameux salon qu'on surnomme la « Synagogue », ou dans sa propriété du Grandval, sur les bords de la Marne, il ne cessera d'accueillir français et étrangers, de traduire des ouvrages scientifiques allemands, puis, à partir de son voyage en Angleterre (1765), des ouvrages anglais de politique et de lutte antireligieuse ; il prend parti dans les querelles musicales, collabore à l'*Encyclopédie*, republie des pamphlets de littérature clandestine et y ajoute, sous pseudonyme, ses propres œuvres ; jusqu'à sa mort, le 21 janvier 1789, il combattra pour rendre les hommes heureux en leur dévoilant ce qu'il croit être leur véritable nature.

On cherchera, avec Pierre Naville, les « matrices » de cette pensée dans la littérature matérialiste des débuts du XVIII[e] siècle, dans La Mettrie — qui serait « parmi les précurseurs les plus certains du *Système de la Nature* » (p. 140) — dans Boulanger, chez les chimistes et les minéralogistes allemands (le lecteur français a ici le plus à apprendre), et dans une partie de la philosophie anglaise. Bien entendu, aux « influences » rassemblées en ces chapitres il convient d'ajouter celle que le baron pouvait, à l'occasion, choisir dans les conversations du Grandval et de la Synagogue.

Diderot et d'Holbach

Pour ma part, j'aurais insisté sur l'action que, de plus en plus, me semblent avoir exercée l'un sur l'autre Diderot et d'Holbach. Naville affirme que l'*Inventaire du Fonds Vandeul* n'apporte rien de neuf sur les rapports des deux philosophes (p. 9) : il apporte la preuve des déceptions de Diderot sur Grimm : « *Je ne vous reconnais plus, vous êtes devenu, sans vous en douter peut-être, un des plus cachés, mais des plus (.....) antiphilosophes. Vous vivez avec nous, mais vous nous haïssez* ». Et le Commentaire à la *Lettre sur l'homme*, de Hemsterhuis, découvre un Diderot particulièrement attentif à l'auteur du *Système de la Nature*.

Selon le *Système*, tout se réduit, dans la nature, à de la matière en mouvement. Qu'est-ce que d'Holbach entendait par matière et par mouvement ? Il n'est pas toujours aisé de répondre avec exactitude, et l'embarras transparaît alors dans l'exposé de Pierre Naville. Et pourtant, à plusieurs reprises, Naville souligne l'importance de Stahl. Je crois qu'il fallait s'y tenir. La métaphysique de l'Etre avait *animé*, chez Leibniz, la mécanique de Des cartes, et de là était née la Dynamique. Mais la querelle des forces vives qui, pendant quelque vingt ans (1728-1748), avait divisé les savants aussi bien que les philosophes, venait de montrer combien cette Dynamique demeurait ambiguë. La chimie — de Stahl ou de Rouelle — ne pouvait-elle remplacer la métaphysique de l'Etre et fonder positivement la Dynamique sur la force la plus interne de la nature, la force chimique qui ne s'exerçait que sur une matière hétérogène ? Si oui, la matière homogène et le mouvement local du corpuscule cartésien ou de l'atome newtonien paraissaient plus abstraits, plus superficiels que les substances et les forces en combinaison dans le laboratoire du chimiste. L'originalité de d'Holbach et, je pense, de Diderot, est d'avoir établi, au moins en partie, leur matérialisme sur cette base.

Sur cette base il restait à édifier l'organisme et la faculté de penser. En ce qui concerne l'organisme, Diderot a imaginé des genèses où les commentateurs croient lire

ou la matière en mouvement

D'Holbach

du Lamarck parce qu'ils oublient de relire le Livre V du *De rerum natura* ; d'Holbach, lui, se borne à invoquer une aptitude à se coordonner avec le tout, et Naville a raison d'observer : « *Les Encyclopédistes attendaient encore Lamarck* » (p. 263). Quant à sentir et à penser, le baron rattache ces fonctions au développement du système nerveux, particulièrement du cerveau. Sur ce deuxième point, je ne suis plus certain que Naville défende autant qu'il le faudrait les mérites de son philosophe. Car enfin, il ne s'agit pas de dénoncer les faiblesses trop évidentes d'une neurologie à peu près imaginaire ; il s'agit de montrer chez d'Holbach, à côté de l'aveu que des *passages* nous échappent — comment la matière *s'animalise-t-elle* ? —, le sentiment très clair et très moderne des *différences de niveaux* d'organisations qui entraînent, chacun, une structure de comportement originale, chacun une propriété nouvelle. Toute l'importance du cerveau tient de son pouvoir de différenciation, soit qu'il répercute immédiatement les excitations externes ou internes, soit qu'il diffère les réponses et, ainsi, donne lieu à de nouveaux ensembles que l'on nomme pensées, réflexion, mémoire, imagination, jugements, volontés, actions. Est-il besoin de préciser que dans une nature où tout s'enchaîne par la causalité, la liberté ne peut plus être le libre-arbitre, mais, grâce surtout à l'éducation, une *nécessité éclairée* ?

Un bilan de l'univers

Des esprits aussi variés que dom Deschamps, Goethe, Hegel, André Chénier se sont intéressés, Naville le rappelle en quelques pages, au *Système de la Nature*. C'est que « le système *n'éclaire pas de voies nouvelles, il ne renferme ni découvertes, ni secrets ; mais il tente un effort presque désespéré pour faire, à sa date, le bilan honnête et complet de l'univers* » (p. 313). Et c'est aussi, ajouterais-je, que, toute-puissante, éternelle, créatrice, la Nature y reçoit les attributs de Dieu.

Le *Système* contient, puisqu'il est avant tout écrit pour cela, une morale et une politique que le baron développera dans la suite de ses ouvrages. Elles ne sont, pour lui, possibles que par la suppression préalable de la religion. La religion *fixe* en un dogme les croyances, l'autorité sacralisée, l'éducation conservatrice, au lieu d'inviter au progrès dont la science, métaphysiquement sceptique, propose l'exemple vérifiable, l'autorité raisonnée, l'éducation innovatrice. Il faut, par conséquent, lutter contre l'intolérance, réformer l'éducation et l'enseignement, rappeler aux rois qu'ils ne tiennent leur pouvoir que d'un pacte implicite avec leurs peuples, ne pas accepter l'inégalité sociale des riches et des pauvres, et, à cette occasion, freiner le mercantilisme, poser en principe le bonheur de chacun par tous et de tous par chacun. Ces idées ne sont pas très originales : il suffit à d'Holbach de dialoguer avec l'*intelligentsia* de son siècle pour les entendre. Aussi, chemin faisant — et, du reste en accord avec son sous-titre — Naville confronte-t-il son philosophe avec des philosophes des Lumières, et proteste-t-il contre certaines interprétations de nos critiques. On aimerait parfois discuter avec Naville, parce que l'on est entraîné par son enthousiasme. Comment, lui dirait-on, expliquer que ce matérialiste ait soutenu, avec Diderot et bien d'autres, les droits de la propriété ? Vous vous étonnez que, sur la représentation du peuple, d'Holbach s'en tienne, en gros, à Montesquieu : n'est-il pas encore plus étonnant que, d'une façon générale, la revendication morale et politique ne puisse vraiment se déduire des principes matérialistes, si bien qu'on la retrouve, quelquefois dans les mêmes termes, chez les déistes, les théistes, et même chez les théologiens ? Dans le détail, à propos de Sade (p. 366), je garde du plus laid, du plus séduisant des hommes, Maurice Heine, un souvenir trop émerveillé pour ne pas vouloir le défendre.

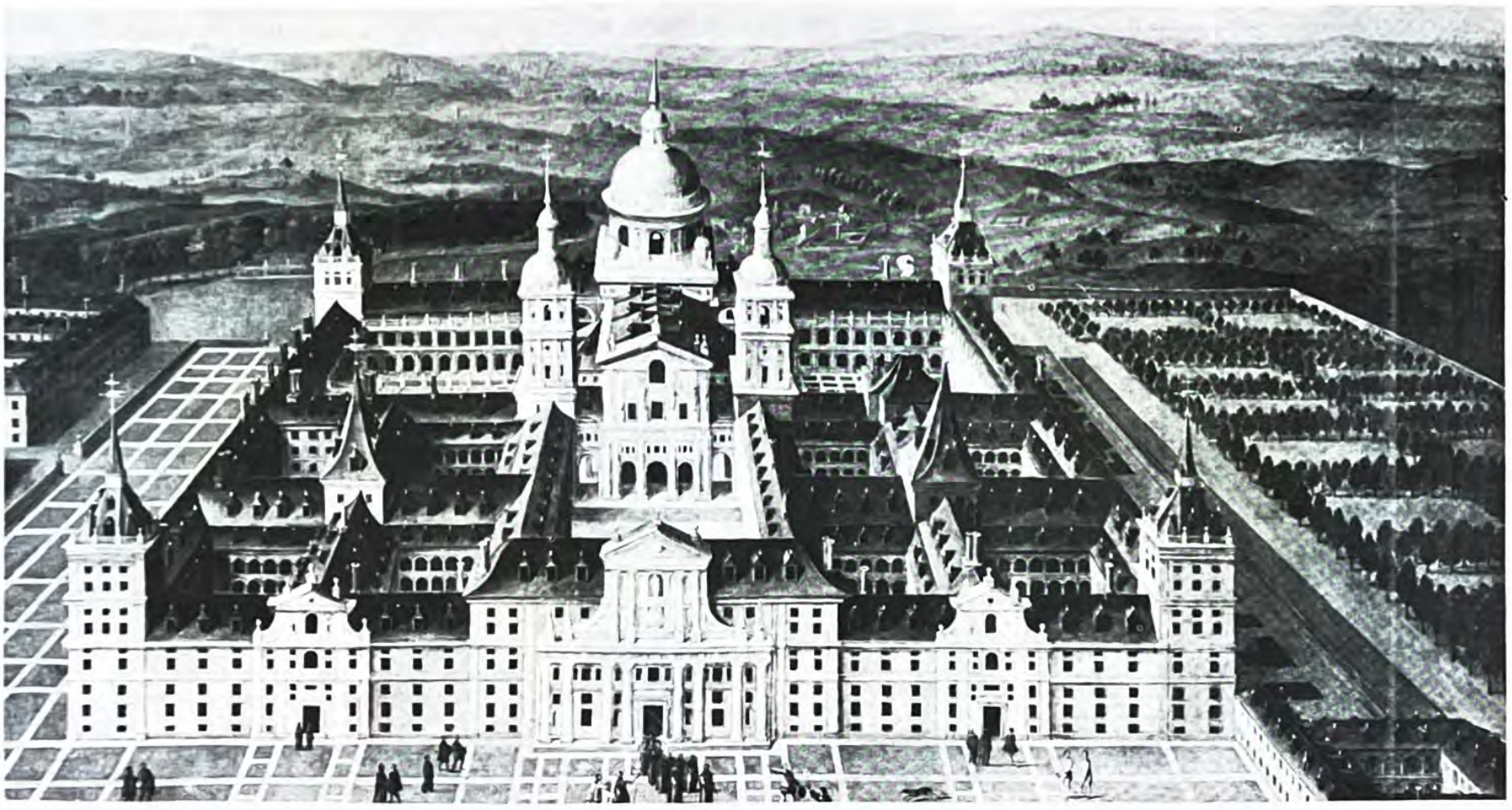
La liberté naturelle

Le livre refermé, on se sent rajeuni par l'élan de Naville. Malgré les déceptions, un matérialiste est toujours optimiste, parce que sa doctrine confie l'homme à lui-même et met le monde à son service par la science. Les déceptions ? En ouvrant à Genève, en 1963, le premier Congrès des Lumières, M. Théodore Besterman ne les cachait pas. Les espoirs humanitaires du XVIII[e] n'ont été si souvent que des rêves ! Ce siècle s'éloigne de nous. Bientôt nous n'en parlerons plus la langue. Il fondait tout sur la raison. Il ne prévoyait pas que la raison allait se diviser en rationnel et en raisonnable. Du rationnel a dépendu le progrès technique dont le rythme ne cesse de s'accélérer, et nous pourrions nous appliquer la formule que les déistes réservaient à Dieu : « Le monde est notre ouvrage ». Mais en devenant de plus en plus rationnels, peut-être sommes-nous devenus de plus en plus déraisonnables : nous sommes trop impatients, trop instables pour ne pas préférer le plaisir au bonheur, trop policés, trop lâches pour ne pas renoncer aux merveilleux romans de la liberté naturelle. Rousseau déjà y avait renoncé — pour les autres ! C'est à lui, et non à d'Holbach, que l'avenir appartenait, et Naville ne manque pas d'en faire la remarque.

Yvon Belaval

1. Mais pourquoi, après avoir bien corrigé « décade » par « décennie » (p. 132) n'avoir pas corrigé aussi la date d'anoblissement de l'oncle : est-ce 1722, comme le veut toujours la p. 27 ? Ou 1720, comme le veut la nouvelle annexe, p. 439 ?

Le grand moment



Le Palais de l'Escurial, peinture espagnole du XVII siècle

Damien Bayon
L'Architecture en Castille au XVI siècle, commandes et réalisations.
Coll. « Le Signe de l'Art »
Klincksieck éd. 300 p. 48 pl.

De la victoire des Rois Catholiques contre les Mores jusqu'à l'apogée de Philippe II, l'architecture castillane et andalouse déploie tout un réseau de styles et de formes. Tout le long de ce siècle et demi (seconde moitié du XV[e] et XVI[e]), le domaine castillan — limité par deux lignes parallèles : l'une qui va de Bilbao à Alicante et l'autre qui va de Compostelle à Cadix — est le terrain d'une transition complexe : si la première moitié du XV[e] siècle reste le règne exclusif du gothique, le XVII[e] sera déjà celui du classicisme et du baroque.

Mais comment se constitue ce passage ? Qu'y a-t-il à l'origine de ce que seront ces deux styles opposés : le classique espagnol, économe jusqu'à l'ascétisme, et le baroque, ce vertige de la prolifération et de l'abondance ? Comment déceler, dans ce labyrinthe de façades, chapelles funéraires, cours, résidences, écoles et hôpitaux, une ligne continue, une évolution, un « esprit de suite », si l'autonomie d'un style est toujours brisée par l'intrusion, par le reflet, d'un autre ? Dans le conglomérat de royaumes réunis autour de la Castille vont coexister, à cette époque, au moins trois ou quatre grands styles : le gothique donne lieu à deux interprétations, d'une part ce qu'on appelle le style des Rois Catholiques — un gothique flamboyant un peu surchargé et marqué par les symboles de la royauté —, et d'autre part une dérivation tardive, celle de Salamanque et Ségovie — un gothique « international » appliqué sans beaucoup de conviction —. Mais en même temps, la Renaissance italienne impose ses formes nouvelles ; et celles-ci vont se synthétiser tant avec celles du gothique — dans ses deux versions — qu'avec celles du *mudéjare* — survivance des éléments de l'architecture arabe — pour donner ce qu'on connaît sous le nom de *plateresque*. Finalement, l'introduction du goût italien produira des œuvres classiques comme la cathédrale de Grenade et surtout l'Escorial.

Un texte de propagande

Toutes les « solutions », toutes les possibilités expressives de la pierre sont ainsi recensées : depuis l'accumulation et l'exubérance presque parodique du plateresque, jusqu'à la nudité de ce que le roi, pour afficher son austérité, conçut comme un monastère royal : l'Escorial.

Or, ce siècle et demi de la confusion ou de la synthèse est, pense Damien Bayon, le grand moment de l'architecture espagnole. Le XVII[e], à côté de ce déploiement inventif, de ce brassage de grammaires, lui paraît « certainement moins considérable » : le classicisme, entre les mains des disciples de Herrera, l'architecte de l'Escorial, deviendra fade ; le baroque se convertira en effet décoratif, en « décor plaqué », souvent figé et inexpressif.

On voit quels problèmes présentait le découpage de cet ensemble de formes. Pour le dominer, Damien Bayon a eu recours à un critère nouveau. Ni la chronologie, où « les grands traits qu'on pourrait dessiner s'estompent dans une poussière de renseignements » ; ni les écoles, dont l'inventaire aboutit nécessairement à un jugement d'éclectisme ou à la notion de mondes étanches ; ni la biographie, particulièrement difficile en Espagne où la personnalité et l'évolution des architectes échappent, et qui de surcroît ne saurait expliquer l'œuvre « à travers les avatars d'une vie ». Pour Damien Bayon, cette superposition inextricable de motifs, de pratiques et de projets est à saisir à partir de son programme, c'est-à-dire en fait, de la commande. On pourrait dire qu'il s'agit dès lors d'une *écriture*. Une écriture intimement liée au sens de la *propriété*, et lui servant de caution; une écriture dont le répertoire technique est destiné à perpétuer le pouvoir de ceux qui, au moyen de la commande, l'ont dictée : *« La symbiose de styles qui se produit ainsi, fortement épicée d'écussons, de légendes gravées, d'aigles et de toutes sortes d'allusions symboliques aux Rois et à la prise de Grenade, fait d'un simple style architectural un véritable* texte de propagande *à la gloire de ceux qui l'ont commandé ».*

Obsédés par l'instauration de l'unité, par le pouvoir et, un peu comme les souverains égyptiens, par la vie éternelle -- voilà ce qu'on demandait au texte architectural de signifier — persuadés que l'Espagne deviendrait, à la suite de l'unification, la première puissance de l'époque, les Rois Catholiques se hâtèrent « d'habiller » les monuments déjà existants et d'en construire d'autres dont le répertoire décoratif devait *dire* l'entreprise royale. Bien entendu, cette rhétorique architecturale — ce n'est pas un hasard si dans cette seconde moitié du XVI[e] siècle naissent Gongora, en 1561, et Quevedo, en 1580 -- a comme ligne de force l'*hyperbole*, qui sera le support de tout le baroque. Le style dénotatif, le « degré zéro » de l'architecture, est aboli, dans cette entreprise de signification du pouvoir. On raconte que, devant la version plutôt discrète, démolie par la suite, d'une église de Tolède, la reine mécontente s'écria : « Esta nonada me avedes fecho aqui ! » (quelque chose comme : « Ceste nient m'avés-vous faicte icy ? »).

Un déchiffrement

La notion de texte que Damien Bayon propose dans ce livre, implique, comme pour un écrit littéraire, celle de *déchiffrement*. Ce déchiffrement, dans le système ornemental de l'architecture castillane, renverrait par des figures opposées -- l'image codée du blason, l'emphase de l'hyperbole, l'ascétisme de l'ellipse -- à un texte toujours pareil : toujours royal.

Dans chaque fondation, on voit se répéter jusqu'à la monotonie de F de Ferdinand et l'Y d'Ysabelle ; le joug et les flèches. Voici un exemple de lecture emprunté à Pedro Aguado Bleye : *« Le joug est celui de Don Fernando et par sa première lettre — yugo en es-*

de l'architecture espagnole

Le Palais de l'Escurial, façade sud du monastère

Les colonnes de la cathédrale, Grenade.

pagnol — fait allusion à la lettre Y du nom Ysabelle ; les flèches sont d'Ysabelle, et par leur initiale font allusion à Ferdinand ». Autre symbole : le nœud gordien et la devise *Tanto monta* de Ferdinand devaient suggérer une identification du Roi catholique avec Alexandre-le-Grand, lequel, en décidant de trancher le nœud qui rattachait le joug (1) au timon du char du roi Gordios, aurait prononcé ces mots mêmes : *autant vaut* (sous entendu : couper que dénouer).

Mais la lecture ne doit pas s'arrêter au niveau patent des symboles — du déchiffrement héraldique —; il faut qu'elle s'attaque au niveau des *fonctions*. Ainsi, la cathédrale de Grenade, qui est, pour Damien Bayon, le monument le plus important de la Renaissance espagnole, a toujours été considérée comme le produit d'un « plan composite », pensée en gothique et « déguisée » en renaissance ; ou bien comme la « greffe » d'un chœur en forme de chapelle circulaire — tambour coiffé d'une coupole — sur un plan basilical à cinq nefs.

Or, la greffe du chœur pratiquée par Siloë répond à une fonction précise où se rassemblent tous les sens du bâtiment. Dans les églises traditionnelles, en croix latine, la coupole se forme « naturellement » au croisement de la nef principale et du transept. Mais où placer l'autel ? Sous le centre de la coupole, ou bien en recul, au fond de l'église ? Dans la solution de Siloë, la chapelle greffée constitue en elle-même un *sancta sanctorum* centré (2) et cohérent : ainsi est posé nettement le signe de l'Incarnation et la présence de Dieu dans les Espèces, selon le mouvement de l'époque, échappant à la « mariolâtrie » du Moyen Age. Il y a plus : la chapelle greffée rappelle singulièrement, par son plan, le Saint-Sépulcre de Jérusalem ; et ceci est encore un trait de sa fonction ; elle était en principe destinée à recevoir les dépouilles mortelles des rois. Enfin, la chapelle circulaire est reliée à la basilique par un arc de triomphe : nous sommes à l'époque de Charles-Quint. Comment ne pas lire sous l'innocence décorative de cet arc une allusion à l'empire romain ?

Les Rois Catholiques

Ainsi, une cathédrale, d'apparence composite tant que nous l'observons seulement du point de vue des styles, prend tout son sens et son unité quand nous y lisons le croisement de trois fonctions — le culte de l'Incarnation, la célébration du triomphe impérial, et la caution dynastique des fondateurs —. Il n'est pas jusqu'au lieu qui ne constitue alors un message supplémentaire. Les Rois Catholiques avaient déjà voulu *marquer* Grenade en décidant, après avoir semé toute l'Espagne de chapelles funéraires, de lui faire don de leurs dépouilles mortelles. Ainsi leurs descendants voulaient-ils affirmer leur présence dans le dernier bastion conquis aux « infidèles » et l'éternité de leur pouvoir.

Même type de lecture pour l'Escorial, dont les fonctions s'emboîtent comme les volumes d'une poupée russe. Philippe II a d'abord conçu le bâtiment comme un *Temple à la Victoire* survenue le jour de la Saint-Laurent. Le « gril » dessiné par le plan serait, comme on sait, un symbole choisi du martyre du saint, ou, pour Ortega y Gasset, et à l'inverse, Philippe II aurait vu dans le plan en forme de gril qu'on lui soumettait une allusion qui l'aurait conduit à invoquer le martyre du saint. Mais un temple « à l'ancienne » avait quelque chose de païen ; il fallut donc le tempérer par une église. L'église et son monastère furent donnés à l'ordre des Hyéronimites, le préféré des Rois Catholiques et de Charles-Quint : on signalait ainsi la persistance de la dynastie, on se donnait la caution du passé. Troisième élément : dans la crypte, on bâtit un panthéon royal, destiné, lui, aux souverains futurs. Tout cela fait un ensemble imposant, un « édifice public à grand programme » ; on construit à l'intérieur un palais royal, mais d'une telle modestie qu'on peut l'appeler la *maison du roi*. Ce jeu d'emboîtements permet de faire du bâtiment, au niveau symbolique, une « déclaration de principes » extrêmement complète : la vie et la mort, les pouvoirs temporel et spirituel, le passé, le présent, et l'avenir, tout est lisible, tout un système de relations est inscrit là comme « un dogme politique et religieux incarné ».

Les « figures » du discours

Le livre de Damien Bayon met en relief ce que, de certains arts, nous avons une grande difficulté à penser : le fait qu'ils obéissent à un programme et que leur surface esthétique est entièrement traversée par une intention. L'art espagnol duquel vont sortir aussi bien le classique que le baroque a ce trait en commun avec l'art romain de l'époque impériale : le souci de l'efficacité et de la propagande, qui fait d'eux des porte-parole. Le paradoxe est que ces arts à programme sont parmi ceux dont l'invention formelle est la plus grande, et qu'ils donnent une passionnante occasion d'observer la courbe que tracent les *figures* du discours autour de ce qu'il s'efforce d'affirmer.

Severo Sarduy

1. Métonymie du joug de Ferdinand au nœud qui le lie, métaphore de Ferdinand devant le nœud que devait trancher Alexandre.

2. Wittkower de même a montré l'importance des plans centrés à la Renaissance, et leur portée symbolique.

Indiens d'Amérique

Erna Siebert et Werner Forman
L'Art des Indiens d'Amérique
Traduction d'Yvette Joye
108 photos en couleurs.
Cercle d'Art, éd., 212 p.

Cette tête de bois casquée, taillée dans un cône que supporte un gorgerin, avec sa moustache en fourrure, comiquement gauloise, et sa bouche fendue en un large sourire qui laisse voir soixante-deux dents figurées par des coquillages, c'est un masque tlingite d'une collection soviétique que n'ont pas vu les visiteurs de l'exposition d'art russe du Grand Palais. Il n'est pas coutume, en effet, de compter des objets appartenant au domaine de l'ethnographie parmi les « trésors » appelés à figurer dans les grandes expositions. Et les musées étrangers, que les livres d'art nous font le mieux connaître, sont les musées de peinture. Autrement, ils se consacrent plus volontiers à l'art de tout un pays, de toute une époque, voire de toute une civilisation, qu'à une seule catégorie d'objets dont la limitation permettrait cependant une approche plus efficace et une plus attentive exploration. Aussi est-ce cela que j'apprécie vivement dans l'ouvrage d'Erna Siebert et Werner Forman, car, en dépit de la trompeuse généralisation de son titre, *l'Art des Indiens d'Amérique*, il traite exclusivement de la culture des tribus de la côte nord-ouest, et en particulier du groupe le plus septentrional comprenant les Tlingites, les Tsimshians et les Haidas.

Le livre nous révèle ainsi, par la publication de très beaux documents, un aspect peu connu d'un art avec lequel nos musées nous ont beaucoup moins familiarisés qu'avec les arts africain et océanien. Les objets étudiés proviennent principalement du Musée anthropologique de l'Université Lomonosov de Moscou et du Musée ethnographique de l'Académie des sciences de Leningrad. Les collections de ces musées ont été constituées à l'époque des possessions russes en Amérique et dans les Iles Aléoutiennes, c'est-à-dire, avant la vente de l'Alaska par la Russie aux Etats-Unis, en 1867. Une des plus importantes est celle de Lisiansky. Il parcourut le Pacifique nord dans les premières années du XIX[e] siècle et en rapporta, outre de magnifiques et surprenants objets, des observations qui, aujourd'hui encore, servent de base à l'étude ethnographique des tribus des régions côtières. Il s'intéressa particulièrement aux Tlingites, chez qui le système tribal, déjà disparu des groupes méridionaux, faisait encore dominer son organisation sociale compliquée avec sa division en phratries et sa subdivision en clans.

Les deux phratries tlingites étaient respectivement liées aux totems du Corbeau et du Loup dont les figurations se retrouvent sur de nombreux objets rituels ou d'usage domestique tels que coffrets, plats à graisse, cuillers et hameçons. Car tout objet de bois, d'os, de corne ou de pierre (même un marteau), était sculpté et décoré avec un art qui témoigne d'une remarquable évolution culturelle. Les artistes indiens, habiles à exprimer le caractère d'un visage avec un réalisme où l'humour pouvait avoir sa part, savaient aussi le transformer en une figure fantastique, mi-animale, mi-humaine, et qui semblait habitée par un pouvoir inquiétant.

Les plus étranges et les plus beaux objets tlingites sont les masques et les coiffures de bois utilisés par les chamans dans les cérémonies d'initiation ou dans l'accomplissement des rites destinés à provoquer la communication avec les esprits. Des figures humaines et, plus généralement, des animaux — ours, loup, chèvre, castor, faucon, corbeau, moustique —, s'y trouvent représentés, sculptés dans le cèdre, l'érable ou le sapin de Sitka, ornés d'éléments de fourrure et de plume, de moustaches de lion marin et de coquilles d'haliotides. Un décor à motifs géométriques recouvre les surfaces selon les principes d'une asymétrie savante et dans une harmonie de couleurs très raffinée.

Il ne semble pas que la connaissance de la pensée animiste, d'où découle la mythologie imagée de ces tribus côtières, soit suffisamment poussée pour permettre de donner un sens à toutes les représentations symboliques que nous offre leur art. La nature même des relations établies par les chamans entre eux et les forces spirituelles qu'ils cherchaient à convaincre ou à capter nous demeure encore assez obscure. Mais, quelle que soit la fonction exacte de certains masques — affronter l'esprit évoqué ou permettre d'en assumer passagèrement l'incarnation —, ils contiennent dans la conjonction des éléments qui les composent une telle puissance expressive qu'il est impossible de dissocier leur esthétique d'une signification qui, pour nous être inconnue, n'en est pas moins présente, brûlante et envoûtante.

Ce petit personnage lunaire, haut de huit centimètres, sculpté dans une dent d'ours, avec son bonnet pointu hérité du vestiaire international des magiciens, et son air de réflexion infinie, enfermé dans son secret dont la contemplation intérieure semble avoir eu pour effet de lui gonfler monstrueusement les paupières, était-il une simple amulette pour la tranquillité des pêcheurs ou l'un de ces merveilleux instruments appelés « attrapeurs d'âmes » dont on se servait pour ressaisir celles que, par mégarde, avaient laissé échapper les vivants ?

La vie et la mort se livraient à de curieux échanges dans la baie de Yacutat et l'on comprend que les marchands russes qui s'en allaient au XVIII[e] siècle chercher des fourrures sur les côtes de l'Alaska n'aient pas très bien su à quoi s'en tenir sur la religion, peu orthodoxe, des Tlingites.

Jean Selz

ENTRETIEN

Si Kojève écrit un livre, cela n'arrive pas communément mais les traces en sont durables. Un seul ouvrage, publié voici vingt-deux ans, l'a consacré comme « le lecteur » de Hegel. Depuis, une curieuse gloire l'accompagne. Elle est à la fois mondiale et rare, lointaine et révérentielle, inébranlable. Nul aujourd'hui ne se mettrait en route vers Hegel sans emprunter les boussoles de Kojève. Celui-ci occupe Hegel comme on occupe un territoire. Il y règne.

Si bien qu'interroger Kojève, à l'occasion d'un nouveau texte, (1), est un exercice glaçant. On vient de lire cette vertigineuse lecture hegelienne des Présocratiques, et l'on se sent un peu menu. Et quelle tête peut-il avoir de surcroît, ce philosophe, à force de vivre dans le commerce de Parménide, de Hegel et de quelques loustics de cet acabit ? A distance, on l'imagine sous la forme de ces vieux sages de Rembrandt, munis d'une longue barbe et de rides, occupés à méditer dans la lumière et l'ombre de leurs mansardes.

Et l'on tombe de son haut : pas de barbe, pas de rides, des cheveux noirs, et si Kojève a soixante-six ans, c'est que sa biographie le dit. Ce philosophe, que l'on rejetait aux confins du visible, sa tête est stupéfiante car c'est une tête de haut fonctionnaire. Rien ne manque à la panoplie, l'élégance ouatée du vêtement, les lunettes chargées de tamiser les malices de l'œil, ce qu'il faut de vigueur et de souplesse dans le corps, une aisance raffinée, oui, un de ces hommes qui sillonnent le monde et qui peuplent les palaces internationaux. Quant aux mansardes de Rembrandt...

C'est qu'on était romantique et périmé. Kojève est plus loyal, il a la tête de son emploi : le plus profond lecteur de Hegel — et quoi de plus légitime, en somme — est un « grand commis » de l'Etat. Sa vie se partage entre les mornes couloirs du quai Branly et les capitales du monde dans lesquelles il va plaider d'épouvantables dossiers économiques. L'étrange est qu'il n'en est pas peu fier. Déconcertant déplacement de l'orgueil chez Kojève : le monde l'admire parce qu'il lit Hegel comme d'autres lisent Tintin et lui, sa fierté, c'est d'avoir inventé, lors du **Kennedy Round**, un système de préférences tarifaires, de s'être démené comme un diable dans un bénitier pour l'imposer, d'avoir gagné.

De tout cela, il faut malheureusement parler au passé : Alexandre Kojève est mort subitement quelques jours après qu'il avait accepté de nous recevoir. Il ne donnait guère d'entretiens. Celui-ci aura été le dernier.

(1) Alexandre Kojève : **Essai d'une Histoire raisonnee de philosophie paienne**, coll. « Bibl. des Idées », Gallimard éd.

Voilà Kojève. Il sourit, il dit des drôleries, il lâche des rires sardoniques ou indulgents. Il est provocant, pétulant, subversif, bourré de paradoxes jusqu'à la gueule, grave et profond, roublard, naïf. Il vous explique que son bonheur, comme fonctionnaire, c'est de descendre dans des palaces et de tenir des conférences dans des palais. Et comme, en même temps, les lunettes brillent un peu, sans doute est-il en train de vous embrouiller et de se cacher. Puisqu'il ne veut pas dire la vérité, on en cherche une autre : on songe que son bonheur, comme fonctionnaire, c'est d'appartenir à cette équipe d'hommes qui se rencontrent à Rome, à New-Delhi ou à Genève et qui possèdent le véritable pouvoir, loin des effets de surface de la politique. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il adore parler d'économie politique. De sorte que, bien résolu à tout savoir d'Anaximandre, je me voyais menacé de repartir avec un gros dossier sur la Taxe à la valeur ajoutée.

Urgence de réagir. Par exemple, en le lançant dans sa mémoire. Il y a dans la vie de Kojève un épisode qui m'a toujours fasciné, les séminaires sur Hegel qu'il a tenus entre 1933 et 1939, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Peu de monde pour y assister mais, dans cet auditoire clairsemé, les noms suivants : Jacques Lacan, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Queneau, Georges Bataille, Raymond Aron, le père Fessard, Robert Marjolin, quelquefois André Breton.

A.K. Ah oui, c'était très bien, l'Ecole pratique des Hautes Etudes, j'y ai introduit l'usage des cigarettes pendant les cours. Et après on allait dîner ensemble, avec Lacan, Queneau, Bataille dans un restaurant grec du quartier qui existe toujours, l'*Athènes*. Comment tout cela s'était fait ? Ecoutez, il faudrait remonter plus haut.

Hegel voit Napoléon à cheval

Plus haut, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1770 qui vit naître à Stuttgart Georg Friedrich Wilhelm Hegel. A défaut, jusqu'au 13 octobre 1806, quand le même Hegel voit passer Napoléon, à cheval, sous sa fenêtre. A défaut encore, jusqu'à l'année 1902 que choisit Kojève pour venir au monde à Moscou. Dix-huit ans plus tard, en 1920, il quitte la Russie, débarque en Allemagne.

A.K. Pourquoi ? J'étais communiste, il n'y avait pas de raison pour fuir la Russie. Mais je savais que l'établissement du communis-

Kojève : Les philosophes ne m'intéressent pas, je cherche des sages

me signifiait trente années terribles. Il m'arrive de penser à ces choses-là. Un jour, je l'ai dit à ma mère : « Après tout, si j'étais resté en Russie... », et ma mère m'avait répondu : « Mais tu aurais été fusillé au moins deux fois. » Peut-être, peut-être... et pourtant Mikoyan...

L'Allemagne, c'est Heidelberg et Berlin. A l'époque, il y a un professeur de philosophie qui s'appelle Husserl et qui ne manque pas d'un certain talent.

A.K. Non, j'ai volontairement évité les cours de Husserl. J'ai suivi ceux d'un autre professeur, tout à fait stupide, et puis ceux de Jaspers. J'ai perdu du temps parce que j'ai appris le sanskrit, le thibétain, le chinois. Le bouddhisme m'intéressait à cause de son radicalisme. C'est la seule religion athée mais en grattant davantage, j'ai compris que je faisais fausse route. J'ai compris qu'il s'était passé quelque chose en Grèce, il y a vingt-quatre siècles, et que là était la source et la clef de tout. C'est là-bas qu'a été prononcé le début de la phrase.

Parler devant Breton, Bataille, Lacan, Queneau

Hegel, j'ai essayé de le lire. J'ai lu quatre fois, et dans son long, *la Phénoménologie de l'esprit*. Je m'acharnais. Je n'en ai pas compris un mot. Ensuite, ça a été Paris, je ne faisait rien, je m'instruisais, mais un oncle qui vendait du fromage est mort et j'ai été ruiné. Un jour, en 1933, Koyré qui faisait des cours sur Hegel doit les interrompre et on me propose de lui succéder. J'ai accepté. J'ai relu *la Phénoménologie* et, quand je suis arrivé au chapitre IV, alors, j'ai compris que c'était Napoléon. J'ai commencé mes cours. Je ne préparais rien, je lisais et je commentais mais tout ce que disait Hegel me paraissait lumineux. Oui, j'ai éprouvé un plaisir intellectuel exceptionnel.

Et c'était extraordinaire de parler de Hegel devant Breton, Bataille, Lacan, Queneau... Il y avait un monsieur décoré qui venait avec sa femme et que personne ne connaissait. Il est venu trois ans sans manquer un cours. Puis, le dernier jour, il m'annonce qu'il va quitter Paris et me remet sa carte. Ce jour-là, j'ai appris que j'avais également enseigné Hegel à un contre-amiral de la flotte.

Six ans. Jusqu'à la guerre mais c'est une coïncidence. J'ai terminé la lecture de *la Phénoménologie* comme la guerre éclatait. J'ai été mobilisé, j'ai reçu mon fascicule bleu de soldat de deuxième classe. Durant quelques jours, j'ai encore traîné au quartier Latin et un jour, dans un café du boulevard Saint-Michel, un de mes élèves, un Indochinois, s'approche de moi, désigne mon uniforme de bidasse et très aimablement : « Eh bien, Monsieur le professeur, je vois que vous êtes enfin passé à l'action ! ».

C'est à des moments de cette sorte qu'il est intéressant d'entendre le rire de Kojève.

A.K. Après la guerre, les affaires économiques. Je vous ai dit que parmi mes « Hegeliens » il y avait Marjolin. C'est lui qui m'a demandé de venir travailler ici pour un intérim de trois mois et cela dure depuis vingt-cinq ans. J'adore ce travail. Pour l'intellectuel, le succès tient lieu de réussite. Vous écrivez un livre, il a du succès, c'est tout. Ici, c'est différent. Il y a des réussites. Je vous ai dit le plaisir que j'ai éprouvé quand mon système douanier a été accepté. C'est une forme de jeu supérieur. On voyage, on appartient à l'élite internationale, celle qui a remplacé l'aristocratie et les gens que l'on rencontre ne sont pas les derniers venus. Un homme comme P.-P. Schweitzer, le directeur du Fonds Monétaire International, ou Edgar Faure, bien d'autres, je vous assure que leur cervelle fonctionne vraiment très joliment. Alors, si vous avez leur estime...

(Bizarre, il fait la roue, il se pavane, on dirait qu'il joue mais est-ce qu'il s'amuse ou bien se moque, est-ce qu'il se cache ou bien il est un homme désespéré ?) Et on lui dit prudemment :

Alexandre Kojève

Oui, les préférences tarifaires, ce doit être épatant, et l'estime d'un financier aussi, mais celle d'un philosophe ?

(Une moue, le profil aigu qui se noie soudain parce que le menton est tombé dans le col, la voix désenchantée).

A.K. Des philosophes ? Heidegger ? Mais, vous savez peut-être qu'il a très mal tourné, comme philosophe. Et à part Heidegger ? Du reste, les philosophes ne m'intéressent pas, je ne cherche que des *sages* et des sages, trouvez m'en un. Tout cela est lié à la Fin de l'histoire. C'est drôle. Hegel l'a dit. Moi, j'ai expliqué que Hegel l'avait dit et personne ne veut l'admettre, que l'histoire est close, personne ne le digère. A vrai dire, moi aussi, j'ai d'abord pensé que c'était une billevesée mais, ensuite, j'ai réfléchi et j'ai vu que c'était génial. Simplement, Hegel s'était trompé de cent cinquante ans. La fin de l'histoire, ce n'était pas Napoléon, c'était Staline et c'était moi qui serais chargé de l'annoncer avec la différence que je n'aurai pas la chance de voir passer Staline à cheval sous mes fenêtres, mais enfin... Après, il y a eu la guerre et j'ai compris. Non, Hegel ne s'était pas trompé, il avait bien donné la date juste de la fin de l'histoire, 1806. Depuis cette date, qu'est-ce qui se passe ? Rien du tout, l'*alignement des provinces*. La révolution chinoise n'est que l'introduction du Code Napoléon en Chine. La fameuse accélération de l'histoire dont on parle tant. Avez-vous remarqué qu'en s'accélérant de plus en plus le mouvement historique avance de moins en moins ?

Il faut bien préciser ce que ces choses veulent dire. Qu'est-ce que c'est, l'histoire ? Une phrase qui reflète la réalité mais que personne n'avait dite auparavant. C'est en ce sens qu'on parle de la fin de l'histoire. Il se produit toujours des événements mais, depuis Hegel et Napoléon, on n'a plus rien dit, on ne peut plus rien dire de nouveau. Quelque chose a pris naissance en Grèce et le dernier mot a été dit. Trois hommes l'ont compris au même moment : Hegel, Sade et Brummel — oui, oui, Brummel a su qu'après Napoléon, on ne pouvait plus être soldat.

La fin de l'Histoire

Jetez un coup d'œil autour de vous. Tout, y compris les convulsions du monde, désigne que l'histoire est close. Berlin, aujourd'hui, c'est très exactement le quartier Latin de ma jeunesse. Du point de vue politique, on va vers cet Etat universel qu'avait prédit Marx (mais il avait puisé cette idée dans l'époque napoléonienne). Or, une fois qu'il sera en place, cet état universel et homogène, et il est clair que nous y courons, peut-on aller au-delà ? Et si vous dites que l'homme est dieu, pouvez-vous allez plus loin ? Reste l'art, mais après la musique concrète et la peinture abstraite, comment dire une phrase nouvelle ? On se dirige vers un mode de vie russo-américain, anthropomorphe mais animal, je veux dire sans négativité.

Ce discours, Kojève le prononce avec une sorte de détachement courtois, il constate, sans prendre parti, il enregistre froidement. A l'entendre, on se dit qu'on est entré dans le dimanche de l'histoire et ces phrases sonnent aussi tristement que celles de Hegel, au soir de sa vie : « Quand la philosophie peint gris sur gris, une forme de la vie a vieilli et elle ne se laisse pas rajeunir avec du gris sur gris : elle se laisse seulement connaître ; l'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. »

A.K. Ce qu'il en sera ? Comment l'imaginer, mais considérez le Japon : voilà un pays qui s'est délibérément protégé de l'histoire pendant trois siècles, il a mis une barrière entre l'histoire et lui, si bien qu'il laisse peut-être prévoir notre propre avenir. Et c'est vrai que le Japon est un pays étonnant. Un exemple : le snobisme, par sa nature, est l'apanage d'une petite minorité. Or, ce que nous enseigne le Japon, c'est que l'on peut démocratiser le snobisme. Le Japon, c'est quatre-vingts millions de snobs. Auprès du peuple japonais, la haute société anglaise est un ramassis de marins ivres.

Japoniser l'occident...

Pourquoi ceci à propos de la fin de l'histoire ? Parce que le snobisme est la négativité gratuite. Dans le monde de l'histoire, l'histoire se charge elle-même de produire la négativité qui est essentielle à l'humain. Si l'histoire ne parle plus, alors, on fabrique soi-même la négativité. N'oubliez pas que ça va très loin, le snobisme. On meurt par snobisme, ce sont les kamikazés. Vous connaissez l'histoire de Frédéric II, sur un champ de bataille, quand il entend hurler un jeune homme blessé mortellement au ventre : « On meurt convenablement », et il passe. Ou César, percé de poignards et qui ramène le pan de sa toge sur les plaies de ses jambes. Je veux dire, si l'humain se fonde sur la négativité, la fin du discours de l'histoire offre deux voies, japoniser l'occident ou américaniser le Japon, c'est-à-dire faire l'amour d'une façon naturelle ou à la façon des singes savants.

Assez pour le Japon. On va fureter ailleurs, du côté des sciences humaines que Kojève, dans son livre, oppose passionnément à la philosophie.

A.K. Si on voulait résumer à gros traits, on pourrait dire que je commence par définir la philosophie. Celle-ci ne possède pas un domaine réservé. C'est un discours, n'importe lequel, mais qui se distingue de tous les autres discours *en ce sens qu'il parle non seulement de ce dont il parle mais encore du fait qu'il en parle et que c'est lui qui en parle*. Tout discours qui ne parle pas de lui-même se situe, de ce fait, en dehors de la philosophie. Ce discours philoso-

▶

phique, qui est né en Grèce, du côté de l'homme qu'on appelle Thalès, a connu ensuite deux illustrations extrêmes : Parménide, dont le discours aboutit au *silence* et Héraclite — enfin ce qu'on appelle Héraclite — qui profère un *discours ininterrompu*, un discours infini dans lequel chaque phrase peut toujours être suivie d'une autre phrase. C'est de ce discours que procèdent les rhéteurs et les sophistes. Eh bien, les sophistes modernes, les fils d'Héraclite, ce sont les sociologues et les historicistes dont le discours a justement pour caractère d'être infini. C'est le fleuve d'Héraclite.

La fin du discours philosophique

Cela dit, les prétentions des sciences humaines, aujourd'hui, se comprennent. S'il est vrai que le discours philosophique est clos par Hegel, rien de surprenant à ce que les sciences humaines prolifèrent. On mène grand bruit autour d'un débat qui opposerait histoire et structure. Cela me paraît plutôt amusant. Si l'histoire est terminée, si son discours est silencieux, convenez que le débat en question devient un peu académique. Et d'un autre côté, que les sciences humaines aient un champ à explorer, c'est-à-dire qu'elles reconnaissent en l'homme un espace où fonctionne autre chose que l'humain, cela est normal. Il y a dans l'homme 1 % d'humain et le reste est, disons, animal ; donc, cela fait un ample territoire qui est en effet interprétable. Dans l'acte sexuel, ce qui est humain, c'est l'interdiction de l'inceste, cela a été dit et est vrai, mais le reste ? Vous savez qu'on peut, grâce à la science, créer artificiellement l'instinct maternel.

Mais, si un anthropologue vous explique que tout vient du néolithique et que seul, ce qui vient du néolithique est à retenir dans l'homme, alors, cet anthropologue n'oublie qu'une chose, c'est qu'au néolithique, il y avait peut-être tout, en effet, sauf l'anthropologue lui-même. Remarquez, l'anthropologue en question est cohérent. Il n'est pas philosophe donc il ne peut mesurer cette différence. Il est un homme de science ; son discours porte sur un objet ou un événement, il ne porte pas en plus, comme celui du philosophe, sur le discours qu'il tient lui-même au sujet de cet objet ou de cet événement.

Il est vrai que le discours philosophique, comme l'histoire, est clos. Ça agace, cette idée. C'est peut-être pourquoi les *sages* — ceux qui succèdent aux philosophes et dont Hegel est le premier — sont si rares, pour ne pas dire inexistants. Il est vrai que vous ne pouvez adhérer à la sagesse que si vous pouvez croire à votre divinité. Or, les gens sains d'esprit sont très rares. Etre divin, cela veut dire quoi ? Cela peut être la sagesse stoïcienne ou bien le jeu. Qui joue ? Ce sont les dieux, ils n'ont pas besoin de réagir, alors ils jouent. Ce sont les dieux fainéants !

« Je suis un fainéant »

Tout cela très sérieux, puis cette curieuse façon d'annoncer l'ironie par un mouvement du visage, et la lumière alors joue différemment entre les lunettes et les yeux.

A.K. Je suis fainéant. Ce livre, je l'ai écrit voici dix ans parce que j'ai été malade pendant un an, je m'ennuyais et je l'ai dicté. Je le considérais comme faisant partie de mes œuvres posthumes mais Queneau et Gallimard ont insisté. J'ai écrit, voici quatre ans, un autre volume qui prend place après celui-ci mais je ne sais pas si je le publierai, à quoi bon ? Oui, je suis fainéant et j'aime jouer... en ce moment par exemple.

Et si on lui fait remarquer que toutes ces réflexions n'engagent guère à l'action alors qu'il l'a si fort prêchée, avant la guerre de 39, avant de recevoir son fascicule bleu...

A.K. Ah, c'est qu'à l'époque, j'avais lu Hegel, mais je n'avais pas encore vraiment compris que l'histoire est finie. Maintenant...

Est-il nécessaire d'ajouter que rien, de ces lignes, ne témoigne du brio qui anime le discours de Kojève ? Sous le désordre des coqs-à-l'âne un ordre secret repose, qui gouverne, et qu'on n'a pas su dire. On s'est seulement proposé d'être aussi loyal que possible, et de dire à la fois ce qui fascine et ce qui irrite, d'un côté le savoir et l'intelligence extrêmes, de l'autre, une certaine manie du paradoxe, ou bien cette étrange vanité — trop offerte d'ailleurs pour ne pas fonctionner comme un masque. Et de quel poids pèse-t-elle, cette vanité, si l'on songe que ce philosophe laisse couler vingt années avant de livrer ces puissantes constructions que forment ses ouvrages. De toutes façons, on ne pouvait dessiner ici qu'une des figures de Kojève. Il en est d'autres et d'abord cette longue et éblouissante leçon de dialectique qui emplit son livre, livre dont on ne dira rien aujourd'hui, si ce n'est son sous-titre, car il est bien alléchant : « Introduction historique du concept dans le temps en tant qu'introduction philosophique du temps dans le concept ». Suivent trois cent soixante pages.

Propos recueillis par
Gilles Lapouge

Alexandre Kojève
Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne
T. 1 : *Les Présocratiques*
Coll. « Bibl. des Idées »
Gallimard éd. 360 p.

ÉCONOMIE POLITIQUE

La grande crise

Jacques Néré
La Crise de 1929
A. Colin éd., 220 p.

La récession européenne de 1966-1967, et, plus encore, la crise du système monétaire international qui a suivi la dévaluation du sterling, ont éveillé bien des échos, et particulièrement ceux de l'entre-deux-guerres, illustrée par la débâcle des monnaies européennes, le krach de Wall Street et la Grande Dépression. Sous le titre de *la Crise de 1929*, c'est, en fait, une histoire économique des quelque vingt années qui séparent Versailles de Munich, que nous présente l'auteur. Il est historien et il faut lui savoir gré d'avoir exposé, dans un livre clair et court, un sujet aussi important, où la littérature abonde et sur l'analyse duquel la controverse n'est pas éteinte.

M. Néré défend, en introduction, son projet par l'accent mis sur le caractère singulier, c'est-à-dire *original* des événements qu'il décrit, au contraire du souci de généralisation latent dans les recherches des économistes. A dire vrai, la Grande Dépression fut si exceptionnelle dans sa durée et son ampleur que les économistes ont dû lui trouver ce qu'ils appellent des causes structurelles et qui sont souvent, en fait, les conséquences de l'événement historique « guerre de 1914-1918 » qui a tout bouleversé : facteurs de production et flux intérieurs et internationaux, circulation monétaire et prix. M. Néré décrit ce bouleversement et la première crise, qui en est la conséquence, celle de 1921. Les économistes, après A. Barrère (que ne semble pas connaître l'auteur) ont analysé sous le nom de *crise de reconversion* les accidents de ce type, engendrés notamment par le retour à un rythme plus normal de la demande des consommateurs, après la forte progression observée aux lendemains des conflits. M. Néré s'en tient plutôt à une explication politique et trouve à la crise de 1921 des responsabilités anglo-saxonnes qui ont, certes, joué un rôle dès 1920, mais dont la durée même montre qu'elles ne peuvent suffire à l'expliquer.

La Grande-Bretagne, en effet, ménera jusqu'en 1931, et au prix d'un chômage important et persistant, une politique de déflation interne pour rétablir, puis maintenir, la parité-or du sterling à son niveau de 1914. Quant aux Etats-Unis, ils n'accepteront pas les devoirs qu'aurait normalement dû entraîner, pour eux, leur nouvelle domination économique. Au lieu, comme le Royaume Uni du XIX[e] siècle, de s'ouvrir largement au monde et d'y investir, ils accroîtront leur protectionnisme et continueront d'accumuler des excédents commerciaux. Ils financeront, cependant, mais à court terme, le relèvement allemand. Lorsque se produira le krach de Wall Street et que les banques américaines rapatrieront les capitaux, ce sera le désastre en Europe centrale.

M. Néré utilise, à ce propos, le fameux petit livre de Galbraith, *The Great Crash*. S'il résume les idées essentielles de cet auteur, et notamment le rôle des crédits accordés aux *brokers* dans la spéculation, notons cependant l'absence de toute référence aux « fonds d'investissement » et aux *holdings* dont le comportement haussier frisa parfois l'escroquerie et sur lesquels Galbraith apporte des précisions intéressantes. Mais le krach de Wall Street ne peut être la cause de la Grande Dépression. Il en est le signal tout au plus.

M. Néré s'interroge, avec prudence il est vrai, sur le « mythe de la surproduction ». Le titre de ce chapitre, le troisième, préjuge de sa réponse. L'auteur montre comment les indices disponibles de la production mondiale font ressortir sa faible progression entre 1913 et 1925. De 1925 à 1929, le rythme s'accélère, pour atteindre 3 % l'an, qui nous paraît peu élevé aujourd'hui. Au total, la faiblesse relative de l'accroissement de la production mondiale entre 1913 et 1929 conduit M. Néré à conclure que si surproduction il y a eu, elle a suivi la crise et n'en a pas été la cause. Elle sera en tout cas plus sensible dans l'agriculture que dans l'industrie ; la production agricole est, en effet, moins élastique à la baisse que l'industrielle.

M. Néré penche, sans l'expliciter totalement, pour une explication monétaire, celle-là même que nous évoquions plus haut. Il est possible d'être bref sur le reste du livre qui décrit les effets de la Grande Dépression dans les divers pays, et les politiques menées pour essayer d'en sortir : dévaluations un peu partout, *New Deal* aux Etats-Unis, économie fermée dans l'Allemagne nazie, relance du pouvoir d'achat sous le Front Populaire. Le livre s'achève sur le réarmement qui précède la deuxième guerre mondiale.

Michel Lutfalla.

INÉDIT

Dutschke : Dépasser les anciens concepts du socialisme

De Rudi Dutschke, l'étudiant allemand victime d'un attentat qui a déclenché, avant nos journées de mai, de violentes manifestations estudiantines en Allemagne fédérale, on va publier deux ouvrages en français, l'un chez Christian Bourgois, l'autre dans la collection « Idées » (Gallimard). Ce dernier, de caractère plus théorique, révèle la pensée politique profonde de ce nouveau-venu dans le camp du socialisme, un socialisme qu'il veut transformer profondément dans ses moyens et ses buts. Nous donnons ci-dessous un extrait des conclusions de cet ouvrage.

La classe dirigeante s'est singulièrement transformée. Il y a longtemps qu'elle ne s'identifie plus aux propriétaires nominaux des moyens de production. Marx avait déjà pu entrevoir, au travers de ses analyses, le proche avènement d'une nouvelle « classe » de la « bureaucratie industrielle ». Celle-ci ne lève pas la contradiction fondamentale de la société bourgeoise-capitaliste ; bien au contraire, cette contradiction s'exacerbe et conduit la société bourgeoise à son dernier stade. A l'intérieur de cette classe, toutes les fonctions du Capital sont « socialisées » et déléguées à des groupes et à des institutions déterminées. *« Plus une classe dirigeante est capable d'accueillir en son sein les hommes les plus remarquables des classes dirigées, plus solide et plus dangereux est son pouvoir »* (Karl Marx, *Das Kapital,* III, p. 649). Ce seuil franchi, la socialisation répressive du Capital devient un fait accompli. C'est là tout à la fois le point fort et le point faible du système capitaliste finissant. Car elle ne laisse aucun groupe hors du réseau répressif et la société dans son ensemble est gérée à l'aide d'un « système de concessions à l'intérieur du cadre capitaliste » (Sering). Toutes les activités humaines viennent s'insérer dans un cadre structurel garanti par la « contrainte silencieuse des rapports capitalistes », par l'intériorisation des normes et des idées de la société bourgeoise-capitaliste. Mais qu'une fraction des déshérités brise le carcan des « intérêt financiers » qui se « partagent » le produit social par des moyens politiques, elle rompt cet alignement des aspirations et des besoins sur le cadre dirigeant, et tout le système est mis en cause, de fond en comble. *« Ainsi la brèche effectuée dans la fausse conscience peut-elle servir de point d'appui (au sens d'Archimède) pour l'émancipation — en un lieu infiniment petit, certes, mais de la prolifération de ces lieux-là, si petits soient-ils, dépend la possibilité d'une transformation du monde »* (Herbert Marcuse, *Represive Toleranz,* Francfort, 1966, p. 122).

C'est justement cette brèche dans la fausse conscience que nous avons commencé d'ouvrir. Le contrôle et l'administration de tous par le système est mis structurellement en question par notre travail politique et de clarification — *éclairement* conviendrait mieux peut-être — par nos provocations et actions de masse. Et c'est justement pourquoi les critiques « de gauche » du système, la presse dite libérale, ont pris si nettement position contre nous. Ils comprennent quel danger — un danger susceptible de devenir mortel — va courir le système capitaliste en décadence si nous réussissons à éveiller, par une dialectique toujours plus efficace de la clarification et de l'action de masse, la spontanéité des masses salariées anéantie par les partis. *« Etant donné la trahison de leur propre bureaucratie, étant donné la métamorphose des partis en machines tendant partout dans le monde à anéantir la spontanéité, étant donné l'assassinat des révolutionnaires, ce n'est pas un signe d'abrutissement si les ouvriers observent une attitude de neutralité face à l'ordre totalitaire »* (Max Hochkeimer, « Les Juifs et l'Europe », *Zeitschrift für Sozialforschung,* 1939, p. 122).

Seuls les intellectuels comtemplatifs évoquent avec ravissement les cinquante dernières années du mouvement ouvrier allemand. Pour les masses, ces années représentent une suite ininterrompue jusqu'à présent de trahisons dont la responsabilité incombe à des intellectuels, tant de gauche que de droite.

Il ne faut pas fétichiser le fait que nous avons à juste titre — vu les conditions historiques — limité notre action au domaine universitaire. Une dialectique révolutionnaire des transitions correctes doit considérer la « longue marche au travers des institutions » comme une activité pratique-critique s'étendant à tous les domaines de la vie sociale, pour approfondir de manière subversive-critique les contradictions propres à toutes

Rudi Dutschke

les institutions participant à l'organisation de la vie sociale quotidienne. Pour notre mouvement, arrivé à sa phase de révolution culturelle, il n'existe plus de domaine privilégié où exprimer exclusivement les aspirations du mouvement dans son ensemble.

A l'oppostion tiède a succédé la résistance spontanée — quoique très souvent encore sous une forme totalement inorganisée — A Francfort comme à Brême, à Berlin comme à Hambourg, ce sont nos idées à nous, le camp anti-autoritaire, qui prédominent dans les réunions d'information à l'extérieur de l'Université, dans les assemblées générales des *étudiants* et dans celles des *lycéens*. Les journaux étudiants et lycéens sont un facteur de mobilisation et de clarification du mouvement dans son ensemble. Partout des « groupes d'avant-garde » naissent d'eux-mêmes, doués d'une autonomie parfaite. Ils ne sont nullement soumis aux décisions d'une instance centrale, c'est-à-dire manipulatrice ; au contraire, ils ont entrepris une lutte sans merci contre la manipulation et le refoulement des capacités créatrices des hommes. La force du mouvement anti-autoritaire lui vient de ce que ses membres expriment authentiquement dans leur activité pratique-critique les aspirations et les besoins de tous, et ne veulent pas d'une monopolisation des intérêts historiques des hommes par un parti politique « représentant » les masses. Elles sont à nous, les rues des grandes villes. Mais si nous sommes comme chez nous dans le « hallier des grandes villes » (Brecht), l'idée de libération socialiste révolutionnaire ne s'est pas encore emparée des masses.

Dans les *usines* commencent à se former des groupes de base, qui, partant du principe de l'aide mutuelle, sont unis par des liens très souples. Leurs membres introduisent à l'usine les méthodes anti-autoritaires qu'ils ont apprises dans la rue et dans les réunions d'information et de clarification. Ils entament la lutte contre le régime de coercition établi dans les usines par la hiérarchie d'entreprise.

La bureaucratie dans son ensemble ne comprend rien à ce qui se passe dans toutes les sphères de la vie sociale. Dans les conflits qu'engendrent le système, elle voit l'œuvre d'agitateurs professionnels, à moins que ce ne soit un conflit de générations. Contrainte de personnaliser les problèmes, elle tient l'histoire pour l'œuvre de quelques « grandes personnalités » et, à ses yeux, les masses ne peuvent être qu'un « matériau » dont les « élites » se servent.

La gauche, quant à elle, s'abandonne trop souvent à ce penchant qui consiste à ériger le « prolétariat » ou les « masses » en absolu métaphysique, au lieu de saisir la dialectique concrète et difficile de la prise de conscience des masses, de comprendre la séparation temporaire des groupes extrémistes, minoritaires mais conscients, d'avec les larges masses. L'autre danger que nous ne savons pas toujours éviter, c'est l'arrogance intellectuelle et, en dernière instance, la crainte des facultés créatrices des masses devenues conscientes. Le *praxis* de la lutte émancipatrice exige le rejet de l'une et l'autre de ces attitudes.

On doit aussi dépasser par la critique les anciens concepts du socialisme, sans les détruire ni les conserver artificiellement. Un concept nouveau ne peut surgir que dans la lutte pratique, ne peut s'élaborer que par l'intervention constante de la réflexion et du combat de la pratique et de la théorie. A l'heure actuelle, la science révolutionnaire n'est possible qu'à *l'intérieur* du mouvement anti-autoritaire, en tant que force productive de la libération des hommes à l'égard des puissances incomprises et indomptées de la société et de la nature.

Aujourd'hui, ce n'est pas une théorie abstraite de l'histoire qui nous unit ; c'est au contraire le dégoût existentiel d'une société qui se perd en bavardages sur la liberté, tout en réprimant par des moyens tant subtils que violents les aspirations et les besoins immédiats des individus et l'émancipation socio-économique des peuples en lutte.

Rudi Dutschke

Ce que pourrait être "l'Université critique"

La volonté de constituer un « pouvoir étudiant », qui fait suite aux événements récents, a transformé sans retour le mode d'existence et le fonctionnement du discours pédagogique, tels qu'ils étaient jusqu'à présent en vigueur. On voudrait instituer une « université critique », fondée sur la parité des enseignants et des enseignés, où le discours serait rapporté en permanence à une volonté de transformation politique. Mais ce serait un leurre de croire que la politique peut déterminer directement le contenu du discours pédagogique (transmission de savoir).

L'université critique anticipe un état de la formation sociale résultant de la transformation de l'infrastructure économique. Elle doit se distinguer de l'utopie d'une université populaire dans un régime capitaliste. Sa tâche n'est pas de former des militants, mais des éducateurs, qui n'ignorent pas l'articulation du discours pédagogique et de la pratique politique. Il s'agit donc de provoquer un *décalage* qui permette à l'étudiant d'exercer une critique permanente des conditions de sa formation, et de la fonction idéologique d'un enseignement dont les modalités d'existence et les présuppositions qui en résultent ne sont pas critiquées.

Un tel problème se poserait aussi bien dans un régime socialiste en formation, puisque le discours pédagogique traditionnel perpétue les inégalités d'ordre social ou linguistique, en restant aveugle à celles-ci. Il ne s'agit pas de « substituer au fait la protestation contre le fait », à l'instar du pouvoir étudiant, « *pour se persuader qu'un groupe capable de protester contre son propre privilège n'est pas un groupe privilégié* » (1). Il s'agit plutôt de compenser les inégalités d'origine, qu'accentuait l'ancien fonctionnement de l'université, par des transformations réglées de la relation pédagogique et du contenu du savoir. Mais il va de soi que la substitution d'une égalité réelle devant le savoir à une égalité abstraite devant la « Culture » ne pourra devenir effective que par une transformation économique dont l'initiative revient au prolétariat.

Cette tâche de transformation pédagogique est donc solidaire de l'exigence politique qu'exprime de manière confuse le pouvoir étudiant. Ce que nous proposons, ce sont des possibilités de provoquer un tel décalage, qu'aucune pratique politique ne peut produire. En philosophie, les problèmes de la relation pédagogique et des disciplines parallèles sont les lieux d'exercice d'une telle critique.

Dans le second type de séminaires, priorité doit être accordée à l'exigence politique dans le choix des textes ou des sujets d'études. Les étudiants des départements les plus divers doivent dégager un programme de recherches où s'exprime le souci commun de rapporter le discours théorique à la pratique

Sur les murs de l'Université

politique. Dans le contexte de ces séminaires pourront être discutés, à partir d'une théorie, les problèmes propres à des disciplines dont la fonction idéologique est souvent primordiale : la psychologie et la sociologie, qui, plus que tous autres, doivent être passées au crible de cette critique. La fonction des psychologues dans une économie d'entreprises privées aboutit à renforcer le pouvoir de celles-ci, et à déterminer les règles d'exploitation sous couvert de rationalisation des normes. Il importe de dénoncer l'exigence économique à partir de laquelle sont établis des critères prétendus scientifiques d'adaptation ; de distinguer la scientificité de la mesure ; de critiquer des notions comme celles de personnalité de base ou de psychologie de groupe. En sociologie, il faut dissiper l'illusion du statut scientifique de l'analyse statique des structures sociales, faire la guerre à une analyse des classes sociales qui détermine celles-ci par des critères financiers ou professionnels, et même combattre un « marxisme » qui n'est qu'une variété de l'idéologie : celui qui se fonde sur les concepts d'aliénation, d'homme total, de jeu (conçu comme antithèse de la vie quotidienne). (6).

Enfin, il importe d'élargir l'enseignement de disciplines comme l'histoire des idées, des concepts, des connaissances, reléguées à l'arrière-plan par l'université ancienne, afin de lever l'obstacle que constitue le préjugé d'un « en-soi » philosophique soustrait aux conditions épistémologiques de sa production et trop souvent amputé des relations qu'il entretient avec les autres formes du savoir qui lui sont contemporaines.

La proposition, fréquemment renouvelée, d'un « socialisme authentique » (2) est le point d'appui des détracteurs inconditionnels du cours magistral. Si celui-ci ne remplit pas sa fonction de communication, c'est qu'il utilise implicitement un code linguistique, dont le professeur préjuge qu'il est à la fois connu et reconnu par l'étudiant. Le cours magistral repose donc sur le mythe d'une transparence naturelle de la langue, et sur un code linguistique investi d'une portée universelle. Fondée sur ce malentendu, la langue du cours renforce les complicités sociales, et exerce sa fonction de communication de manière conservatrice. Critiquer le cours magistral, c'est d'abord mettre à jour ce rapport au langage qui exerce une sélection fondée sur le privilège culturel, et ceci de deux manières :

a) Exiger de l'enseignant qu'il adopte un vocabulaire et une syntaxe suffisamment explicites pour que s'établisse une communication réelle qui compense les inégalités sociales devant le savoir. Sans une telle pratique, le cours magistral opère une discrimination initiale qui confère à la langue théorique un caractère de classe. (3)

b) Exercer une critique des présupposés idéologiques qui organisent l'exposition du cours magistral. Il ne s'agit pas de décerveler les professeurs, ni de saboter les cours par une critique sauvage. La critique ne saurait être le supplément idéologique d'un enseignement inchangé. Elle appelle une transformation du département de philosophie, une redistribution des disciplines qui en relèvent, et une réorganisation des cours et des séminaires.

Pour remplir cette exigence, il est nécessaire d'instituer, à côté de l'enseignement du cours magistral, deux types de séminaires, qui se substitueront à des travaux pratiques sans force d'usage ; l'un qui regroupe dans le cadre universitaire, enseignants et étudiants, dans l'étude critique des textes sur lesquels le cours ne donne qu'un point de vue ; l'autre qui regroupe des étudiants de toutes disciplines, et même des personnes extérieures à l'université, dans l'étude de textes que les cours magistraux mettent entre parenthèses.

Dans le premier type de séminaires s'exerce une contestation directe (de la lecture) des doctrines proposées par le cours magistral. On peut lire un texte philosophique de différentes manières, et la lecture magistrale n'est qu'une de ces lectures possibles. Le plus souvent, cette lecture est soit architectonique, soit thématique. Le texte est alors traité comme un objet qui possède ses lois propres de constitution, et analysé de manière interne, (4) ou bien il est considéré comme un épisode dans l'entreprise interminable de commentaire du Vrai, et livré à une herméneutique qui prend figure de sacerdoce culturel (5). Il ne s'agit pas de supprimer ces deux types de lectures, dont le premier constitue un préalable nécessaire à toute autre critique, mais de limiter leur portée par une lecture qui pose au texte des questions scientifiques ou politiques, et qui par voie de conséquence pose au cours magistral la question de l'attitude politique qu'engage — peut-être à l'insu de son praticien — le type de lecture mis en œuvre. Par exemple, on peut faire de Husserl une lecture « naïve », compréhensive ou spiritualiste, qui adhère sans précaution aux présuppositions de la phénoménologie. Mais on peut également, comme le fit Cavaillès, poser à Husserl le problème de la fondation de la logique que prétend résoudre la phénoménologie, ou, comme le fit Desanti montrer les présuppositions idéologiques enveloppées dans l'évidence « apodictique » de l'ego transcendental, ou même, comme le fait Derrida, établir les présuppositions métaphysiques de la théorie de la connaissance. Les séminaires regroupant enseignants et étudiants doivent effectuer ces différentes lectures, à propos de tout texte, sans pour autant imiter sans recul critique ces lectures exemplaires.

A l'Université sévit actuellement une idéologie qui prétend que la capitalisation du savoir a remplacé l'accumulation du Capital, que l'Université a remplacé l'usine comme lieu de pratique révolutionnaire, et que l'étudiant a pris la relève du prolétaire. (7). Une telle idéologie, fondée sur l'illusion de l'exploitation des cadres, dissimule la fonction exploitante des cadres, et menace en son projet l'université critique. C'est contre cette illusion que nous avons proposé des possibilités de *décalages*, soucieux de garder en mémoire une thèse que le « pouvoir étudiant », marxiste, révolutionnaire, semble avoir oubliée :

« *La doctrine matérialiste qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, que, par conséquent, des hommes transformés soient les produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que* l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué. *C'est pourquoi elle tend inévitablement à* diviser la société en deux parties dont l'une est au-dessus de la société.

« *La* coïncidence *du changement des circonstances et de l'activité humaine ou auto-changement ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que pratique* révolutionnaire. » (8).

G.H. Chacornac et R. Neufville

1. *Les Héritiers*, p. 13.
2. A la faculté de Nanterre, on a pu lire sur un panneau mural : « la maïeutique est révolutionnaire ».
3. Il est inutile d'insister sur la difficulté d'une telle conversion, et lever l'illusion qui fait croire qu'Alain est plus pédagogique que Husserl ou Hegel : cf. *Cahiers de sociologie européenne*, Mouton, 1965, n° 2, p. 30.
4. C'est la méthode de la bonne histoire de la philosophie (Guéroult, Hyppolite, etc.)
5. Ricœur est le plus important représentant de cet esprit.
6. Il n'y a là qu'un modèle de variation, et nous avons volontairement limité le nombre des exemples.
7. La liste de ces observations demeure ouverte.
8. Marx, *Troisième thèse sur Feuerbach*.

Révolution en sociologie

De toutes les revendications formulées depuis quelques semaines par les étudiants (et certains professeurs) la plus précise et la plus féconde semble bien être celle qui demande la constitution d'*Universités critiques de sciences sociales* : à la vieille structure scolastique et napoléonienne qui repose sur le socle des « humanités classiques », on oppose ici des ensembles universitaires ouverts dont le noyau vivant serait un département de sciences sociales coordonnant la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, l'histoire, l'ethnologie.

D'une telle « révolution copernicienne » paraît dépendre le destin concret des transformations actuellement espérées et elle seule sans doute pourrait provoquer le choc suffisant pour engendrer des attitudes scientifiques nouvelles, tant chez les étudiants que chez les chercheurs et les professeurs.

Car il n'est pas mauvais de rappeler que les sciences dites humaines se sont agglutinées par hasard aux universités traditionnelles, au fur et à mesure de leur « émergence » dans la réflexion scientifique. Et cela en France, du moins, depuis plus de cent ans dans les conditions les plus anarchiques !

Psychologie, psychanalyse, ethnologie ont été rassemblées pêle-mêle autour des départements de philosophie. Par les hasards de l'agrégation. Par aveuglement aussi. Et, c'est un hasard si la sociologie a été enseignée, elle aussi dans le cadre de la philosophie : si Durkheim eût été agrégé d'histoire, elle eût trouvé une place en histoire !

Certes, des changements ont été apportés à cette organisation paralysante. Ce ne sont que des changements, non ces transformations radicales qui découvrent par le choc qu'elles entrainent des vocations neuves et des régions nouvelles de la recherche.

La distribution des sciences humaines comme autant de boules de billard glissantes qu'on ne peut jamais rassembler, les rivalités qu'on entretient plus ou moins sournoisement, la compétition pour les crédits et les postes, tout cela maintient la sociologie (pour ne parler que d'elle) dans un état d'adolescence perpétuelle. Malheureusement, les enfants sans âge deviennent très vite des enfants retardés.

Il ne s'agit pas non plus de reconnaitre « *qu'il y a de l'histoire* » dans la sociologie ou « *qu'il y a de la sociologie dans la géographie humaine* », ni même d'affirmer que « *psychologie et sociologie ne peuvent exister l'une sans l'autre* ». Il conviendrait de profiter de l'état présent des esprits pour concevoir, comme la Convention l'avait fait en son temps, pour les sciences dites alors naturelles, une nouvelle coordination organique, théorique et pratique des sciences de l'homme au milieu du XX[e] siècle.

Une telle transformation pourrait en tout cas éviter le piège dans lequel sont tombées certaines Facultés de province : d'une constitution « libérale » hâtivement votée sont sortis des délégués qui se sont mis à jouer un jeu parlementaire aussi raffiné qu'au temps du radical-socialisme du début du siècle.

De cette participation qui est un jeu distrayant auquel se prêtent avec complaisance étudiants et professeurs, brusquement épris de démocratie représentative, l'Université de demain fait les frais : les délégués élus s'installent, qu'ils le veuillent ou non, dans les cadres établis avant eux et, parce qu'ils n'ont pas suggéré la recomposition des ensembles et des structures, ils deviennent par cela-même les défenseurs de ces structures qu'il convient en premier lieu de modifier.

On ne peut pas mieux fuir devant la responsabilité scientifique qui, au-delà des événements récents, se trouve posée devant professeurs, étudiants et chercheurs. Responsabilité qui devrait entrainer dans les conditions d'une *mixité réelle* une tentative pour refondre non seulement les conditions formelles de l'enseignement (lesquelles étaient depuis longtemps condamnées) mais les contenus réels des sciences humaines.

Il s'agit probablement de « revenir aux choses mêmes », de situer dans la société contemporaine non seulement le domaine des sciences de l'homme, mais aussi, et surtout, de mesurer autant que possible exactement leur chance d'intervention réelle dans la vie collective. Seule, la confrontation interdisciplinaire peut aujourd'hui déboucher sur un « new Deal » de la connaissance scientifique.

Mais déjà, pour elle-même, dans certains cas, la sociologie (qui a déjà pris une certaine avance en ce domaine) peut se donner des formes dont les principes devraient être discutées par les enseignants et les étudiants. Ce serait à son niveau, l'embryon d'une université critique — critique de la vie sociale dans son ensemble.

Il semble qu'une triple préoccupation devrait présider à ces organisations nouvelles : celle de donner une somme de connaissance utilisable, à tous les étudiants, de sorte qu'ils puissent s'insérer ensuite dans des métiers ou fonctions définis, celle de réaliser la jonction de la réflexion théorique et empirique en entrainant directement des groupes mixtes d'étudiants et de professeurs sur le terrain d'observation et d'enquête, celle de maintenir la préoccupation scientifique d'explication globale en constituant des *séminaires d'analyse collective permanents* consacrés à la sociologie des idéologies vivantes.

Peut-être par là, la sociologie échappera-t-elle à sa double tentation : celle de la technocratie quand elle se veut une science positive, celle d'une philosophie de la société qui devient trop vite une métaphysique sociale.

Ne pourrait-on concevoir l'enseignement et la recherche sociologiques comme un développement à trois étages : séminaires d'enseignement, séminaires de recherches et séminaire idéologique dans lequel les participants des autres secteurs nécessairement séparés par la loi du nombre se retrouveraient ? Là serait la grande modification, celle qui permettrait ultérieurement à la sociologie de s'ouvrir à la coopération interdisciplinaire et de se redéfinir elle-même devant la société moderne.

Il ne s'agit pas de créer une super-science humaine qui serait une autre philosophie. Certains doctrinaires estiment que le « matérialisme historique » devrait être cette science des sciences conduisant à l'élaboration d'un savoir positif. Mais la pensée marxiste est plus vaste que ces définitions partielles qui ne peuvent probablement que donner des visions partielles.

Si la sociologie a un sens, ce sens doit être la connaissance globale et concrète des aspects multiples qui constituent l'expérience collective de la vie présente. Que la sociologie doive, pour comprendre les changements, se transformer elle-même, renoncer à l'étude des institutions pour inventer les concepts pratiques capables de comprendre les transformations, cela est évident. Qu'elle accentue l'importance des études comparatives de milieux et de régions, qu'elle se fasse de plus en plus critique — et l'on peut par là définir peut-être une nouvelle vocation.

Car il est bien certain qu'il ne s'agit pas plus de déduire le sens de l'enseignement ou de la recherche des besoins immédiats des étudiants que des intentions philosophiques subjectives des enseignants. Toutefois, au « pouvoir étudiant » répond un « pouvoir professeur » qui est une conception nouvelle de sa responsabilité : il ne s'agit pas d'apporter les éléments d'un savoir existant « en soi » et fixe une fois pour toutes comme le savoir platonicien (garantie solide de toute technocratie), il ne s'agit pas non plus de diffuser quelques « trucs pratiques », il s'agit d'une inspiration collective et d'un rayonnement à trouver. Rayonnement de connaissance, de critique et d'une responsabilité concertée devant des interventions éventuelles (scientifiques ou non) dans la trame de la vie réelle.

Dans une certaine mesure, le sociologue devrait aider à se constituer des équipes en nombre limité où il serait, tour à tour, sur un domaine défini rigoureusement par sa compétence, le foyer d'un échange permanent : cette *psychanalyse réciproque entre enseignants et enseignés* devrait aider à faire émerger une vocation neuve de sociologie qui déboucherait nécessairement tant sur une nouvelle définition des sciences sociales que sur une nouvelle et indispensable définition de l'homme moderne. Toute réforme dépend de la force de cette inspiration.

Jean Duvignaud

Jean Duvignaud

Le problème des collectivités locales

Causeries sur la Place

Le livre du Club Jean-Moulin vient exactement à son heure. Stimulant par son parti-pris de table rase, il oblige à repenser le problème de l'organisation locale que nous abordons tout empêtrés de préjugés, de fausses prudences et d'arrière-pensées. Révolutionnaire en apparence, il s'inspire en réalité d'expériences menées chez nos voisins qui connaissent, eux aussi, un grand remue-ménage communal, mais respectent moins les structures en place.

Les citoyens au pouvoir
2 000 communes et 12 régions
Coll. « Jean-Moulin ».
Le Seuil éd. 192 p.

La première qualité de cet ouvrage réside dans sa démarche. Il montre que la fastidieuse opposition des structures et des finances qui alimente les controverses actuelles recouvre deux aspects d'une même crise et que celle-ci doit être analysée globalement.

« Les structures sont vermoulues » : l'anachronisme des 38 000 communes est apparu depuis que l'essor démographique et l'expansion urbaine ont fait naître des besoins que ces unités trop étroites sont incapables de satisfaire. La « paralysie financière » forme le second volet du diagnostic qui enregistre le déséquilibre croissant des charges et des ressources. Tout le monde a donc raison de se plaindre, mais tout le monde a tort également, car la « résistance au changement » s'oppose aux réformes et n'autorise que les replâtrages.

Après le constat, viennent les raisons d'entreprendre une reconstruction rationnelle : la valeur démocratique d'une vie locale active, bien sûr, mais aussi l'efficacité, qui appelle une gestion décentralisée, et l'économie, enfin, pour laquelle les collectivités locales, maîtres-d'œuvre des infrastructures, sont les « supports du développement ». Ce faisceau de motifs suggère les principes d'une réponse positive. Mais comment la formuler ?

Les auteurs proposent de partir de l'analyse qui dégage des « collectivités de fait », débordant largement les cadres administratifs en vigueur, et d'en déduire de nouvelles collectivités de droit, « c'est-à-dire, dotées de pouvoirs de décision et de gestion. » Recoupant cette démarche, à l'aide d'expériences étrangères, ils concluent à l'adoption du modèle suédois pour lequel un « plancher » de 8 000 habitants représente le minimum nécessaire à la satisfaction des différentes fonctions d'une collectivité moderne. En France, ce critère donne un regroupement d'environ 2 000 grandes communes.

En ce qui concerne les régions, la méthode est aussi radicale. Elle écarte le laborieux compromis que constituent les 21 circonscriptions actuelles au profit d'un découpage établi à partir des huit « métropoles d'équilibre » ; en complétant celui-ci par une division de la vaste zone d'influence parisienne, on obtient une douzaine de grandes régions.

Voilà pour le cadre. Quant au contenu, il s'inspire du souci de transférer aux communes et aux régions ainsi définies une bonne partie des attributions qui encombrent l'administration de l'Etat mais dont celle-ci répugne à se dessaisir. Un nouveau partage des responsabilités et des ressources doit suivre logiquement ce desserrement de l'emprise étatique dont l'énergie s'appliquera plus efficacement aux tâches d'arbitrage et d'impulsion générale. Une réforme financière complète l'ensemble qui se présente par conséquent comme un modèle global destiné à prendre la relève du système de l'an VIII. Bref, il s'agit de mettre enfin « les citoyens au pouvoir » en ce qui concerne la détermination de leur vie quotidienne.

Le Club Jean-Moulin prévient son lecteur qu'il a voulu « contribuer à lancer le débat ». Il n'est pas douteux que sa vigoureuse démonstration choquera autant la rhétorique des avocats des « libertés locales » que les préjugés des partisans de la tutelle administrative ; l'affrontement rituel des uns et des autres dissimule d'ailleurs mal la connivence de leurs immobilismes respectifs. Ce livre aidera ainsi à sortir de l'ornière dans laquelle pataugent depuis dix ans les réformateurs gouvernementaux qui se contentent de superposer de nouvelles collectivités disparates et sans vigueur aux anciennes, voire de multiplier celles-ci comme ce fut le cas dans la région parisienne. (1).

Une telle contribution appelle délibérément la discussion. On se bornera à deux remarques. Du point de vue de la méthode, il y aurait eu sans doute intérêt à distinguer plus explicitement les notions de collectivités locales et de circonscriptions administratives. Il semble que le parallélisme qui a imposé une correspondance rigoureuse entre les unes et les autres au niveau du département se trouve à l'origine de la très grande rigidité de notre organisation territoriale qui n'a pas pu s'adapter aux besoins (différents) de la gestion administrative, d'une part, et de communautés équilibrées d'autre part.

En second lieu, l'absence d'échelon intermédiaire entre les 2 000 grandes communes et les douze régions appelle une autre observation. A supposer que le regroupement préconisé soit décidé, il ne s'effectuera pas du jour au lendemain et il est même probable que les conditions géographiques ne s'y prêteront pas dans les zones de peuplement dispersé. L'existence d'une collectivité englobant les communes, assumant pour leur compte les fonctions qu'elles ne sont pas en état d'exercer directement et coordonnant leurs équipements apparaît souhaitable. C'est cette mission de suppléance que remplissent par exemple les Landkreise allemands, qui permettent à plus de 24 000 communes de mener une existence normale. On peut imaginer une réforme moins radicale qui ferait jouer ce rôle à l'arrondissement. L'idée est dans l'air. Toutefois, le problème le plus urgent est celui des grandes agglomérations et de leur aménagement : le vif mouvement d'intérêt provoqué par l'affaire des Halles en témoigne.

Pierre Avril

1 Signalons à ce propos l'intéressante étude consacrée à « **l'Installation des services extérieurs de l'Etat dans un nouveau département de la région parisienne** », (Les Hauts-de-Seine), par Françoise **Billaudot** (Presses universitaires de France)

Pour vous, l'un des traits essentiels de l'économie industrielle contemporaine telle que vous l'analysez aux U.S.A., c'est qu'elle parvient à s'affranchir de l'incertitude économique par toutes sortes de dispositifs que vous décrivez en détail dans votre livre. Est-ce un trait tellement récent, étant donné que Valéry le signalait déjà (dans « Une conquête méthodique ») à propos de l'Allemagne ? Est-ce propre au secteur privé (P. Massé a présenté le Plan français comme un « réducteur d'incertitude ») ?

J.K.G. Je n'ai pas voulu dire que cette réduction de l'incertitude avait vu le jour aux Etats-Unis, car en Europe occidentale et au Japon, les cartels et les ententes ont depuis longtemps cherché à stabiliser les variations du marché. Le phénomène important, c'est qu'aux Etats-Unis les entreprises ont cherché elles aussi à remplacer le marché par la planification, mais l'attachement à l'idéologie de la libre concurrence est tel qu'on ferme volontiers les yeux sur le déclin de l'économie de marché. Voyez le cas de l'agriculture : on n'admet pas volontiers que le fait d'avoir ôté aux producteurs toute incertitude sur l'avenir de leurs débouchés avait entraîné un développement prodigieux de la productivité de ce secteur.

Vous discernez à l'Est comme à l'Ouest une évolution convergente des modes de régulation de l'économie. Il y a pourtant des différences marquées, ne fut-ce que la création d'entreprises nouvelles qui, dans les économies socialistes, se décide à l'échelon politique, alors qu'aux Etats-Unis elle relève de l'initiative privée. De plus, vous comparez une évolution déjà accomplie (aux U.S.A.) et une tendance qui, à l'Est, est encore peu affirmée.

J.K.G. Sur le premier point, je vous répondrai que s'il s'est créé ces dernières années aux Etats-Unis un certain nombre d'entreprises nouvelles de dimensions assez moyennes, elles sont le fruit non d'une étude de marché, mais d'une connaissance des techniques dont le « développement » était susceptible d'être financé par le gouvernement. Leur création est imputable à l'initiative de l'Etat, non au dynamisme du secteur privé.

Quant à votre seconde remarque, il est vrai que les pays de l'Est ont évolué à une vitesse différente. Les plus avancés, en ce qui concerne le transfert aux entreprises des fonctions de planification monopolisées par l'Etat, sont les Yougoslaves et les Polonais, ainsi que les Tchèques. Les plus réticents sont les Roumains, et les Soviétiques occupent une fonction intermédiaire.

Vous considérez les dépenses militaires comme un facteur indispensable de stabilisation de la demande dans votre pays. En supposant que ce soit vrai dans ce

Galbraith : Comment s'affranchir de l'incertitude économique ?

cas, on ne peut pas étendre ce raisonnement à l'Europe occidentale...

J.K.G. Tout ce que j'affirme, c'est que le « nouvel Etat industriel » a besoin de stabiliser la demande globale, mais chaque pays développe ses moyens propres. En France, on recourt plutôt à l'incitation aux investissement privés ; dans le contexte américain c'est la dépense militaire qui se prête le mieux à cette action contre-aléatoire.

Pourquoi le fait de persuader les consommateurs vous paraît-il si critiquable ? Préféreriez-vous que leurs dépenses aient une autre origine et laquelle ? Après tout, s'ils se lavent davantage, peu importe la raison.

J.K.G. Je n'ai rien à redire aux dépenses d'hygiène, et je voudrais ajouter que je me borne à décrire, je ne juge pas en moraliste. Ce que je décris, c'est toute une mosaïque où la persuasion du consommateur ne constitue qu'un élément parmi d'autres et où les besoins exprimés par les consommateurs deviennent parfaitement prévisibles. Cela dit, le système industriel se trouve placé devant une contradiction, car il doit, pour fonctionner, recourir à une classe de gens instruits qui refusent d'adhérer aux valeurs de ce système.

On est étonné de voir qu'à ces valeurs, vous opposez des objectifs que vous qualifiez de « non économiques », comme si leur réalisation n'exigeait pas l'utilisation de ressources rares, et n'imposait pas une réflexion sur la rationalité des choix.

J.K. Galbraith
par Daniel Levine
copyright New York Review
et Opéra mundi 1968.

Extrait d'un texte de J. K. Galbraith

Peu de choses sont plus entièrement adaptées aux convenances et aux valeurs du système industriel que les arrangements auxquels la force de travail est soumise. Le principe veut que tous les hommes accomplissent chaque semaine un horaire type de travail. Ceux qui le désirent peuvent travailler davantage, en effectuant des heures supplémentaires ou en se livrant à une occupation secondaire ; mais personne n'a le droit de travailler moins. Quand des arrangements sont négociés, c'est ordinairement en vue d'obtenir sous une forme ou sous une autre un accroissement de revenu. Si l'on réclame davantage de loisirs — sous forme par exemple de congés payés — tout le monde, sans exception, obtiendra la même durée. L'éthique du système industriel est claire sur tous les points : tout le monde doit un minimum de labeur. Tout le monde montre pour l'argent une préférence normale. Tout le monde a le même besoin de loisirs et tout le monde y a les mêmes titres. Tout le monde doit donc être traité de la même façon.

Or rien de tout cela n'est indispensable. Il faut offrir au travailleur un éventail d'options bien plus large que ce n'est présentement le cas entre le travail et les biens d'un côté et les loisirs de l'autre. Il faut donner à l'individu qui veut pouvoir se nourrir, s'habiller et se loger modestement contre seulement dix à vingt heures de travail par semaine la possibilité de le faire. Nous observerons avec intérêt et, souhaitons-le, avec admiration, l'imagination dont il fera preuve pour remplir le reste de son temps.

Les options n'ont d'ailleurs pas à être limitées à la semaine de travail, celle-ci est une médiocre unité pour organiser l'emploi effectif des loisirs : planifier sa vie en termes de mois et d'années, n'est-ce pas depuis longtemps l'un des petits privilèges qui s'attachent à une position sociale, intellectuelle ou financière élevée ? Tous les individus devraient pouvoir opter pour un congé payé de plusieurs mois en acceptant, en contrepartie, un salaire annuel plus bas. Tout le monde devrait pouvoir opter à égalité pour de longues autorisations d'absence. Ces options ne seraient pas une faveur accordée au travailleur en compensation d'heures de travail effectif. Ce qu'on lui proposerait, ce serait de choisir d'être absent et d'être exempté du travail sous ses formes variées au lieu de s'attacher au gain. Cela n'irait pas sans quelques inconvénients, mais ne pas permettre ce choix — c'est-à-dire s'en tenir à l'idée que chacun doit se conformer à un horaire type de travail pour la semaine et pour l'année — c'est faire des exigences du système industriel la préoccupation sociale dominante, alors que celle-ci devrait avoir pour objet les moyens de permettre à l'individu d'organiser son existence à sa guise, ce que des hommes qui ont toujours le mot de liberté à la bouche devraient non seulement admettre, mais encourager.

J.-K. Galbraith
Le Nouvel Etat Industriel
pp. 371-2

On pourrait résumer brièvement les théories de Galbraith en quelques points :

1. La forme d'organisation caractéristique de la société industrielle n'est pas la petite entreprise familiale, mais la grosse société anonyme ayant en général une gamme de produits assez étendue, et sur le marché desquels elle exerce une position dominante. C'est là une évolution inévitable puisque l'économie moderne implique la maîtrise de techniques complexes et des investissements massifs.

2. La grande société anonyme n'est que rarement dirigée par les actionnaires qui en sont propriétaires. Les décisions sont prises par une bureaucratie très diversifiée fonctionnant selon un mode plus ou moins collégial, que l'auteur baptise du nom de « technostructure ».

3. Manipulant d'énormes moyens de production et gérée par une polysynodie, la société anonyme est portée à éviter le risque, et par conséquent à rechercher les moyens d'échapper au « verdict du marché ». Elle se prémunit contre l'aléa du côté des facteurs de production par l'intégration des entreprises fournisseurs, par le recours à l'autofinancement, et par des accords avec les syndicats. Du côté de la demande, elle se protège du risque en multipliant les entreprises de séduction du consommateur. Enfin, le risque d'à coups conjoncturels est conjuré par la politique « anticyclique » de l'Etat.

4. Si la « technostructure » n'avait en vue que l'intérêt des actionnaires, elle ne viserait que la maximisation du profit. Mais elle n'a aucune raison de faire preuve d'un tel altruisme. En fait elle recherche la survie et le développement de la firme, ainsi que son autonomie. Les critères qui servent le mieux ces desseins sont la réalisation d'un profit minimum, la croissance la plus rapide du chiffre d'affaires, une place à la pointe du progrès technique, et en queue le versement d'un dividende qui évite l'acrimonie des actionnaires.

5. L'entreprise privée prospérera d'autant plus, et son personnel dirigeant aura un moral d'autant plus élevé que la nation désirera fortement ce que l'entreprise privée peut lui apporter, c'est-à-dire des « choses ». Désir, sans cesse stimulé, mais d'autant plus irrationnel que le niveau de prospérité purement matériel est élevé.

6. La société industrielle utilise beaucoup de personnel hautement qualifié, mais dans le même temps elle se révèle incapable de lui offrir des buts réellement satisfaisants. La République des chercheurs et des enseignants veut autre chose que la consommation indéfinie, et elle devra utiliser le pouvoir qu'elle détient **de facto** dans la société pour faire prévaloir des finalités mieux accordées aux besoins sociaux.

▶ Galbraith : Comment s'affranchir de l'incertitude économique ?

J.K.G. Je n'ai pas dit : « non-économiques ».

Placé devant la phrase litigieuse (p. 431), Galbraith s'incline et se corrige : J'aurais dû écrire « non-industriels » au sens de : extérieurs ou hostiles aux préférences du système industriel. Mais qu'on ne conclue pas de mon livre que je tiens pour négligeables les problèmes de critères de choix. Je pense seulement que tout ne se ramène pas à des critères quantitatifs.

Vous seriez d'accord pour dire que l'avantage du critère quantitatif, c'est qu'il permet à la collectivité de mesurer ce à quoi elle renonce lorsqu'elle recherche des objectifs « qualitatifs » ?

Galbraith n'est pas contre, et l'on passe à la question suivante :

Votre livre décrit l'affrontement entre la « technostructure » qui détient collégialement le pouvoir économique, et le « corps des éducateurs et des scientifiques », qui participe à ce pouvoir, mais n'en épouse pas les fins. Il semble que pour vous le redéploiement des ressources économiques vers des demandes socialement plus utiles implique une radicalisation de ce « corps » et l'éviction de la technostructure ?

J.K.G. Je considère en effet que l'économie ne pourra être réorientée que si une force supérieure à la technostructure prend conscience du caractère défectueux de l'affectation des ressources et fait prévaloir ses propres critères.

Pourtant en Europe, les investissements sociaux sont partout en expansion, sans qu'ait eu lieu le transfert de pouvoir dont vous parlez ?

J.K.G. A mon avis, cela s'explique parce que la technostructure européenne a moins de pouvoir, et corrélativement l'Etat dispose de plus d'autonomie pour agir en faveur des investissements sociaux.

Votre livre contient à propos de la politique du loisir, une proposition qui me paraît fort intéressante (voir encart) et j'aimerais savoir si dans votre pays, cette idée a éveillé un écho.

J.K.G. Absolument aucun. Ceux qui ont parlé de mon livre n'ont discuté que mes thèses sur le comportement des entreprises, la technostructure, le rôle des scientifiques et enseignants, etc., mais n'ont pas relevé la suggestion dont vous parlez. Je serais curieux de savoir comment réagiront les lecteurs français.

Comment voyez-vous les rapports entre le mouvement étudiant dans votre pays et la force de contestation que représentent pour vous les enseignants et chercheurs ?

J.K.G. Sur le plan personnel, je voudrais tout d'abord dire que j'ai tout lieu d'être reconnaissant envers les étudiants, car ils ont apporté à mon livre une confirmation sur un point où tout le monde m'avait critiqué, à savoir l'antagonisme latent entre l'Université et le système industriel... Cela étant, nous nous trouvons actuellement devant une tension et une opposition où aucun objectif ne se dessine encore clairement. Mais il n'y a pas lieu d'en être surpris, car il faut du temps pour y parvenir. Rappelez-vous combien, à la fin du XIX[e] siècle, les forces d'opposition au capitalisme étaient divisées entre les réformistes, qui ne cherchaient que l'amélioration du niveau de vie ouvrier, les socialistes qui préconisaient la collectivisation des moyens de production, et les anarchistes, qui rejetaient en bloc toute la société.

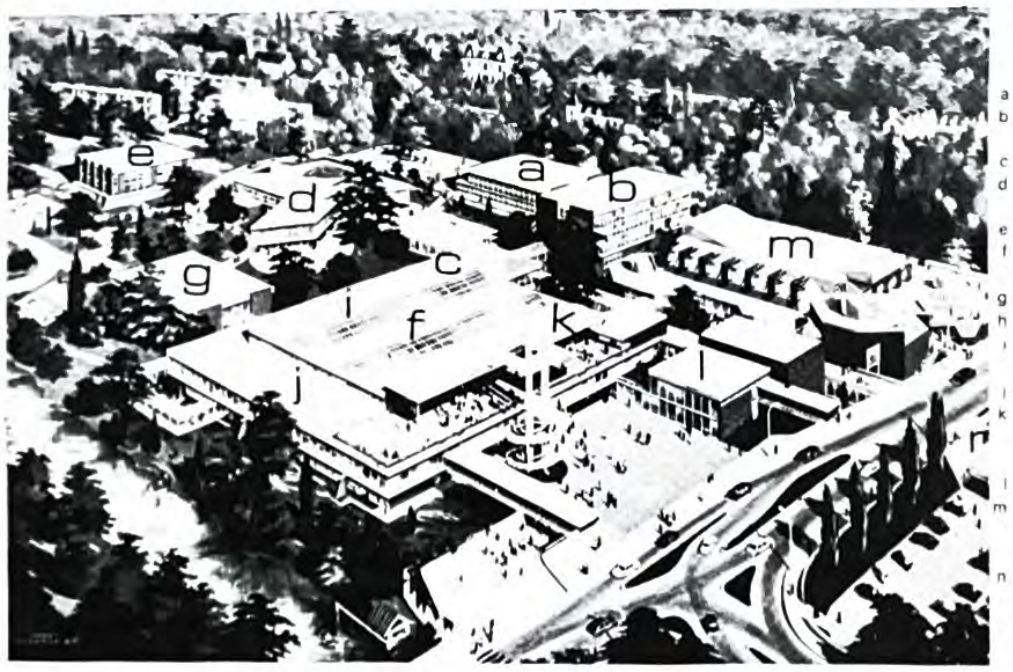
Pourtant l'insurrection des étudiants est un phénomène très général, qui déborde le cadre du système industriel tel que vous l'avez analysé à partir des Etats-Unis.

J.K.G. Si vous pensez à la France, je vous dirai que je ne suis pas surpris de voir les étudiants français s'agiter. Aux Etats-Unis, c'est l'intégration des universités dans le système industriel qui a été source de malaise. En France, le même résultat a été obtenu par le phénomène inverse, c'est-à-dire que les étudiants avaient devant eux un marché trop incertain — sans oublier que Paris a une très forte concentration d'étudiants où le niveau de conscience politique est élevé...

Propos recueillis par
Bernard Cazes

J.K. Galbraith
Le nouvel Etat industriel
Gallimard, éd., 424 p.

Une nouvelle forme d'équipement culturel
LE COLLÈGE GUILLAUME BUDÉ DE YERRES



a / CES 1200 élèves enseignement général
b / CES 1200 élèves enseignement scientifique et spécialisé
c / CES 1200 élèves enseignement pratique
d / Restaurant libre-service, salles de réunion, centre médico-scolaire
e / Logements de fonction
f / Salle de sports avec gradins (1000 places) et salles spécialisées
g / Piscine
h / Installations sportives de plein air
i / Formation professionnelle et promotion sociale
j / Bibliothèque, discothèque
k / Centre d'action sociale, garderie d'enfants, conseils sociaux, accueil des anciens
l / Maison des jeunes
m / Centre d'action culturelle théâtre, galerie d'exposition, musée, centre d'enseignement artistique
n / Foyer des Jeunes Travailleurs

LE COLLÈGE DE YERRES INTÈGRE, EN UN MÊME ENSEMBLE ARCHITECTURAL, LES DIVERS ÉQUIPEMENTS SPORTIFS, SOCIAUX ET CULTURELS DE LA COMMUNE.

L'ENSEMBLE DE CES ÉQUIPEMENTS EST AU SERVICE DE L'ENSEMBLE DE LA POPULATION. LEUR UTILISATION, TOUT AU LONG DE LA JOURNÉE, DE LA SEMAINE ET DE L'ANNÉE, PAR LES JEUNES COMME PAR LES ADULTES, ASSURE LEUR PLEIN EMPLOI.

réalisation geep INDUSTRIES L'Abbaye, Yerres — 91. Essonne — 925.39.80

Réformes ou Conservatoire

Répétition dans un cours dramatique

A l'Institut d'études théâtrales de la Sorbonne, au Comité de préparation à une réforme de l'enseignement artistique de l'Institut d'art et d'archéologie, au Syndicat français des acteurs, à Villeurbanne et dans les multiples commissions de travail qui ont siégé pendant un mois dans les théâtres de Paris et de province, un travail considérable a été accompli en vue d'une réforme générale de l'enseignement théâtral en France, condition première d'une restructuration de la profession. Par la force des choses et en dépit d'un effort de coordination certain du S.F.A., le cloisonnement entre toutes ces commissions a été à peu près total. Fait remarquable, on constate cependant, aujourd'hui, que la plupart de ces projets se recoupent dans leurs grandes lignes aussi bien que dans les modalités de leur mise en application.

Au Conservatoire d'art dramatique de la rue Blanche, un protocole a été établi dès la mi-juin. Il a été le premier à recevoir l'approbation de principe des directions intéressées et à être présenté officiellement au ministère des Affaires culturelles. La solidité et la précision de ce projet s'expliquent par la cohésion parfaite avec laquelle professeurs, élèves et administrateurs se sont attelés à ce travail dès le début du mouvement étudiant, la grève illimitée des cours avec occupation des locaux ayant été aussitôt décidée à l'unanimité par les 130 élèves (70 élèves comédiens et 60 élèves techniciens), les quatorze professeurs et la totalité du personnel administratif. Voici les principaux points du projet :

Le Centre d'art dramatique n'existe plus en tant que tel, et devient une Ecole nationale supérieure des arts et des techniques du spectacle, ce qui signifie qu'elle englobe officiellement, désormais, les huit principales techniques théâtrales et qu'elle formera, outre des comédiens, des décorateurs, des machinistes, des électriciens, des maquilleurs, des costumiers, des habilleuses, des régisseurs et des administrateurs.

Sa gestion sera assurée par une assemblée paritaire de professeurs, d'élèves et d'administrateurs.

Dans le cadre d'une réforme radicale de la pédagogie, le comité de gestion sera habilité à présenter au ministère intéressé des personnalités choisies parmi les membres les plus marquants de la profession, en vue de constituer des unités de travail souples, intégrant l'ensemble des disciplines et appliquées à des thèmes de création précis. Ainsi, chaque atelier sera chargé de monter la pièce de son choix, pendant une période limitée à trois mois et les élèves, qui participeront à l'élaboration de ces ateliers, pourront choisir librement de s'intégrer à celui qui leur convient le mieux en fonction du thème retenu au départ.

Des disciplines nouvelles sont introduites dont l'enseignement, qui aura lieu le matin, sera dispensé par des professeurs supplémentaires : mime, danse, chant, expression corporelle. Les après-midi seront consacrées au travail d'atelier.

Le concours d'entrée est aboli. Il est remplacé par un entretien entre le postulant et les membres d'un jury de professeurs, d'élèves de troisième année et de personnalités extérieures à l'Ecole. Au terme de ce dialogue, où le postulant sera invité à se définir, non seulement sur le plan de la vocation et des options esthétiques, mais aussi sur ses qualités humaines et intellectuelles, l'élève présentera une scène choisie par le jury et qui sera la même pour tous (ceci afin d'exclure définitivement les finasseries et flagorneries auxquelles donne lieu le système d'audition actuel).

La durée des études est de quatre ans et comportera trois cycles. La première année est probatoire : l'élève, admis en qualité de stagiaire, pourra participer à la vie des ateliers et se verra confier des petits rôles. Au bout de cette année, il devra s'engager pour une durée de deux ans à suivre les cours de l'Ecole et à collaborer activement au travail des ateliers dans la discipline qu'il aura choisie. Le concours de sortie ainsi que toute sanction de fin d'études sont supprimés : à partir de la quatrième année, l'élève accèdera automatiquement à la vie professionnelle, l'Ecole s'engageant à le placer dans un théâtre.

Il va sans dire que si ce projet est définitivement approuvé par le ministère, comme tout porte à le croire, il restera à régler les modalités pratiques d'un plan de financement qui excédera largement le budget actuel du Centre et cela suppose notamment l'approbation du principe du 1 % du budget national alloué aux Affaires culturelles que réclame instamment l'ensemble de la profession. En tout état de cause, il sera mis en application dès la rentrée, l'année 1968-1969 étant considérée comme une année expérimentale. Il y a lieu de noter que les élèves ont décidé, avec une belle unanimité, de s'en tenir au statut de stagiaires, quel que soit le stade de leurs études, pendant cette année expérimentale.

De leur côté, les élèves du Conservatoire d'art dramatique, en accord avec l'U.N.E.F. (mais en l'absence de leurs professeurs), viennent de mettre sur pied une plate-forme revendicative qui a pour point de départ le préalable suivant :

1. Abrogation du Plan Fouchet, c'est-à-dire rattachement de l'enseignement artistique au ministère de l'Education nationale et non plus au ministère des Affaires culturelles et création d'une Université des arts dans le cadre d'une réforme générale de l'Université.
2. Abrogation de toute forme de sélection par les concours d'entrée et de sortie.
3. Nationalisation des écoles privées du spectacle.
4. Libertés syndicales et politiques.

En ce qui concerne le fonctionnement de leur école, les élèves du Conservatoire demandent l'instauration d'une organisation transitoire destinée à préparer la constitution de l'Université des arts ; la remise en cause des professeurs actuels, en raison de leur mode de domination ; la participation des élèves à la nomination de leurs professeurs, qui seront amovibles et rétribués par le Conseil budgétaire ; une gestion budgétaire tripartite, comprenant des professeurs, des élèves et des administrateurs ; une gestion artistique bipartite composée de professeurs et d'élèves.

Les examens de fin d'année, organisés par les élèves, sont reportés en juillet ou en septembre et prendront la forme d'une audition devant un jury composé de représentants de la profession.

Au Syndicat français des acteurs, enfin, la commission d'enseignement a établi un protocole du même ordre destiné à être coordonné avec les travaux des autres organismes et commissions spécialisées.

On y retrouve les mêmes objectifs prioritaires : création d'une Université des arts regroupant les diverses disciplines artistiques et permettant une libre circulation entre elles ; institution de trois cycles d'enseignement ; cycle probatoire commun à l'ensemble des étudiants, futurs praticiens ou théoriciens, cycle d'apprentissage de deux ans effectué sous forme d'ateliers, cycle d'exercice de la profession dans le cadre d'équipes théâtrales auto-gérées et polyvalentes ; attribution d'un salaire basé sur le S.M.I.G. à tout postulant à partir du premier cycle.

En attendant la mise en place de cette Université des arts autonome et fondée à tous les niveaux sur le principe de l'autogestion, le S.F.A. demande la création immédiate de commissions paritaires composées de représentants du gouvernement, des étudiants et des professionnels du spectacle ainsi que de spécialistes des sciences humaines. Ces commissions seraient chargées de l'étude et de la mise en application des premières réformes de l'enseignement théâtral.

Adélaïde Blasquez

Le cinéaste des intellectuels

Jean-Luc Godard
par Jean-Luc Godard
Coll. « Cahiers du Cinéma »
Pierre Belfond éd. 414 p.

Jean-Luc Godard, 37 ans, petit mince, lunettes fumées. C'est ainsi que la presse américaine et assimilée décrirait celui que François Truffaut appelle le « premier cinéaste du monde ». Sans aller jusqu'à contester cette assertion il est évident que Godard est le metteur en scène le plus interviewé de l'histoire du cinéma. Personne avant lui n'a fait couler autant d'encre.

Le présent volume inaugure une collection dont les objectifs sont ainsi définis : « *en réunissant textes critiques, essais théoriques et interviews des principaux cinéastes de notre temps, il s'agit de confronter directement l'auteur à son œuvre, ce qu'il écrit et dit aux sons et images de ses films, son idée du cinéma au cinéma qu'il pratique* ». Donc un livre de Godard sur Godard. Au fond son 28e film — puisqu'il en a fait jusqu'alors 27 de différents métrages.

Godard ne voit pas de différence de nature entre un article et un film. Il considérait son premier article paru dans *Arts* comme aussi important pour lui qu'*A bout de souffle*. Il s'agissait avant tout de s'exprimer.

« *Je tournais déjà en faisant de la critique, et si je devais refaire de la critique, ce serait encore pour moi un moyen de me remettre à faire des films.* »

Godard appartient à la première génération de metteurs en scène à bien connaitre le cinéma. Enfant de la Cinémathèque, cette dernière a joué un grand rôle dans sa carrière. C'est là qu'il a appris le cinéma en voyant pêle-mêle tous les chefs-d'œuvre du 7e Art. A l'époque, jamais, pratiquement, un metteur en scène en exercice n'y mettait les pieds. D'ailleurs la plupart des cinéastes se vantaient presque de ne jamais aller au cinéma prétextant qu'ils n'avaient pas l'intention de se laisser influencer par qui que ce soit.

Godard a donc voulu faire du nouveau, connaissant l'ancien. Il y est arrivé par tâtonnement comme le prouve ce recueil de textes allant de 1950 à 1957.

En tournant *A bout de souffle* il croyait faire un petit film policier réaliste comme Pushover, à la projection il découvrit très surpris que son film n'avait rien à voir avec celui de Richard Quine. Il aurait voulu réussir des plans « beaux en soi » comme chez Fritz Lang ou Georges Franju, il s'aperçut qu'il en était incapable, ne possédant pas une technique assez solide. Il décida alors, selon le précepte de Cocteau, de se servir de ses défauts. L'apparition d'un nouveau matériel très léger fit le reste, le cinéma à la Godard était né.

Aujourd'hui Godard est devenu le cinéaste officiel des intellectuels, même monsieur Tout le monde sait qui il est. De nombreux cinéastes professionnels, amateurs ou en puissance se réclament de lui. Cela n'empêche pas les malentendus, bien au contraire.

Ainsi pour ce qui est de l'improvisation :

« *J'improvise, sans doute, mais avec des matériaux qui datent de longtemps... Ce n'est pas de l'improvisation, c'est de la mise au point de dernière minute.* »

C'est lui qui a l'initiative des dialogues et non ses acteurs. Qu'on ne s'y trompe pas, ses films sont très préparés, même s'il n'a pas un gros script à la main. Il est un peu comme ces orateurs qui parlent sans notes mais ont déjà tout leur discours dans la tête. Il aime seulement les paradoxes et ne s'en prive pas :

« *Les trois quarts des réalisateurs perdent quatre heures avec un plan qui demande cinq minutes de travail de mise en scène proprement dite : moi, je préfère qu'il y ait cinq minutes de travail pour l'équipe, et me garder trois heures pour réfléchir.* »

Contrairement à ce que pensent certains de ses admirateurs maladroits, Godard n'est pas du tout un adepte exclusif de la caméra à la main. Il a choisi cette méthode de travail dans « *A bout de souffle* » uniquement parce qu'elle lui permettait de réduire le tournage de trois semaines. Il n'en fait pas pour autant une règle : « *le mode de tournage doit être en accord avec le sujet* ».

Quand on lui dit qu'il est un cinéaste moderne Godard répond qu'il l'est infiniment moins que Jean Renoir. Il se veut seulement un cinéaste libre à l'image de l'auteur du *Testament du docteur Cordelier* et de *la Règle du jeu* dont chaque film contredit et détruit le précédent. Il écrivit un jour à propos de celui qui est son modèle : « *Le seul moyen de ne pas être en retard, c'est d'être toujours en avance.* »

L'indépendance de Godard est connue. Aucun producteur, aucun distributeur, ne lui donnent de recommandations impératives. Il est admis, la profession sait que quoi qu'il fasse, ce sera toujours du Godard, denrée pour laquelle ils trouveront preneur.

Ce goût de l'indépendance joue un grand rôle dans l'évolution de sa carrière. Amateur de cinéma, il adorait le cinéma américain qui lui a donné envie d'en faire. Ensuite, il a changé lorsqu'il a découvert l'emprise économique du cinéma américain. Aujourd'hui, il souhaite la création de « deux ou trois Vietnams » pour lutter contre cet empire.

Godard n'a pas renié ses admirations d'autrefois mais régulièrement, pour défendre sa thèse, il en arrive à prôner, souvent exagérément, le cinéma de l'Est, et par extension tout film de petit budget quel qu'il soit. Son attitude peut paraître excessive à force d'être systématique surtout quand on le voit faire l'éloge de Skolimovski et d'Eustache au détriment de Minnelli.

Adepte forcené de la sincérité conçue comme la vertu première du cinéaste, Godard fait des films comme on exécute une opération de commando : « *c'est à tous les points de vue, financier, économique, et artistique, la meilleure image, le meilleur symbole de ce qu'est un film dans sa totalité* ».

François Truffaut déclare de son ami Jean-Luc Godard : « *Il a tué pour son compte les deux ou trois pires choses que je sais du public : l'indifférence polie, l'intérêt vague, la condescendance amusée.* »

Eveilleur de salles, Godard trouve pourtant qu'il ne l'est pas assez. Il déplore l'impossibilité de faire des films vraiment politiques en France.

« *En France la politique est un problème honteux. C'est un péché.* » La preuve : il n'y a jamais eu — ou si peu — de films français sur la résistance. Tabous à droite comme à gauche :

« *Si quelqu'un voulait faire un film sur la vie d'un communiste, il aurait les pires ennuis avec le Parti. On lui dirait ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire.* »

C'est pour changer cet état de choses, pour faire passer la réalité au cinéma que Godard voudrait être directeur des Actualités françaises. Son rêve depuis très longtemps.

Claude Pennec

Jean-Luc Godard lors du tournage de son film la Chinoise.

Livres publiés du 5 mai au 20 juin 1968

ROMANS FRANÇAIS

Gaston Baissette
Isabelle de la Garrigue
Julliard, 320 p., 20 F
Par l'auteur du « Soleil de la Maguelone », un plaidoyer lyrique pour le Languedoc libre et sauvage.

Camaïeu
Le Mézail
Gallimard, 272 p., 18 F
Un roman proustien et qui s'avoue pour tel.

Gilbert Cesbron
Des enfants aux cheveux gris
Laffont, 276 p., 14,90 F
Quinze récits sur l'éternel enfant qui subsiste en chaque homme.

Gabriel Chevalier
Brumerives
Flammarion, 352 p., 18 F
Par l'auteur de « Clochemerle ».

Jean-Marie Dallet
Les antipodes
Présenté par Marguerite Duras
Coll. « Ecrire »
Seuil, 112 p., 3 F
L'enfer moderne, avec sa réalité exécrée et ses rêves invivables.

François Debré
La vingt et unième Chinoise
Bourgois, 160 p., 15 F
Un voyage poétique a l'autre bout de la terre et du temps.

Luc Estang
L'Apostat
Seuil, 352 p., 19,50 F
A la recherche de Julien l'Apostat, un écrivain catholique découvre sa propre époque.

Jacques et François Gall
Marie, le ciel ouvert
Grasset, 272 p., 13,50 F
Une odyssée bizarre, a travers un pays accablé par le soleil et la sécheresse.

Jean-Michel Gardair
& moi
Editions de Minuit, 144 p., 13,35 F
Voir notre n° p. 12.

Romain Gary
Frère Océan, III : La tête coupable
Gallimard, 304 p., 18 F
A Tahiti, dans le sillage de Gauguin.

Gilber Handache
L'œil de Cao Dai
Julliard, 320 p., 20 F
Un terrible réquisitoire contre la guerre du Viet-Nam.

Michel Joseph
D'un cœur égal
Gallimard, 368 p., 22 F
L'histoire, tres quotidienne, d'un homme qui ne sait a quoi accrocher sa vie.

Bernard de Kerraoul
La carapace
Julliard, 448 p., 20 F
L'argent qui protège et qui corrompt...

Herbert Le Porrier
La demoiselle de Chartres
Seuil, 272 p., 18 F
Un monde ou les innocents se révèlent coupables au « second degré » et les victimes, victimes avant tout d'elles-mêmes.

Jean Mabire
Les hors-la-loi
Laffont, 336 p., 17,10 F
La guerre d'Algérie vue par un ancien chef de commando.

Robert Marteau
Des chevaux parmi les arbres
Seuil, 264 p., 15 F
Figures et scènes de la vie villageoise.

Mireille Prigent
Devoir de vacance
Gallimard, 160 p., 9 F
Ou, selon le mot de Pavese, la littérature comme défense contre les offenses de la vie.

Jean Roudaut
La chambre
Gallimard, 128 p., 7 F
Une rêverie éveillée sur les peines d'amours perdues.

Jean Sadinet
Les plaisirs du roi
Losfeld, 162 p., 30 F
A la recherche des phantasmes perdus.

Marcel Sala
La porte aux marionnettes
Gallimard, 256 p., 16 F
Dans une République africaine, la faune internationale et avide face à l'Afrique luxuriante et libre.

Andrée Sikorska
Musique dans le noir
Denoël, 184 p., 9,30 F
Un amour assez grand pour survivre au-delà de la mort.

Jean Sulivan
Bonheur des rebelles
Gallimard, 448 p., 28 F
Romans, récits et nouvelles.

Jean Thibaudeau
Imaginez la nuit
Coll. « Tel Quel »
Seuil, 152 p., 15 F
« Entre le vide et l'événement pur » ou le processus de l'écriture saisi a vif.

J.S. de Ventavon
Le coffret d'ébène
Losfeld, 136 p., 9,90 F
Modèle inavoué du monde sensible, le monde invisible...
Nouvelles.

Gilbert de Voisins
Le Bar de la Fourche
Mercure de France, 208 p., 15,50 F
Un grand western français.
Réédition.

Marguerite Yourcenar
L'oeuvre au noir
Gallimard, 344 p., 20 F
Voir notre n° p. 3.

ROMANS ÉTRANGERS

Tamas Aczél
Le Temps de la peur
trad. du hongrois par Imre Laszlo
Gallimard, 328 p., 22 F
A Budapest, dans les années 50...

Brendan Behan
L'Escarpeur
trad. de l'anglais par P.-G. Claudel
Gallimard, 208 p., 14 F
Dans les bas-fonds de Dublin.

Mikhail Boulgakov
Le Maître et Marguerite
trad. du russe par Claude Ligny
Préface de S. Ermolonski
Coll. « Pavillons »
Laffont, 528 p., 24,90 F
Par l'auteur du « Roman théâtral », mort en 1940 et considéré comme un des maitres de la littérature russe contemporaine.

Italo Calvino
Cosmicomics
trad. de l'italien par J. Thibaudeau
Seuil, 160 p., 15 F
Récits de science-fiction oniriques.

Elias Canetti
Auto-da-fé
trad. de l'allemand par Paule Arnex
Gallimard, 568 p., 35 F
Publié pour la premiere fois à Vienne en 1950, le chef-d'œuvre d'un des peres du « nouveau roman ».
Deja publié en français sous le titre « La Tour de Babel » (Arthaud).

David Ely
Panique organisée
Trad. de l'américain par J. Hall et J. Lagrange
Flammarion, 288 p., 18 F
Du bon usage de la terreur.

Erich Fried
Les enfants et les fous
trad. de l'allemand par J.-C. Schneider
Gallimard, 216 p., 12 F
Trente récits ayant pour theme la recherche d'une certaine vérité : celle des fous et des enfants. ▶

PIERRE MENDÈS FRANCE
Denoël
Pour préparer l'avenir
propositions pour une action
1 volume 7 F

JEAN-JACQUES SERVAN-SCHREIBER
Le réveil de la France
mai/juin 1968
1 volume 8 F
Denoël
par l'auteur du DEFI AMERICAIN

L'ouvrage de base de toute bibliothèque

le LITTRÉ

la seule édition intégrale du célèbre
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

"Une extraordinaire réussite, ce Littré".
JEAN PAULHAN
de l'Académie Française

"C'est le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un homme instruit et désireux de s'instruire".
MAURICE GARÇON
de l'Académie Française

"Cadeau royal et précieux"
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française

"Bravo pour le Littré ! Le format, la différence de caractères, la marge spacieuse où déborde le mot cherché, la reliure, tout témoigne d'une connaissance parfaite de ce que l'on peut souhaiter d'un dictionnaire".
MARCEL JOUHANDEAU

"Ce monument national" comme disait Pasteur, ce "trésor de notre langue" (Le Figaro), cette "bible de l'homme cultivé" (Arts) est l'ouvrage de base de toute bibliothèque. Qui veut écrire ou parler correctement le français doit se référer à cette autorité indiscutée.
La nouvelle édition Galimard Hachette, *la vraie !* la seule ! reproduisant scrupuleusement le texte de l'ancienne devenue introuvable, lui est supérieure par la clarté et la maniabilité. Elle a été adoptée par toutes les grandes bibliothèques, l'Académie, le Ministère de l'Éducation Nationale, etc... Elle comprend 7 volumes de 2.000 pages, format 13x26 sur velin ivoire, reliés pleine toile.

Profitez des conditions exceptionnelles offertes par la Librairie Pilote

10 mensualités de 45 fr. ou 406 fr. (en un seul versement au comptant ou en 3 mensualités de 135 fr. 35 *sans augmentation de prix).* Rien à payer d'avance. Il suffit de remplir le bon de commande ci-dessous et de l'adresser à la Librairie PILOTE, 22, rue de Grenelle, pour recevoir immédiatement les volumes sans frais de port et d'emballage et avec droit de retour. Mais hâtez-vous car les conditions de la présente offre ne peuvent être garanties que pour une quinzaine.

BON à adresser à la Librairie PILOTE, 22, rue de Grenelle - Paris (VII°)
Veuillez m'adresser le Littré, édition intégrale en 7 tomes. Je règlerai :
☐ *comptant à réception des volumes : 406 Fr.* ☐ *en 3 versements mensuels de : 135 Fr. 35* ☐ *en 10 versements mensuels de : 45 Fr.*
Je garde le droit de vous retourner les volumes dans les 3 jours dans leur emballage d'origine et serai en ce cas libre de tout engagement.
Nom *Profession*
Adresse
N° C.C.P. ou bancaire *Banque*
Signature
Valable seulement pour la France Métropolitaine
615.2

▶ Livres publiés du 5 mai au 20 juin 1968

Andrea Giovene
Autobiographie de Giuliano di Sansevero
I. L'arbre de famille
Trad. de l'italien
par C. de Lignac et
H. de Mariassy
Denoël, 288 p., 16 F
La jeunesse d'un
aristocrate napolitain,
au début du siècle.

Ira Levin
Un bébé pour Rosemary
trad. de l'anglais
par E. Janvier
Laffont, 288 p., 14 F
Adapté pour l'écran
par Roman Polanski.

Robert Neumann
Les Enfants de Vienne
Trad. de l'anglais
par M. Duhamel et
S. Henri
Gallimard, 240 p., 12 F
A Vienne, en 1945,
le drame des enfants
de la guerre.

Aldo Palazzeschi
Le Doge
trad. de l'italien
par S. de Vergennes
Flammarion,
208 p., 12 F
Un poème satirique,
tendre et libertin
à la gloire de Venise.

Mario Soldati
L'enveloppe orange
trad. de l'italien
par V. Colombani
Plon, 256 p., 20, 70 F
Hommes, femmes,
amours et paysages
italiens.

R. Del Valle-Inclan
Jardin ombreux
Trad. de l'espagnol
par Bernard Sesé
Gallimard, 176 p., 10 F
Nouvelles inspirées
des légendes et faits
divers de la
Galice féodale.

POÉSIE

Marc Alyn
Nuit majeure
Coll. « Poésie »
Flammarion,
96 p., 7,50 F.

Anthologie de la poésie roumaine
Sous la direction
d'Alain Bosquet
Seuil, 288 p., 29 F

André du Bouchet
Ou le soleil
Mercure de France,
96 p., 26 F.

Jean Pérol
Le cœur véhément
Gallimard, 148 p., 12 F
Poèmes en prose.

Jacques Reda
Amen
Gallimard, 80 p., 8 F.

BIOGRAPHIES MÉMOIRES

Arthur Adamov
L'Homme et l'enfant
Gallimard, 256 p., 14 F
Voir ce n° p. 10

Théo Aronson
Les Bonaparte
20 hors-texte
Fayard, 370 p., 26 F
La vie privée d'une
famille dont les
membres ont essaimé
dans le monde entier.

Constant Burniaux
D'humour et d'amour
Seghers, 136 p., 9,90 F
Le journal d'un homme
vieillissant à qui la vie
devient chère.

Alain Guérin
Le Général gris
Julliard, 384 p., 20 F
Le général Gehlen,
vedette du
contre-espionnage
allemand depuis 26 ans.

Jacques d'Hondt
Hegel secret
P.U.F., 352 p., 24 F
A la recherche des
sources cachées de
la pensée hégélienne.

Cornelia Otis-Skinner
Madame Sarah Bernhardt
Trad. de l'américain
par Philippe Jullian
16 p. de hors-texte
Fayard, 288 p., 24,50 F

George D. Painter
André Gide
Trad. de l'anglais
par Jean-René Major
Mercure de France,
232 p., 15,50 F
Le premier ouvrage
du célèbre biographe
de Marcel Proust.

Ricardo Rojo
« Che » Guevara, vie et mort d'un ami
Trad. de l'espagnol
par M.-F. Rivière
Seuil, 223 p., 15 F
Un « Che » inconnu,
par son ami intime.

RÉÉDITIONS CLASSIQUES

Actes du IV[e] Congrès de l'Association Internationale de Littérature comparée de Fribourg
Rédigés par François
Jost
Mouton éd. 1460
et 692 p., 2 volumes,
184 F.
350 spécialistes,
originaires
de 35 nations,
scrutent le phénomène
littéraire.

Jean de Berge
L'Image
Ed. de Minuit, 30 F
Tirage limité à 1000 ex.
Un classique
de l'érotisme,
épuisé depuis dix ans.

César
Historiens de la République, II
Introduction,
chronologie, traduction,
notes, bibliographie
par Gérard Walter
Bibliothèque de la
Pléiade. Gallimard,
1216 p., 45 F
Premier volet d'une sé-
rie dont le deuxième,
consacré à l'Empire,
paraîtra en 1969.

Alexandre Dumas
Mémoires, Tome V
Edition établie et
annotée
par P. Josserand
Gallimard, 496 p., 35 F
Ce volume termine
la publication
d'Alexandre Dumas.

Paul Eluard
Œuvres complètes
Préface, chronologie
et avant-propos par
Lucien Scheler
Texte établi et annoté
par M. Dumas et
L. Scheler
« Bibliothèque
de La Pléiade »
Gallimard, 2 vol., 1752
et 1520 p., 115 F.

Henry James
Ce que savait Maisie
Trad. de l'anglais
par M. Yourcenar
Préface d'André Maurois
Coll. « Les Classiques
Pavillons »
Laffont, 400 p., 16,80 F
Réédition

Lamartine
Méditations
Introduction, notes,
variantes par
Fernand Letessier
16 reproductions
Garnier, 1128 p., 23 F.

Paul Léautaud
André Billy
Correspondance 1912-1955
Le Bélier, 241 p., 39 F.

Tite-Live
Salluste
Historiens romains : Historiens de la République, I
Introduction,
chronologie, traduction,
notes, bibliographie
par Gérard Walter
Bibliothèque de La
Pléiade,
Gallimard,
1080 p., 42 F.

HISTOIRE LITTÉRAIRE CRITIQUE

Frédéric Durand
Littérature danoise
Aubier-Montaigne,
364 p., 24 F.
A la découverte
d'une littérature.

Gorki en France
sous la direction
de Jean Pérus
P.U.F., 316 p., 35 F
Bibliographie des
œuvres de Gorki
traduites en français
et des études et articles
sur Gorki publiés en
France.

Roger Kempf
Sur le corps romanesque
Seuil, 192 p., 18 F
Une recherche
minutieuse et fascinée,
de Marivaux à Proust,
de Rousseau à Flaubert.

Malcolm Lowry
Choix de lettres
trad. de l'anglais
par Suzanne Kim
« Les Lettres Nouvelles »
Denoël, 392 p., 21,80 F
Les lettres de Lowry
écrivain, de 1928, à
1957, année de sa mort

SOCIOLOGIE PSYCHOLOGIE

Eric de Dampierre
Un ancien royaume Bandia du Haut-Oubangui
Plon, 604 p., 62 F
Analyse historique et
sociologique d'une
société africaine
Thèse.

Haim G. Ginott
Les relations entre parents et enfants
Nouvelles solutions à de vieux problèmes
Casterman, 248 p., 14 F
Une série de conseils
concrets, tirés d'une
longue expérience
médicale.

Colette Gutman
Geneviève Rocard
Sois belle et achète (La publicité et les femmes)
Coll. « Femme »
Gonthier,
192 p., 15,50 F
Un appel à la lucidité
des consommatrices.

Mélanie Klein
Envie et gratitude et autres essais
trad. de l'anglais
par Victor Smirnoff,
avec la collaboration
de S. Aghion et de
M. Derrida
Gallimard, 240 p., 18 F
Travaux appartenant
à la dernière période de
l'œuvre de M. Klein.

Les Hommes devant l'échec
Sous la direction
de Jean Lacroix
P.U.F., 248 p., 16 F
La signification de
l'échec pour
l'individu et pour
la société.

N. de Maupeou-Abboud
Les blousons bleus
1 dépliant, 5 photos
hors texte
A. Colin, 262 p., 23 F
Etude sociologique des
jeunes ouvriers de
moins de 20 ans de la
région parisienne

Herta Orgler
Alfred Adler et son œuvre
trad. de l'anglais
Stock, 316 p., 18 F
Une œuvre qui est
à la base de la
pédagogie moderne.

Alfred Sauvy
Les quatre roues de la fortune
Flammarion,
256 p., 9,50 F
L'automobile,
phénomène
sociologique.

Laurence Wylie
Un village du Vaucluse
trad. de l'anglais
par Céline Zins
Gallimard, 412 p., 28 F
Un « certain visage d'une
certaine France », vu par
un professeur de
sociologie à Harvard.

PHILOSOPHIE

M. Barthélemy-Madaule
Bergson
P.U.F., 129 p., 6 F
Le philosophe et
son œuvre éclairés
par des extraits
de celle-ci.

Wilfrid Desan
L'homme planétaire
Prélude théorique à un monde uni
trad. de l'anglais
par H. Hildenbrand
et A. Lindenberg
Postface de K. Axelos
Coll. « Arguments »
Ed. de Minuit,
164 p., 15 F
La totalité humaine face
à la totalité cosmique.

Georges Dumézil
Mythe et épopée - T.I.
L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens.
Coll. « Bibliothèque des
Sciences Humaines »
Gallimard, 660 p., 50 F
Les fondements religieux
de l'idéologie
indo-européenne
et leurs prolongements
dans la littérature
et l'histoire.

Herbert Marcuse
L'homme unidimensionnel
Traduction de M. Wittig
revue par l'auteur
Coll. « Arguments »
Ed. de Minuit,
280 p., 19,50 F.

Adam Schaff
Le Marxisme et l'individu
A. Colin, 272 p., 24,20 F
Une réévaluation
du marxisme par le
célèbre philosophe
polonais.

Heinrich Scholz
Esquisse d'une histoire de la logique
Préface de J. Vuillemin
Aubier-Montaigne,
160 p., 18 F
Par un grand philosophe
allemand, mort en 1956

Adriana Zarri
L'impatience d'Adam
trad. de l'italien
par J. Gritti et
Gabrielle Fafart
P.U.F., 168 p., 16,90 F
Essai sur une
ontologie de la sexualité.

ESSAIS

Nicolas Baudy
Les grandes questions juives
Préface de Robert Aron
Table Ronde,
366 p., 18 F
Une étude
ethnographique,
historique
et sociologique.

Lucien Gérardin
La bionique
Hachette,
256 p., 12,50 F

Boris Rybak
Psyche, Soma, Germen
Coll. « L'avenir de la
science »
Gallimard, 448 p., 32 F
Une théorie générale
des causes de l'évolution
et de l'émergence du
psychisme humain.

Le réel et l'irréel
Ouvrage collectif
Ed. du Centurion,
240 p., 17 F
Mythes, aliénations
et réalités dans
le monde moderne.

François Richaudeau
Le processus de lecture
Denoël, 65 p., 17,60 F
Les raisons et les
moyens d'apprendre à
lire rapidement.

Paul Ricoeur
Gabriel Marcel
Entretiens
Aubier-Montaigne,
160 p., 15 F.

HISTOIRE

Emmanuel Berl
La fin de la III[e] République - 10 juillet 1940
Coll. « Trente journées
qui ont fait la France »
Gallimard, 372 p., 25 F
Un événement dont un
historien ne peut que
reconstituer
l'atmosphère,
l'accès aux archives
étant encore interdit.

Jacques Julliard
La IV[e] République
Calmann-Lévy,
384 p., 19,90 F
La France de la guerre
d'Algérie et des crises
gouvernementales.

Patrick Kessel
Le prolétariat français - Tome I de 1789 à 1864
Plon, 544 p., 34,20 F
Les caractères
spécifiques de ce
prolétariat naissant

Léon Poliakov
Histoire de l'antisémitisme Tome III : de Voltaire à Wagner
Calmann-Lévy, 512 p., 27 F. La condition des Juifs au XVIII[e] siècle et les grandes étapes de la réaction raciste du XIX[e] siècle.

Pierre Rocolle
Pourquoi Dien Bien Phu ?
Flammarion, 608 p., 35 F
La célèbre bataille replacée dans son contexte géographique, historique, militaire et humain.

POLITIQUE ÉCONOMIE

Pierre Belleville
Le laminage continu
Julliard, 384 p., 20 F
La crise de la sidérurgie française

Jacques Bergier
Bernard Thomas
La guerre secrete du pétrole
Denœl, 240 p., 17 F
Le dessous de la guerre du Vietnam et la guerre secrete du pétrole.

Jacques Doyan
Les Viet-cong
Denœl, 320 p., 19 F
Un document détaillé et précis sur les paysans du Sud-Vietnam.

Alfred Fabre-Luce
L'or et la bombe
Calmann-Lévy, 248 p., 12 F.
Deux sujets brûlants : les problemes monétaires et la question nucléaire.

John K. Galbraith
Le nouvel Etat industriel
Trad. de l'anglais par J.-L. Crémieux Brilhac
Gallimard, 424 p., 28 F.
L'évolution du systeme économique américain : de l'économie libérale à l'économie planifiée.

Roger Garaudy
Peut-on être communiste aujourd'hui ?
Grasset, 400 p., 19 F.
A la recherche d'un modèle spécifiquement français du socialisme.

Jean Schwoebel
La presse, le pouvoir et l'argent
Seuil, 288 p., 19,50 F.
Par le président de la société des rédacteurs du « Monde ».

P. Viansson-Ponté
Apres De Gaulle, qui ?
Seuil, 288 p., 19,50 F.
Une question brûlante.

RELIGION

Jean Chelini
Histoire religieuse de l'Occident médiéval
20 cartes
A. Colin, 512 p., 42 F.
Les origines du christianisme occidental.

Jacques Duquesne
Demain, une église sans prêtres ?
Grasset, 256 p., 15 F.
La crise actuelle du sacerdoce et les perspectives de l'Eglise.

Richard A. Gard
Le bouddhisme
24 reproductions dont 8 en couleurs
Coll. « Les Grandes Religions du Monde ».
Garnier, 304 p., 24 F.
Les innombrables aspects d'une religion qui compte 500 millions d'adeptes.

Edmond Rochedieu
De l'Antiquité au Moyen-Age
24 reproductions dont 8 en couleurs
Coll. « Les Grandes Religions du Monde »
Garnier, 336 p., 24 F.
Thèmes et résonances des religions primitives.

ARTS

Alain
Introduction à l'œuvre gravée de K.X. Roussel
accompagné de 28 dessins originaux en fac-similé et suivi d'un « Essai de catalogue » par Jacques Salomon
Mercure de France, 80 p., 180 F.
A l'occasion de l'exposition Vuillard-Roussel au Musée de l'Orangerie.

G. Demians d'Archimbaud
Histoire artistique de l'Occident médiéval
70 ill. 9 cartes
Armand Colin, 336 p., 35 F. Pour les étudiants d'histoire et pour le public cultivé des touristes et visiteurs d'expositions.

Roger Garaudy
Pour un réalisme du XX[e] siècle (Dialogue posthume avec Fernand Léger)
Grasset, 264 p., 18 F.
Une méditation esthétique appuyée sur les manuscrits inédits de Fernand Léger.

Jean Gimpel
Contre l'art et les artistes ou la naissance d'une religion
Seuil, 192 p., 15 F.
Pamphlet par le fils du célèbre collectionneur et marchand de tableaux.

Jean Hubert
Jean Porcher
Wolfgang Fritz Volbach
L'Empire carolingien
381 ill. dont 194 en noir, 158 en couleurs et 29 en sépia
Gallimard, 404 p., 120 F
L'architecture, les manuscrits à peinture, les arts somptuaires.

Gabriele Mandel
Botticelli
Préface de A. Chastel
80 pl. en noir et 64 pl. en couleurs
Flammarion, 19,50 F.
Tout l'œuvre du peintre.

Robert E.-L. Masters
Jean Houston
L'art psychédélique
trad. de l'américain par M.-A. Pini
140 ill. dont 30 en couleurs
Laffont, 192 p., 55 F.
Un mode d'expression qui a de profondes racines dans le passé et le présent.

Georges Poisson
Le Val-de-Marne
Ed. de Minuit, 574 p., 60 F.
Une étude historique et artistique sur toutes les communes de ce département.

Jacques Salomon
Vuillard
Avant-propos de John Rewald
144 ill. dont 77 en couleurs et 73 en noir. 18 photographies
Gallimard, 224 p., 120 F.

THÉATRE CINÉMA

Arthur Adamov
Théâtre IV : M. Le Modéré - Le printemps 71
Gallimard, 284 p., 15 F.

R. Borde, F. Buache
F. Courtade
Le cinéma réaliste allemand
Nombr. photos
Serdoc, 344 p., 27 F.
Un courant méconnu du cinéma allemand d'avant-guerre.

L'érotisme au cinéma
Supplément sur les cinq dernieres années du cinéma mondial
257 illustrations
Pauvert, 182 p., 39 F.

Bernard Zimmer
Théâtre - I
Préface de J. Giraudoux
Table Ronde
576 p., 23 F.

Bilan de juin

LES LIBRAIRES ONT VENDU

		Classement précédent	Nombre de mois sur la liste
1 J.J. Servan-Schreiber	**Le réveil de la France** (Denoel)		1
2 Roger Priouret	**La France et le management** (Denoel)	2	3
3 Herbert Marcuse	**L'homme unidimensionnel** (Ed. de Minuit)		1
4 Robert Kennedy	**Vers un monde nouveau** (Stock)		1
5 André Castelot	**Napoléon** (Perrin)	3	3
6 Henri Troyat	**Le cahier** (Flammarion)	1	3
7 Marguerite Yourcenar	**L'œuvre au noir** (Gallimard)		1
8 J.J. Servan-Schreiber	**Le défi américain** (Denoël)	4	8
9 Gilbert Cesbron	**Des enfants aux cheveux gris** (Laffont)		1
10 Pierre Viansson-Ponté	**Apres De Gaulle qui ?** (Le Seuil)		1

LES CRITIQUES ONT PARLÉ DE

1 Roger Nimier	**L'Etrangere**	Gallimard
2 N. Sarraute	**Entre la vie et la mort**	Gallimard
3 Gide/Martin du Gard	**Correspondance**	Gallimard
4 Patrick Modiano	**La place de l'Etoile**	Gallimard
5 Henry Roth	**L'or de la terre promise**	Grasset
6 Claude Roy	**La dérobée**	Gallimard
7 Ch. de Rivoyre	**Le petit matin**	Grasset
8 Denis de Rougemont	**Journal d'une époque**	Gallimard
9 Jean Grenier	**La vie quotidienne**	Gallimard
10 Françoise Mallet-Joris	**Pages de la nuit**	Grasset

• Les critiques littéraires ayant été rares au cours des événements de mai et au début du mois de juin, cette liste ne rend pas justice à un certain nombre d'ouvrages intéressants ou importants parus juste avant cette période.

du 20 Juin au 15 Octobre

campagne DE LA PLEIADE

UN DOUBLE ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE

la première édition des Œuvres Complètes de
PAUL ELUARD
la seule réunissant enfin tous les textes dispersés depuis si longtemps
en quelque 120 publications

L'ALBUM CADEAU

offert par les Libraires.
Après Zola, Rimbaud, Balzac, Stendhal, ce volume est,
cette année, consacré à Paul Eluard
dont il vient éclairer les Œuvres Complètes.
Documents, souvenirs et anecdotes, évoquent le poète, son époque et son œuvre.

Demandez à votre libraire comment obtenir
GRATUITEMENT
ce volume hors commerce.

LA PLÉIADE
DU THÉÂTRE GREC À L'ŒUVRE DE CAMUS
228 auteurs - 1650 titres - 200 volumes
La bibliothèque la plus complète, la plus élégante, la plus recherchée.

nrf GALLIMARD